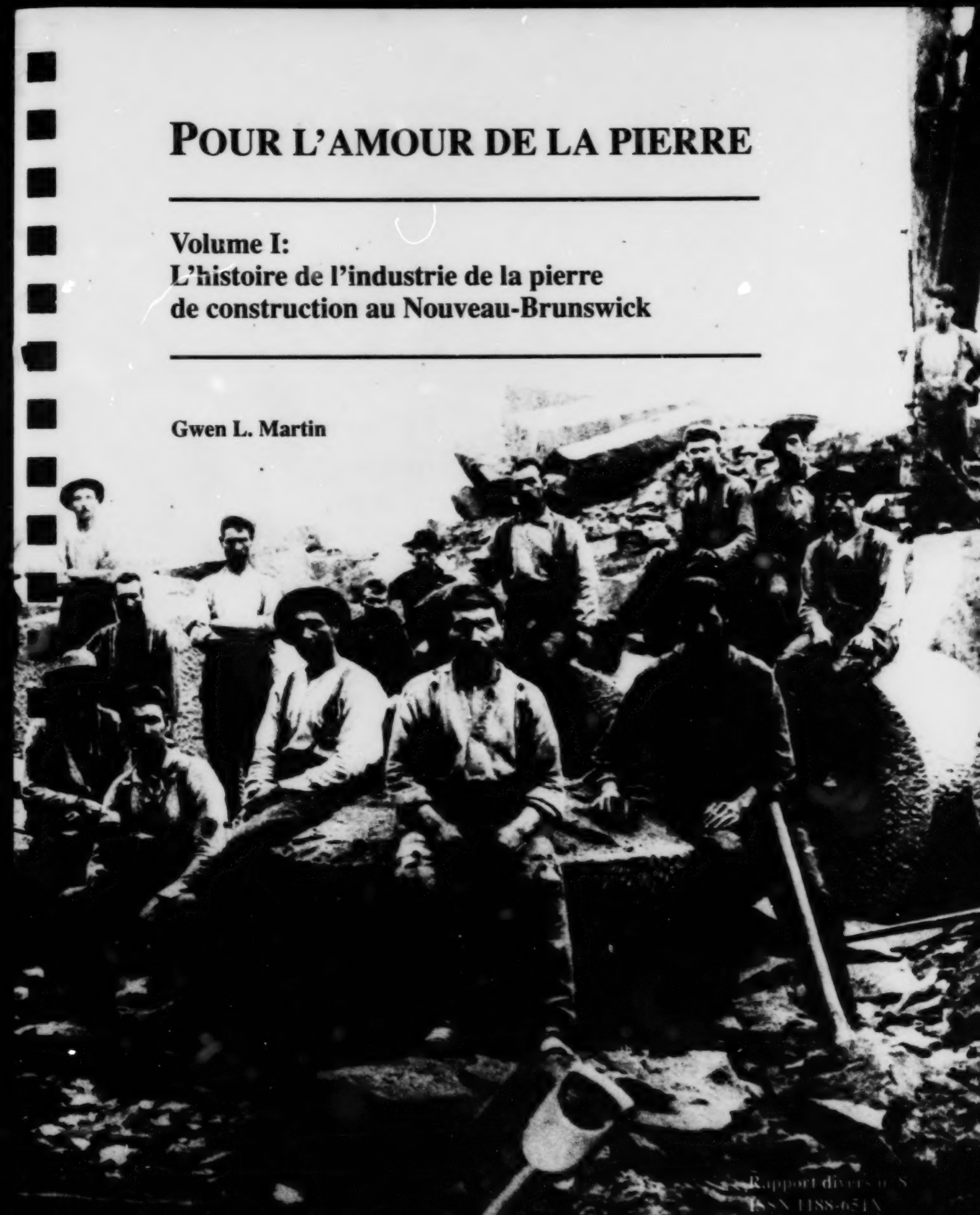
POUR L'AMOUR DE LA PIERRE

Volume I:
L'histoire de l'industrie de la pierre de construction au Nouveau-Brunswick

Gwen L. Martin



Rapport divers no 8
ISSN 1188-051X

Ce rapport doit être cité comme suit :

Martin, G.L. 1990. *Pour l'amour de la pierre*. Volume I : L'histoire de l'industrie de la pierre de construction au Nouveau-Brunswick. Ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick, Division des ressources minérales, Rapport divers n° 8, 198 p.

Pour l'amour de la pierre was translated from the original English publication, For Love of Stone. The author is not responsible for any errors or inaccuracies resulting from the translation.

Photo couverture
Ouvriers de la carrière Read, Stonehaven, baie des Chaleurs (v. 1890). *Photo APNB P4/5/69, don de Fidèle Thériault.*

POUR L'AMOUR DE LA PIERRE

Volume I :
L'histoire de l'industrie de la pierre de construction au Nouveau-Brunswick

Gwen L. Martin

Pour obtenir des exemplaires,
s'adresser à la :

Division des ressources minérales
Ministère des Ressources naturelles
et de l'Énergie
C.P. 6000, Fredericton
Nouveau-Brunswick E3B 5H1

Mars 1992

Rapport divers n° 8

Auteure : Gwen L. Martin

92-06332/

Le rapport anglais original a été préparé
en 1990 par :

La Division des ressources minérales
Ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie
Province du Nouveau-Brunswick

Morris Green, ministre des Ressources naturelles et de l'Énergie
Edmond Blanchard, ministre d'État aux Mines

La version française a été complétée
en 1992 sous l'égide du :

Ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie
Province du Nouveau-Brunswick

Alan Graham, ministre des Ressources naturelles et de l'Énergie
Doug Tyler, ministre d'État aux Mines et à l'Énergie

Mars 1992

Ce projet a été financé par le ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick aux termes de l'Entente Canada/Nouveau-Brunswick sur l'exploitation minérale, une entente auxiliaire conclue sous le régime de l'Entente de développement économique et régional.

Division des ressources minérales
Ministère des Ressources naturelles
et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick

Rapport divers n° 8

Mars 1992

COOPERATION

La version française de ce projet a été rendue possible grâce à l'Entente de Coopération Canada/Nouveau-Brunswick sur l'exploitation minérale.

Canada

New Nouveau
Brunswick

Frontispice
Le médaillon Utopia est sculpté dans du fin granit rouge et pèse quelque 51 livres. Il mesure 22 pouces de longueur et 18,5 pouces de largeur et sa partie la plus épaisse est de 2,5 pouces. *Archives du comté de Charlotte.*

Résumé

Le travail de la pierre au Nouveau-Brunswick remonte à des milliers d'années, à l'époque où les autochtones fabriquaient des outils, des armes et des parures de pierre. Au XVII[e] siècle, les colons acadiens construisirent les premiers bâtiments en pierre de la province qui furent en grande partie détruits par les troupes britanniques du milieu à la fin du XVIII[e]. Quand la société néo-brunswickoise eut retrouvé suffisamment de stabilité pour encourager des établissements permanents, quantité d'églises, de prisons, d'édifices publics et de maisons en pierre surgirent dans les régions peuplées de la province, surtout à Saint John, Dorchester, Newcastle et Fredericton, ainsi qu'autour de ces villes. Plusieurs de ces structures sont encore utilisées de nos jours.

L'industrie de la pierre de taille prit son essor au milieu du XIX[e] siècle après la signature du Traité de réciprocité entre le Canada et les États-Unis. Cette entente de libre échange permettait l'entrée de la pierre canadienne aux États-Unis sans droits de douane et incitait les Américains à investir dans l'industrie de la province. Entre 1855 et 1900, la pierre de taille provenant des comtés de Charlotte, de Westmorland, d'Albert et de Northumberland fut expédiée partout dans l'est de l'Amérique du Nord.

Les carrières de grès et de granit étaient de loin les entreprises d'exploitation de la pierre les plus nombreuses au Nouveau-Brunswick (la province comptait aussi quelques carrières de marbre et d'ardoise non commerciales). La production du grès connue son apogée entre les années 1840 et 1890; les carrières de grès étaient surtout situées dans les comtés de Westmorland et d'Albert, près de Newcastle et le long de la baie des Chaleurs, et produisaient de la pierre de taille et des meules. Les plus importantes carrières de granit étaient situées près de St. George, de Hampstead et de Bathurst. Bien que l'industrie du granit soit née dans les années 1830, elle atteignit son apogée entre les années 1870 et 1920 et produisit davantage de pierre à monuments que de pierre de taille.

Après 1920 environ, la production de substituts artificiels, le coût élevé du transport, l'exagération des tarifs aux États-Unis et la baisse de la demande de pierre ont entraîné le déclin puis la mort de l'industrie de la pierre de taille au Nouveau-Brunswick. La province compte encore deux entreprises du genre aujourd'hui. La Smith Cut Stone & Quarries Ltd. de Shediac exploite sa carrière de grès et son atelier de traitement sur demande, et la Nelson Monuments Ltd. de Sussex extrait du granit à Hampstead pour la production de monuments et le paysagement des rues. D'autres entreprises traitent la pierre locale et étrangère à des fins de restauration, de production de monuments et de paysagement des rues.

Abstract

Stoneworking in New Brunswick originated thousands of years ago with its Native people, who made stone tools, weapons and ornaments. In the 1600s the earliest Acadians erected the province's first stone buildings, most of which were destroyed by British troops in the middle to late 1700s. When New Brunswick society finally became stable enough to encourage permanent settlement, stone churches, gaols, public buildings and houses sprung up in populated regions across the province - primarily in and around Saint John, Dorchester, Newcastle and Fredericton. Several of these structures are still in daily use.

The dimension stone industry began in earnest during the mid-1800s after signature of the Reciprocity Treaty between Canada and the U.S. This nineteenth-century free trade agreement allowed Canadian stone to enter the U.S. without duty, and lured Americans to invest in the provincial stone business. Between 1855 and 1900, New Brunswick dimension stone was shipped throughout eastern North America from Charlotte, Westmorland, Albert and Northumberland counties.

Sandstone and granite quarries constituted by far the greatest number of New Brunswick stoneworks. (The province also had a few non-commercial marble and slate quarries.) Sandstone production peaked between the 1840s and 1890s; it came mainly from Westmorland and Albert counties, near Newcastle and along Baie des Chaleurs, and yielded both dimension stone and grindstones. The most important granite quarries were near St. George, Hampstead and Bathurst. Although the granite industry began in the 1830s, its era of greatest development took place between the 1870s and 1920s, and involved more monumental than dimension stone production.

After about 1920, the development of artificial substitutes, high transportation costs, inflated American tariffs, and lessened stone demand all combined to cripple, then kill the New Brunswick dimension stone industry. Two stone quarrying firms remain active in the province today. Smith Cut Stone & Quarries Ltd. operates its Shediac sandstone quarry and processing plant upon demand; and Nelson Monuments Ltd. of Sussex excavates granite from Hampstead to use as monument and streetscaping material. Other firms produce local and foreign stone for restoration, monumental and streetscape purposes.

Table des matières

Résumé i

Abstract ii

Table des matières iii

Remerciements x

Préface 1

Chapitre I
La nature de la pierre

1 Introduction 3

2 Types de pierre 4
Grès 4
Granit 6
Marbre 6
Ardoise 6
Gypse 6

3 Répartition des carrières 7

4 Techniques d'extraction et outils du tailleur de pierre 7
Extraction 8
Fendage 10
Levage et transport 14
Finition 14

5 Les travailleurs de la pierre 15

Notes 15

Chapitre II
Les premières entreprises d'exploitation de la pierre du Nouveau-Brunswick

1 Introduction 17

2 Période pré-européenne 17
Médaillon Utopia 18

3 Période française (1604-1763) 18
Burnt Church 19
Fort Beauséjour 21

4 Période des Loyalistes et des «Planters» (1755-vers 1810) 22
Bâtiments de pierre (années 1770-1810) 22
Bâtiments militaires 23
Maisons 23

5 La colonisation (v. 1810-1850) 25
Bâtiments de pierre (1810-1850) 25
Bâtiments militaires 26
Prisons 27
Églises 28
Maisons 28
Immeubles divers 30

6 Carrières en opération 1700-1850 30
Ardoise 31
Grès 33
Baie des Chaleurs 33
Comté de Northumberland 34
Région de Fredericton 35
Sud-est du Nouveau-Brunswick 36
Carrière de l'île Grindstone 36

Notes 39

Chapitre III
L'âge d'or du grès
Partie I - Sud-est du Nouveau-Brunswick

1	Introduction	42
2	L'âge d'or du grès	43
	Les Read	45
3	Comté d'Albert	46
	Carrières de Marys Point (Albert)	46
	Carrière de la rivière North	53
	Carrières de Curryville	53
	Carrières de Hopewell Cape	55
4	Comté de Westmorland	56
	Premières carrières de la péninsule de Fort Folly	57
	Carrière Boudreau	57
	Carrière de Cormier Cove	61
	Carrières de Rockland (Caledonia)	62
	Carrière Beaumont	65
	Premières carrières de la péninsule de Cape Maringouin	67
	Carrière de Rockport	67
	Carrière de Wood Point	68
	Carrière de Sackville ou Pickard	69
5	Autres carrières du comté de Westmorland	70
	Carrières de Shediac	70
	Carrière de Cap-Pelé (Cape Bald)	71
	Carrière de Baie Verte	71
	Carrière de Saint-Anselme	71
6	Comtés de York, Sunbury, Queens, Saint John et Kings	71
	Carrières de grès	72
	Carrières de calcaire cristallin (marbre)	73
7	Comté de Kent	76
	Carrière Bourque	76
	Carrière Stevens	77
	Carrière McSweeney	78
	Carrière de Bouctouche	79
Notes		79

Chapitre IV
L'âge d'or du grès
Partie II - Nord du Nouveau-Brunswick

1	Introduction	96
2	Comté de Northumberland	97
	Carrières Goodfellow	97
	Carrière McGregor	100
	Carrière de Bartibog	100
	Carrière Read à Indiantown	101
	Carrière de French Fort Cove	102
	Carrière Hill	110
	Carrière Hood	110
	Carrière de Rogersville	112
	Autres carrières du comté de Northumberland	112
3	Comté de Gloucester	112
	Carrières de meule	113
	Carrières de Grande-Anse et Caraquet	113
	Carrières de New Bandon et Stonehaven	113
	Carrière de Clifton	114
	Carrières de pierre d'église	114
	Île de Shippagan et les environs	114
	Région de Tracadie	115
	Région de Paquetville	115
4	Comtés de Restigouche, Madawaska et Victoria	115
5	[Conclusion]	116
	Notes	116

Chapitre V
Carrières de granit du comté de Charlotte

1	Introduction	120
2	Carrières de granit rouge	121
	Introduction	121
	La Bay of Fundy Red Granite Company	121

Milne, Coutts & Co. 126
New Brunswick Red Granite Company Limited 130
Epps, Dodds & Co. et Tayte, Meating & Co. 132
H. McGrattan and Sons Ltd. 133
Carrière Taylor (O'Brien and Baldwin) 133

3 Carrières de granit noir 134
Introduction 134
Carrières de la région de Bocabec 134
Carrière Spinney 134
Carrière Stuart 135
Carrières de Bayside 135
Autres carrières de la région 135
Carrières de la région de St. Stephen 136

4 [Conclusion] 138

Notes 140

Chapitre VI
Autres carrières de granit

---

1 Introduction 143

2 Carrières de Hampstead ou de l'île Spoon 143
Carrières de l'île Spoon (nord) 144
Période Wetmore-Walton 144
Période Mooney 148
Carrières de l'île Spoon (sud) 149
Période Appleby-Hanington 149
Période Stults-Trites 150

3 Carrières de Welsford 151

4 Carrières de la région McAdam-Woodstock 152
Woodstock et environs 152
McAdam et environs 153

5 Carrières de la région de Bathurst 153
Carrière de Nepisiguit (Connolly) 154
Carrière de Madran 156
Carrière du lac Antinouri 156

Notes 158

Chapitre VII
L'industrie de la pierre aujourd'hui

1 Introduction 161
Les premiers fabricants de monuments 162

2 Smet Monuments Ltd. 162

3 Brunswick Monuments Ltd. 164

4 Nelson Monuments Ltd. 164

5 Maritime Stoneworks Ltd. 167

6 Dupuis Cutstone Ltd. 168

7 Smith Cut Stone & Quarries Ltd. 168

Notes 173

Postface 175

Annexes 179

Annexe I : Compagnies de granit de la région de St. George 179
Annexe II : Ponts de pierre du Nouveau-Brunswick 181

Glossaire 184

Renvois 188

Figures

1 La pierre à bâtir au Nouveau-Brunswick 5
2 Outils du tailleur de pierre 9
3 Formes des pierres et styles d'appareil 11
4 Finitions de pierre typiques 12
5 Carrières des comtés d'Albert, Westmorland et Kent (sud) 48
6 Carrières du sud-ouest du Nouveau-Brunswick 74
7 Carrières des comtés de Kent (nord), Gloucester, Northumberland et Restigouche 98
8 Carrières de granit du comté de Charlotte 122

Photographies

Médaillon Utopia (frontispice)
Cheminée de chaudière et base de derrick
sur la plage de Rockport xiv
Quelques finitions de pierre caractéristiques 87
Quelques finitions (suite) 88
Quelques finitions (suite) 89
Quelques finitions (suite) 90
Creuser des trous de mine à la main (v. 1900) 91
Meuliers sur les rivages de la baie des Chaleurs (v. 1890) 92
Carrière de grès Pickard à la gare de Sackville (v. 1900) 92
Hangar de la carrière de French Fort Cove (v. 1893) 93
Carrière de French Fort Cove (v. 1890) 93
Entreprises d'exploitation du granit à St. George (v. 1910) 94
Entreprises d'exploitation du granit à St. George (v. 1910) 95
Meuliers de la carrière Read, à Stonehaven, baie des Chaleurs (v. 1890) 178

Remerciements

Cette publication est le fruit des efforts combinés de nombreuses personnes dont les recherches, les souvenirs et les conseils ont été fort utiles. Malgré qu'il soit impossible de dresser ici la liste de ceux et celles qui ont participé à la production de cet ouvrage, l'auteure tient à faire part à chacun d'entre eux de sa gratitude.

Premièrement, l'auteure doit beaucoup à Émélie Seheult qui l'a assistée dans ses recherches durant la première moitié du projet. Ses conseils, son enthousiasme et ses connaissances ont été très appréciés. Jenny Hughes a participé aux recherches pendant plusieurs mois et a compilé des données sur les chiffres de production de la pierre. Bill Martin et Glen McGuire ont révisé l'ensemble du manuscrit et fait d'intéressantes observations et suggestions.

Harold Wright de Saint John a donné libre accès à ses dossiers sur l'histoire de cette ville; sa générosité démentit le truisme du chercheur possessif. Nicholas Hill a fourni d'autres données sur les bâtiments du patrimoine de Saint John. Les encouragements et l'aide pratique de Brenda Orr, du Musée de Moncton, ont été particulièrement utiles. Grâce aux découvertes issues de ses propres travaux dont elle nous a fait part, les chapitres deux et trois ont gagné une précision qu'ils n'auraient pu atteindre autrement. Par ailleurs, Brenda Orr et Reg Ward ont amené l'auteure à l'île Grindstone et à travers les comtés de Westmorland et d'Albert, une diversion bien méritée après de longs mois de labeur dans les archives. Un voyage à l'île Ministre avec le tailleur de pierre John Gibson de St. Andrews et une visite à la carrière de Madran avec Edmund Vienneau ont produit le même effet.

Plusieurs employés du Service canadien des parcs ont épargné à l'auteure des journées entières de recherches : Barbara Schmeisser de Halifax a offert ses documents inédits sur le fort Beauséjour; Steve Dale d'Ottawa a dressé une liste informatisée des bâtiments en pierre du Nouveau-Brunswick à partir des données de l'ICEH; Susan Buggey d'Ottawa a prêté ses articles inédits sur les carrières de Marys Point, et Keith Blades d'Ottawa a réuni les données sur les bâtiments de pierre du Nouveau-Brunswick qui figuraient dans les dossiers de la Direction générale de l'histoire de l'architecture. Barbara McFarlane, de Travaux publics Canada à Saint John, a facilité l'accès aux dossiers de ce ministère. Merci à toutes ces personnes.

Ronald Labelle du Centre d'études acadiennes a aimablement prêté les enregistrements et les transcriptions des entrevues qu'il a menées au début des années 1980 auprès de travailleurs de la pierre de Memramcook, et a partagé avec l'auteure son intérêt personnel pour les tailleurs de pierre du Nouveau-Brunswick. Fidèle Thériault, du

ministère du Tourisme, des Loisirs et du Patrimoine du Nouveau-Brunswick, et Bernard Leblanc, du Musée acadien, ont partagé leurs connaissances d'experts de l'histoire et de l'architecture ancienne en Acadie, et fourni une bonne part de l'information contenue dans le chapitre deux sur l'occupation française. L'architecte Robert Boyce a généreusement permis à l'auteure d'examiner et de copier ses propres documents de recherche sur les architectes et l'architecture au Nouveau-Brunswick. Un autre architecte, Robert Power de Fredericton, a identifié les styles de divers bâtiments à partir de diapositives de mauvaise qualité; les renseignements donnés à la rubrique «style» du volume II sont de lui. Le maître tailleur de pierre Les Batten, de CanStone Inc. à Halifax, a montré à l'auteure comment identifier les différents types de finition de la pierre (parement).

Les employés des Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, de la bibliothèque législative de Fredericton et du Musée du Nouveau-Brunswick n'auraient pu être plus serviables. Seule une personne qui se livre elle-même à des recherches historiques peut vraiment apprécier la nature exigeante de leur travail (qui souvent n'est pas doté de fonds suffisants). L'auteure a également reçu l'aide des exploitants d'entreprises de pierre ou de carrières suivants : Roy LeBlanc de Shediac, Merrill Nelson de Sussex, Fred Pellerin de Dieppe, Cedric McFarlane de St. Stephen et les Dupuis de Shediac. MM. LeBlanc et Nelson ont fourni des renseignements particulièrement utiles sur l'histoire de leurs entreprises respectives et M. Pellerin a communiqué certaines des données recueillies dans le cadre de ses travaux sur les carrières du comté de Westmorland.

Parmi les nombreuses autres personnes qui ont collaboré avec l'auteure, mentionnons les Price de St. Stephen, la famille élargie Connolly, et Jessie Ryan de Barthurst, les Tweedie de Kouchibouguac, les Léger de Saint-Antoine, les Dexter de Rothesay, les DeWolfe de Douglastown, les Goodfellow de South Esk, Cliff Thorne de St. George, le père Jean-Gilles Haché de Saint-Isidore, le père Donat Robichaud de Sainte-Augustine, le père Legassick de Ketepec et bien d'autres. L'auteure tient à remercier tout spécialement les prêtres et les propriétaires de maisons privées qui ont permis à une étrangère curieuse d'entrer chez eux et de leur poser d'innombrables questions. Parmi les autres personnes qui l'ont aidée, on ne nommera que David Myles, Jane Lee, Alexander Pincombe, Ray Mabee, Frank Mersereau, Gordon Dickie, Mario Roussel, William Garcelon, Gérard Desjardins, Elinor Mawson, Charlotte McAdam, Robert Eaton, John McKay, Paul Thériault, Bob Guthrie, Peter Emery, B.J. Grant, E.J. Carroll et Robert Harris.

Enfin, l'auteure remercie Tim Webb, du ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie, qui a lancé le projet et qui en a supervisé et appuyé la (lente) réalisation longtemps après que d'autres auraient laissé tomber. Sans le sens de l'engagement et la souplesse qu'il a démontrés cette publication aurait été beaucoup plus modeste.

Cet ouvrage est dédié à mes parents,
Bill et Sheila Martin.

Cheminée de chaudière en pierre et empreinte de derrick sur la plage de Rockport.

Préface

La route qui mène à la plage de Rockport est bien dissimulée. Pour l'atteindre, il faut longer une vieille école et traverser tant bien que mal les buissons avant de tomber sur le sentier qui mène au rivage. Au premier coup d'oeil, on croirait être sur l'une ou l'autre de la douzaine de plages du bassin de Cumberland : une grève rocailleuse, le mélange courant d'épinettes et de sapins baumiers et des vagues relativement faibles pour un rivage de l'Atlantique. Mais à mesure qu'on avance sur la grève, on aperçoit soudainement une énorme structure verticale perchée sur un affleurement.

La structure s'est effondrée partiellement, mais on peut toujours en distinguer la forme initiale : une cheminée qui s'élance vers le ciel et qui se termine en pointe à presque trente pieds de hauteur. Elle est faite de blocs de pierre taillée bien agencés et forme une tour carrée qui ressemble à une cheminée préhistorique, à une espèce de monument étrange. Dans un sens, c'est à la fois une cheminée et un monument. En fait, il s'agit d'un vestige de l'industrie de la pierre de taille du Nouveau-Brunswick, un monument à la gloire d'une entreprise qui fut florissante et qui à l'époque rendit la province célèbre dans tout l'est de l'Amérique du Nord.

Il y a près d'un siècle, cette cheminée de chaudière (puisque c'est bien de quoi il s'agit), servait d'entonnoir à la vapeur des moteurs servant à tailler et à former les blocs de pierre pris sur le rivage de Rockport. Les blocs étaient expédiés depuis le bassin de Cumberland à l'île de Dorchester ou plus loin à Boston, New York, Montréal, ou ailleurs, où ils étaient transformés en meules de défibreur, en pierres de construction ou en meules de moulin. On pouvait autrefois entendre sur la plage de Rockport le chant répétitif des maillets des ouvriers qui s'affairaient à tailler la pierre. Mais de nos jours, tout est silencieux sur le rivage, seuls le vent et les vagues s'y font entendre. On peut toujours y voir les empreintes du vieux derrick qui a laissé ses marques dans le roc et y trouver des outils rouillés. Il est même encore possible de toucher à des blocs de pierre à moitié taillés, dont les marques de couteau ont été faites par des tailleurs de pierre morts depuis très longtemps.

Pour l'amour de la pierre vous présente quelques-uns de ces tailleurs de pierre, les carrières où ils ont travaillé, et la vie qu'ils ont menée. L'ouvrage comprend deux volumes. Dans le premier, on examine l'industrie de la pierre de construction depuis ses débuts jusqu'à son déclin au milieu du XX^{e} siècle. On y explique pourquoi l'industrie a fini par s'écrouler et quelles sont les chances de la faire renaître. Dans le deuxième volume, on jette un regard sur des ouvrages de pierre bâtis dans la province, pour se familiariser avec certains détails de leur construction et pour comprendre leur rapport avec l'histoire de la pierre au Nouveau-Brunswick.

Ces publications ne disent pas tout sur l'industrie de la pierre de construction dans notre province. Il faudrait consacrer des années à la production d'un tel document, ce qui dépasse la portée de la présente étude. Non, ces deux volumes sont plutôt une introduction aux gens et aux lieux qui constituent la toile de fond d'un des aspects les plus romantiques, mais pourtant méconnu, de l'histoire de notre province.

CHAPITRE I

La nature de la pierre

Il y a très longtemps, on demandait à un vieil homme : «Toutes les pierres qui nous entourent ici sont-elles en vie?» Et le vieil homme de répondre «non», puis après quelques moments de réflexion, il ajouta «Mais certaines d'entre elles le sont.» [1]

Tout tailleur de pierre vous dira que la pierre est bel et bien vivante, pas au sens littéral du mot, mais en ce qu'elle réagit aux différences de toucher, de température, de pression et d'humidité. Les meilleurs tailleurs de pierre savent ces choses et traitent la pierre en conséquence.

1
INTRODUCTION

L'industrie de la pierre de taille au Nouveau-Brunswick couvre deux siècles et s'étend à presque tous les coins de la province. Son passé fascine, dans la mesure où il allie les mondes disparates de l'histoire, de la géologie et de la construction en pierre de taille. Tout comme l'histoire, la géologie et la construction en pierre de taille sont des disciplines qui relèvent à la fois de l'art et de la science. Mais à la différence de l'histoire, ces deux domaines utilisent des concepts et des mots auxquels certains lecteurs peuvent ne pas être familiers. Pour mieux comprendre la nature de la pierre, il faut donc définir quelques termes de géologie et expressions connexes. Nous examinerons aussi une carte des types de pierre extraits des carrières d'un bout à l'autre de la province.

Occupons-nous d'abord des variations sur le mot «pierre». Dans cet ouvrage, l'expression *pierre des champs* désigne les roches utilisées comme telle, ou taillées grossièrement pour les rendre plus malléables. Le terme *pierre de construction* signifie tout minéral ou toute pierre à l'état naturel pouvant être extrait du sol, ou d'une mine, et taillé à des fins de construction ou ornementales.

Quelles sont les caractéristiques d'une bonne pierre de construction? Vers 314 avant J.-C., un homme de science grec du nom de Théophraste mentionnait que la pierre devait réunir les qualités suivantes : il faut la trouver sous forme de couches en grande quantité, être capable d'en extraire de gros blocs (c'est-à-dire qu'elle doit

avoir des couches de fracture naturelles permettant de l'extraire aisément), son aspect doit être attrayant et sa structure solide. La liste de Théophraste reste tout aussi valable aujourd'hui qu'il y a 2 300 ans, à condition de lui ajouter l'aptitude à résister aux intempéries, y compris à nos modernes précipitations acides.

On appelle *pierre de taille* le roc auquel on a donné une certaine forme ou finition. On peut marteler une pierre pour lui donner une face grossière. Le plus souvent, on la brise à la main ou on la scie en blocs avant de la façonner au couteau, de la moudre, de la polir ou de la soumettre à un traitement thermique (voir les références sous la rubrique *Lectures supplémentaires* pour obtenir de plus amples renseignements sur ces techniques). Par tradition, la pierre de taille désignait les blocs de pierre servant à la construction d'immeubles, de monuments ou d'ouvrages décoratifs. L'expression s'étend de nos jours à la pierre utilisée à des fins plus prosaïques : meules, blocs de pavage, pierre pour bordure de trottoir, dalle, réverbères et pots pour plantes ou fleurs. Elle peut aussi désigner les minces feuilles de pierre qui servent davantage comme matériau de parement (appelé placage ou bardage) plutôt que de pierre pouvant supporter une charge.

2
TYPES DE PIERRE

Presque n'importe quel type de pierre peut servir de pierre de taille, mais au Nouveau-Brunswick seulement trois types ont été exploités commercialement. Il s'agit du grès, du granit et, dans une bien moindre mesure, du calcaire cristallin ou marbre.

Le grès

Le *grès* est une roche naturelle contenant des grains de sable (constitués surtout de minerais de quartz et de feldspath) cimentés par des matériaux tels le silice, l'oxyde de fer, la calcite ou l'argile. Plus la gangue est résistante, plus le grès est durable. Le grès peut être rouge, pourpre, chamois, vert, bleu ou gris, selon la teneur négligeable relative des composés de carbone ou d'oxyde de fer.

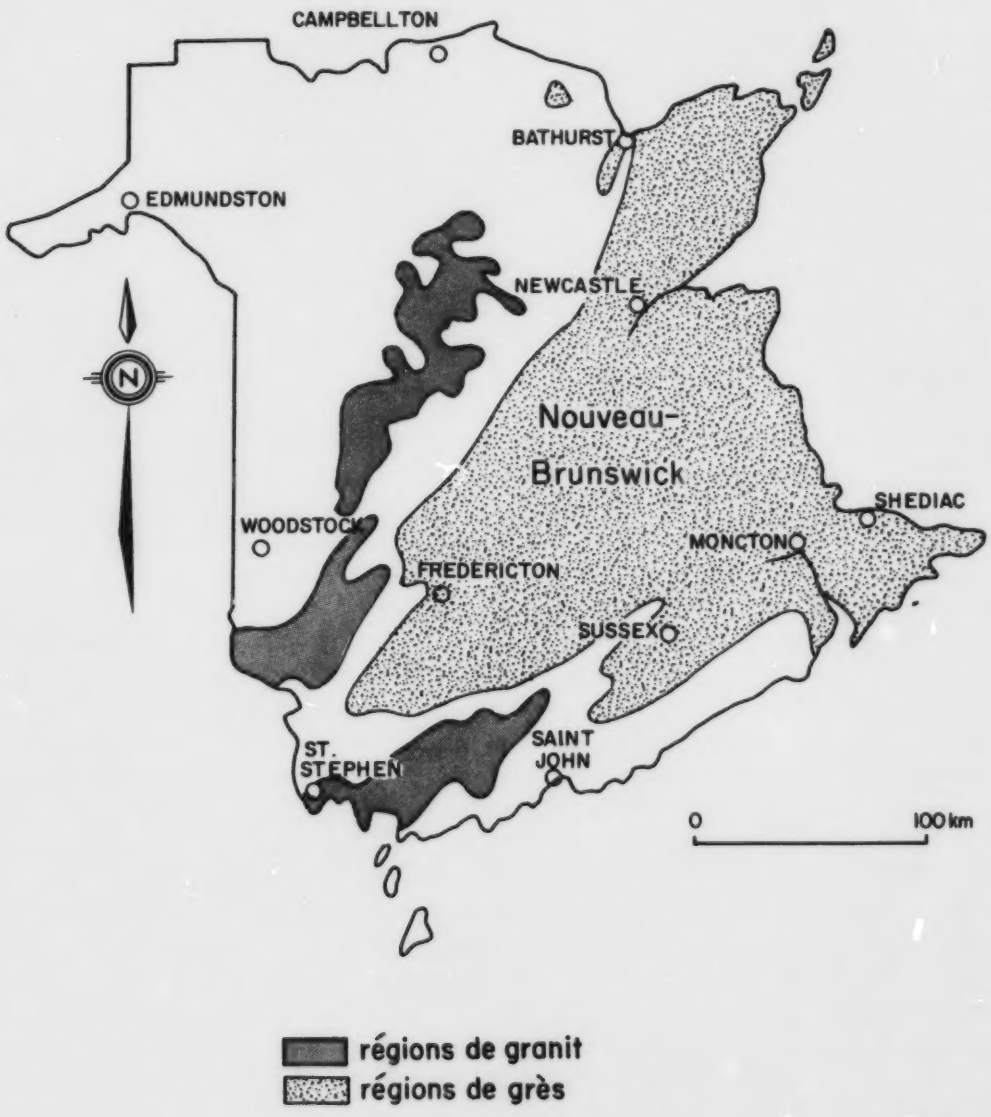
Les diverses carrières de grès du Nouveau-Brunswick ont produit de la pierre chamois, brune, olive et brun rougeâtre. Les carrières les plus importantes et les plus productives se retrouvent dans des roches dont l'âge varie entre 300 et 350 millions d'années (*figure 1*). On a exploité des carrières dans un grand nombre d'endroits autour de la baie de Shepody, du bassin de Cumberland, de même que dans les régions de Sackville et de Shediac, au sud-est du Nouveau-Brunswick; le long de la rivière Miramichi et de ses affluents, au centre de la province; et, au nord de la province, sur la rive sud de la baie des Chaleurs. Des carrières de moindre envergure ont été exploitées près de Fredericton, d'Edmundston, de Notre-Dame et de Bouctouche.*

---

* Des cartes de localisations sont présentes dans le texte sous les rubriques de comtés.

Figure 1

Sources de pierre à bâtir au Nouveau-Brunswick



Le granit

Le *granit* est une roche ignée composée de quartz, de feldspath et de quantités variables d'autres minéraux, y compris le mica et la hornblende. Les grains minéraux ne sont pas cimentés entre eux, mais ont été fusionnés en une masse compacte sous l'action de températures et de pressions extrêmes. Le granit est l'une des pierres de taille les plus durables. Dans l'industrie de la pierre, le mot «granit» renvoie au véritable granit, tel que le définissent les géologues, de même qu'à d'autres roches cristallines ignées et métamorphiques.

Au Nouveau-Brunswick, les cinq plus importants districts d'exploitation du granit étaient *(figure 1)* : St. George, Bocabec-St. Stephen et Hampstead, au sud-ouest; et les régions de Bathurst et du lac Antinouri au nord-est. On extrayait également des blocs de granit à McAdam, Woodstock, Welsford et Madran. Le granit du Nouveau-Brunswick se présente sous diverses couleurs : noir, gris, rose pâle à foncé, jaune et rouge vif. L'âge moyen de ces roches varie entre 350 et 400 millions d'années.

Le marbre

Toute roche cristalline composée principalement de minéraux de calcite, de dolomite ou de serpentine pouvant être polie porte le nom de *marbre*. Tout comme pour le grès, les différentes couleurs du marbre résultent de petites inclusions d'autres minéraux.

Sur le plan technique, les dépôts de «marbre» de la province sont en fait des dépôts de calcaire cristallin, transformés en pierre de taille dans la région de Saint John où la pierre à gros grain est d'un gris pâle et très rubanée. Vieille de près de trois milliards d'années, c'est l'une des plus anciennes formations rocheuses de la province.

L'ardoise

L'*ardoise* est dérivée de dépôts angileux qui ont durci et se sont transformés en une roche feuilletée. Cette roche se sépare aisément en minces plaques pouvant servir, entre autres, à fabriquer des tuiles pour les toits. Même si le Nouveau-Brunswick n'a jamais produit d'ardoise commercialement, plusieurs carrières ont été exploitées avant les années 1880, le long de la rivière Tetagouche, à Jacksontown, près de Curryville et dans le comté de Restigouche.

Le gypse

On trouve du *gypse* à plusieurs endroits dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, où on en a pratiqué l'extraction et le broyage pendant presque deux siècles. On en retrouve des dépôts plus petits et moins exploités près de la rivière Tobique. On appelle *albâtre* le gypse à grain fin d'un blanc pur. L'albâtre est une pierre ornementale. On a retiré de faibles quantités de bel albâtre d'une carrière de gypse près de Hillsborough, mais on en a jamais produit des quantités suffisantes pour l'exploiter commercialement.

3

RÉPARTITION DES CARRIÈRES DU NOUVEAU-BRUNSWICK

La province comptait environ 35 grandes carrières de pierre de taille et de nombreuses petites carrières *(voir les figures 5 à 8)*. Quelques-unes des entreprises les plus importantes ont acquis une réputation internationale et créé des marques de commerce reconnues tels la *Miramichi Sandstone*, la *St. George Red* et la *Marys Point Grey*.

Des facteurs socio-économiques et géologiques ont contribué à la répartition des carrières dans la province. Au nombre des facteurs géologiques, mentionnons d'abord le type d'assise rocheuse. Les carrières de granit sont concentrées principalement dans les régions d'intrusions granitiques, les carrières de grès dans celles qui sont dominées par une stratigraphie de grès, et ainsi de suite. Même dans une région appropriée sur le plan géologique, les zones convenant à la production de la pierre de taille peuvent être très limitées parce que les caractéristiques du roc peuvent varier radicalement sur une distance d'à peine quelques mètres.

Les facteurs socio-économiques, quant à eux, sont plus complexes. Les premiers colons s'employaient à extraire le roc des affleurements les plus proches. Pour eux, les aspects les plus importants étaient la facilité d'excavation et le transport de la carrière au chantier de construction. On se souciait peu de l'apparence de la pierre ou des dimensions de la carrière, pourvu qu'elle puisse répondre aux modestes besoins de la construction d'une petite maison ou d'une chapelle de campagne.

Mais d'autres considérations entrèrent en jeu au fur et à mesure que l'industrie de la pierre de taille prit de l'expansion. Les exploitants de carrière devaient établir leur entreprise dans une zone dont le volume et la qualité de la pierre étaient suffisants pour garantir la rentabilité de leur commerce. Ils devaient s'assurer les services d'une main-d'oeuvre résidant sur place ou importée qu'on pouvait au moins former lorsqu'inexpérimentée dans la taille de la pierre. Il était tout aussi primordial que la carrière soit établie à proximité des grandes voies de transport (d'abord les voies navigables et ensuite le chemin de fer) pour que la pierre soit expédiée sur les grands marchés de la Nouvelle-Angleterre et du Haut-Canada. Les réseaux de transport souvent inadéquats et très coûteux du Nouveau-Brunswick ont malheureusement ralenti la croissance de nombreuses carrières qui avaient tout pour connaître la rentabilité.

4

TECHNIQUES D'EXTRACTION ET OUTILS DU TAILLEUR DE PIERRE

Les carrières abandonnées sont des lieux paisibles. Le plus souvent la végétation s'y installe et elles se fondent dans le paysage; leur emplacement protégé attire les oiseaux et autres animaux sauvages. Il n'est pas rare qu'on puisse déterrer, parmi les blocs de pierre non finis des vieilles carrières, des objets fabriqués pour les besoins

de l'industrie, soit un coin d'acier pour briser la pierre ou une barre de carrier. Ces objets font partie des outils traditionnels du tailleur de pierre.

Une certaine mystique entoure les outils du tailleur de pierre. On a écrit des livres sur leur usage et les soins qu'il fallait leur prodiguer. C'est peut-être à cause de leur aspect puisqu'un ciseau à pierre ou un maillet bien fabriqué allie à la perfection la forme et la fonction *(figure 2)*. Ce mystère est peut-être attribuable aussi à leur nom étrange. Dites à quelqu'un, mine de rien, que ni un *têtu* ni un *polka* ne conviennent pour marteler une pièce de *rebut*, et vous verrez ce qui se passera. Il se peut aussi que ces outils représentent une époque où le taillage mesuré et soigné de la pierre était considéré comme une activité bruyante, une époque où on semblait porter attention aux individus.

Le cheminement d'une pierre, de la carrière au produit fini, comprend quatre étapes. Au cours du premier siècle de l'industrie de la pierre au Nouveau-Brunswick, ces quatres étapes étaient exécutées à la main, mais à partir des années 1860, les grandes entreprises se sont dotées de foreuses, de scies et d'appareils de levage à vapeur. Ces étapes sont les suivantes :

1. l'extraction de la pierre : des blocs de pierre grossiers sont retirés du front de carrière

2. le fendage de la pierre : les blocs sont taillés de manière à les rendre plus faciles à manipuler

3. levage et (ou) transport de la pierre (peut se produire avant ou après la deuxième étape)

4. la finition de la pierre : la face extérieure de la pierre est préparée au goût du client.

Voici une brève description des méthodes utilisées à chacune de ces étapes. Veuillez noter qu'elles s'appliquent principalement à la période antérieure aux années 1950, période qui englobe la majeure partie des entreprises de pierre du Nouveau-Brunswick. Les méthodes en vigueur dans les quelques carrières encore exploitées après 1950 figurent dans la description de chacune de ces entreprises.

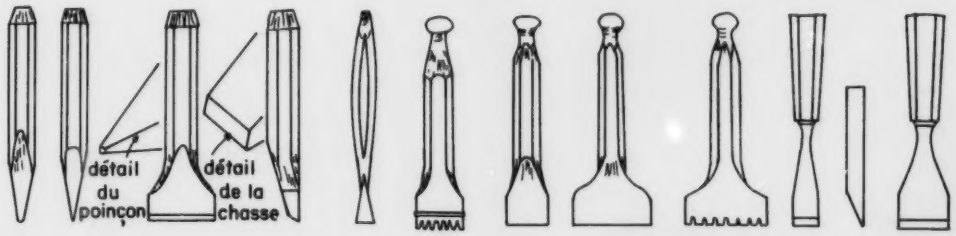
Extraction

Les méthodes d'extraction de la pierre varient selon le type de pierre, leurs fractures naturelles et leur dureté. Le grès, roche sédimentaire, a tendance à présenter des plans

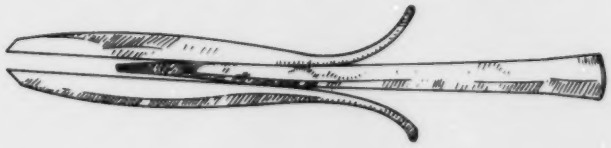
Figure 2

Outils typiques du tailleur de pierre

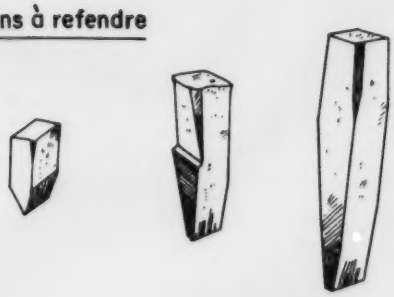
ciseaux et gouges



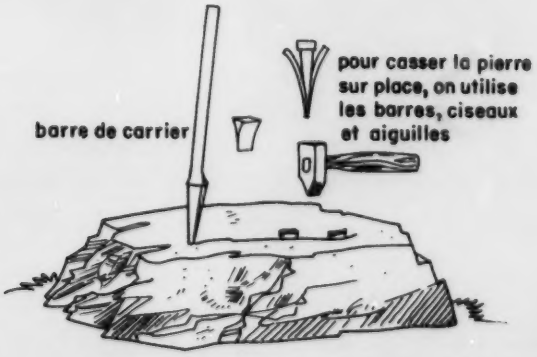
aiguilles et coins



coins à refendre



marteaux de maçon de pierre



ou couches bien définis. On peut donner des coups de coin dans ces couches plus facilement que dans un roc plus dur et massif comme le granit. Les affleurements de granit, d'un autre côté, peuvent posséder d'autres fractures naturelles (joints) qui servent à peu près aux mêmes fins. On appelle *faille* le plan qui se sépare le plus aisément, qu'il s'agisse d'un joint ou d'un plan de couche.

Dans certaines carrières de grès du Nouveau-Brunswick, la paroi d'un roc pouvait être brisée en blocs de taille régulière à l'aide d'une seule faible charge de poudre noire. Lorsqu'on ne disposait pas de poudre, les blocs étaient extraits à la main. L'excavation à la main était du reste la méthode la plus fréquemment utilisée.

On avait recours à deux procédés pour extraire le grès manuellement. La première méthode consistait à pratiquer des rainures à l'aide d'un pic le long du front de carrière, parallèlement et perpendiculairement à la faille. On plaçait des coins d'acier à intervalles réguliers le long de la rainure. Puis on frappait doucement sur ces coins en suivant un rythme, par séquence, jusqu'à ce que la pierre casse. Par temps plus froid, il arrivait que les hommes insèrent des coins de bois ou des planches dans les rainures et les trempent dans l'eau. Le bois mouillé gelait et grossissait pendant la nuit et brisait la pierre.

La deuxième méthode consistait à percer une série de trous peu profonds à tous les deux à quatre pouces, sur une ligne perpendiculaire et parallèle à la faille. Au départ, on pratiquait ces trous à la main à l'aide de tiges d'acier très effilées appelées *barres de carrier*. Trois hommes travaillaient à une barre : deux en martelaient le sommet en alternance pendant que le troisième faisait pivoter la barre d'un quart de tour après chaque coup de masse. Avec l'introduction des outils mécaniques, les ouvriers commencèrent à utiliser des foreuses à vapeur ou à air. Les coins insérés dans les trous étaient ensuite martelés l'un à la suite de l'autre pour casser la pierre. Une des caractéristiques qui permettaient de distinguer un bon contremaître de carrière était son aptitude à choisir l'espacement et le type de coin de manière à réduire au minimum le fractionnement inefficace ou le gaspillage de la pierre.

Les entreprises d'exploitation du granit de la province utilisèrent davantage les explosifs que celles des carrières de grès. On creusait des trous de cinq à six pieds dans lesquels on plaçait juste assez de poudre pour fissurer le roc. On remplissait ensuite la crevasse de poudre pour faire sauter de gros blocs.

Fendage

Il y a une direction précise dans laquelle la plupart des types de pierre doivent être fendus, sinon on obtient des morceaux déchiquetés ou tout simplement désintégrés. Un bon carrier peut «lire» le système de couches interne de chaque pierre. Il place soit un coin à refendre, soit un ciseau contre un bloc de pierre, puis martèle soigneusement l'outil jusqu'à ce qu'il morde correctement dans la surface. La pierre, tout comme le bois, doit aussi dessécher. Une fois extrait, le roc perd lentement son

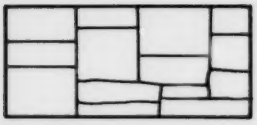
Figure 3

Forme des pierres et styles d'appareil

pierre des champs

moellon tout-venant

moellon assisé



pierre de taille, appareil irrégulier

pierre de taille, appareil réglé

mosaïque

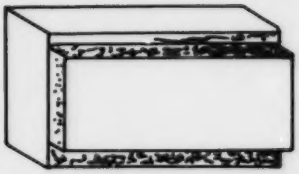
Figure 4

Finitions de pierre typiques

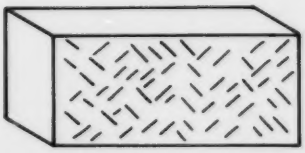
[Voir aussi les photographies des pages 87-95]

À parement brut	La face est grossièrement taillée.
Bouchardée	La pierre est aplanie au ciseau et parée de nombreux sillons peu espacés en quadrillage.
Ciselée	La pierre est aplanie au ciseau et parée de longs sillons verticaux parallèles. La largeur et l'espacement des sillons varient selon la taille de l'outil. La pierre est souvent frottée après-coup, ce qui lui donne une surface plus lisse.
Ciselure	La bordure de la pierre est ciselée de courts sillons parallèles qui forment une bordure nette autour de la face.
Piquée	La pierre est aplanie au ciseau et l'outil, tenu à angle droit, produit des points de percussion.
Placage (parement)	La pierre est taillée en minces dalles (généralement de 2 à 4 pouces d'épaisseur) à l'aide d'une scie à diamant. La longueur et la largeur des dalles varient. Le placage est fixé par des agrafes de métal galvanisé ou non ferreux à un mur d'appui fait de briques ou de blocs de béton.
Rustiquée	Les arêtes de la pierre sont ciselées de façon à former une bordure à angle droit et à mettre la face en saillie.
Sciée	La pierre est aplanie à la scie; les marques de scie sont souvent visibles.
Smillée	La pierre est aplanie au ciseau et l'outil, tenu à angle fermé, trace de longs sillons. Les sillons sont soit à angle les uns par rapport aux autres, soit parallèles. La largeur et l'espacement des sillons varient selon la taille de l'outil.
Vermiculée	La pierre est parée de profonds sillons entrelacés semblables à des traces de vers.

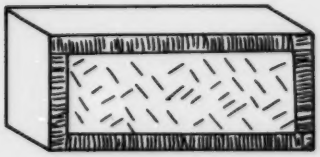
pierre à parement brut



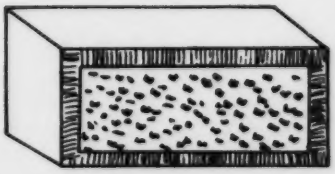
rustiquée



smillée

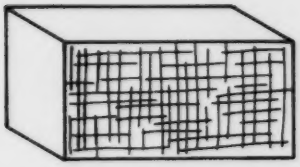


smillée (avec ciselure d'encadrement)

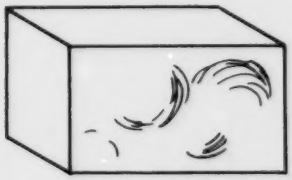


piquée (avec ciselure d'encadrement)

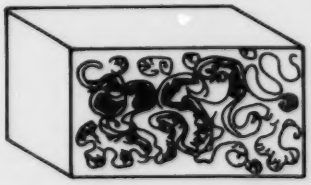
ciselée



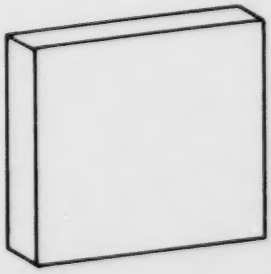
bouchardée



sciée



vermiculée



placage de 4 po

humidité interne ou «eau de carrière» par évaporation, et se durcit peu à peu. La pierre excavée pendant l'hiver et entreposée à l'extérieur ne sera d'aucune utilité; par temps froid, l'humidité contenue dans le roc atteint le point de congélation, puis augmente et le fait se fracturer.

Au Nouveau-Brunswick, la majorité des carrières interrompaient leur activité entre novembre et mai parce qu'elles ne disposaient pas des installations d'entreposage appropriées. Lorsque certaines circonstances obligeaient les exploitants à entreposer quelques blocs de pierre pendant l'hiver, les travailleurs prenaient soin de percer un trou profond au centre de chacun des blocs. L'eau de carrière pouvait ainsi s'écouler par le trou, s'accumuler graduellement et geler sans nuire à la pierre.[2]

Levage et transport

Selon le type d'exploitation, on fendait les blocs en morceaux de taille commode dans un hangar de traitement de la pierre situé à la carrière ou au chantier de construction. Dans un cas comme dans l'autre, il fallait lever ou tirer la pierre ou trouver un moyen quelconque de la transporter d'un point à un autre. Lorsqu'on sait qu'un bloc de granit de cinq pieds sur cinq pieds pèse en moyenne treize tonnes, et qu'un bloc de grès de même taille en pèse dix, on voit bien que la tâche n'était pas facile.

Les méthodes de transport pouvaient varier grandement. Dans les entreprises de moindre envergure, les exploitants devaient user d'imagination pour suppléer au manque de machinerie. Le dispositif de levage typique se réduisait plus ou moins à des pinces-monseigneur, une corde, des blocs et des palans habilement attachés aux troncs d'arbre les plus proches. Pour déplacer la pierre à la carrière, on employait des charrettes ou des traîneaux de bois tirés par des chevaux ou des boeufs.

La plupart des entreprises commerciales devaient forcément disposer de systèmes plus complexes. Certaines faisaient aménager des voies de tramway d'un bout à l'autre de la carrière, ou de la carrière au quai de chargement. D'autres avaient des palans et derricks actionnés à la vapeur. On peut voir encore de nos jours des traces de derrick dans quelques carrières abandonnées, qui ont laissé dans le roc de grosses empreintes formant un carré. En se tenant à proximité de ces empreintes, on peut presque imaginer l'opérateur de derrick faisant balancer d'immenses blocs de pierre au-dessus de la carrière, toujours conscient de la présence des carriers au-dessous.

Finition

Une fois le bloc grossier ramené à une taille raisonnable pour qu'il puisse être travaillé à la main, on lui donnait la forme et la finition voulues aux fins des travaux de construction auxquels il était destiné *(figure 3)*. En règle générale, on finissait la pierre dans un hangar ou près du chantier de construction. Au Nouveau-Brunswick, la finition la plus courante s'appelle finition *à parement brut*. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une finition grossière qu'on obtient en martelant la surface jusqu'à ce qu'elle ne soit pas tout à fait plate. Le parement brut est le type de finition

le plus facile et le plus économique à produire. Il nécessite très peu d'outils spécialisés. On retrouve divers autres types de finition de la pierre dans les immeubles de la province. En effet, la finition peut-être ciselée, smillée, vermiculée, piquée ou rustiquée *(figure 4)*.

La finition à la main de la pierre de taille était exécutée à l'aide de maillets et d'une panoplie d'outils de ciselage, de marteaux à boucharder, de gouges, de poinçons et autres outils pour tailler *(figure 2)*. Tout comme il faut utiliser des outils différents selon que le bois est tendre ou dur, les instruments du tailleur de pierre sont coulés et moulés de manière spécifique selon qu'ils serviront à travailler le grès, le marbre ou le granit.

Il va sans dire que dans l'ensemble les industries du grès et du granit ont su maintenir leur caractère distinct. Les tailleurs de pierre passent rarement d'un type de pierre à l'autre : on se spécialise soit dans le grès, soit dans le granit. À quelques exceptions près, les exploitants de carrière et marchands de pierre préféraient eux aussi se spécialiser soit dans le grès, soit dans le granit. Il est intéressant de voir que cette distinction entre les deux types de pierre reste vraie même dans le milieu scientifique. En effet, les géologues «de roche tendre» se chargent de l'étude du grès et d'autres roches sédimentaires, tandis que les géologues «de roche dure» se penchent sur le granit et les roches connexes.

5
LES TRAVAILLEURS DE LA PIERRE

Enfin, il convient de définir les termes relatifs aux travailleurs de la pierre. Le mot *carrier* a deux sens. En effet, il peut désigner celui qui exploite une carrière comme entrepreneur ou l'ouvrier qui travaille dans une carrière pour y extraire de la pierre. L'expression *travailleur de la pierre* désigne toute personne qui dans une carrière doit manipuler de la pierre de taille.

Le *scieur* coupe les gros blocs de pierre en morceaux plus petits, soit à la carrière, soit au chantier de construction. L'expression *tailleur de pierre* est ambiguë dans la mesure où certains auteurs l'utilisent strictement pour désigner l'ouvrier qui pose la pierre, et d'autres en étendent le sens à quiconque a la compétence de tailler, de poser et de sculpter la pierre. Le *polisseur de pierre* travaille dans les hangars de granit où il polit des dalles ou des colonnes de granit.

Les *sculpteurs* constituent l'élite parmi les travailleurs de la pierre. Le sculpteur est à la fois un artiste et un ouvrier capable de transformer un bloc de pierre en une sculpture pouvant représenter divers sujets tels des grappes de raisin, feuilles, animaux, gargouilles ou êtres humains. Nous ne pouvons hélas décrire en détail, dans cette publication, le travail des sculpteurs sur pierre du Nouveau-Brunswick, dont certains se sont classés parmi les meilleurs en Amérique du Nord.

NOTES

1. Whitehead 1988, p. 5
2. Roy LeBlanc, Shediac, comm. pers.

CHAPITRE II

Les premières entreprises d'exploitation de la pierre du Nouveau-Brunswick

1
INTRODUCTION

Au Nouveau-Brunswick, l'industrie de la pierre de taille a connu des débuts très lents. En effet, deux siècles et demi se sont écoulés entre l'arrivée des premiers Européens, à la fin du XVI[e] siècle, et la mise en place d'une industrie à part entière vers 1855. Au cours de ces 250 années, la France et l'Angleterre se disputaient la possession de la province et chaque changement de régime résultait en de féroces batailles qui laissaient sans repos tant les colons que les autochtones. Et les guerres ne motivaient pas beaucoup la population à se complaire dans de longs exercices de la taille de pierre. Les habitations, églises et constructions de défense étaient beaucoup plus souvent faites de bois que de pierre.

Les Européens n'auraient pourtant pu survivre s'ils avaient été timorés. On a exploité çà et là des carrières dans la province bien avant 1850. On construisait une petite église de pierre quelque part ou une petite maison de ferme, ou parfois même une prison. Même les noms géographiques révèlent que les colons connaissaient la pierre de leur nouveau milieu, pensons à l'Isle-des-Meules *(Grindstone Island)*, à Marble Cove, à Red Rapids (nom donné à cause des affleurements de grès rouge), à Rockport et à Stonehaven.

Dans ce chapitre, nous traiterons de la première période de l'architecture de pierre et de l'exploitation des carrières au Nouveau-Brunswick. Divisée en quatre parties, cette période commence par l'ère pré-européenne, c'est-à-dire celle des premiers habitants de la province. Puis il y a la période française (1604-1763), suivie de celle des Planters et Loyalistes (1763-1810) et l'ère de la colonisation (1810-1850). Chaque période possède une façon distincte d'assembler les structures de pierre et des pratiques particulières d'exploitation des carrières. Au fil des siècles, ces diverses méthodes s'intégreront pour former les bases à partir desquelles se développera l'industrie de la pierre.

2
LA PÉRIODE PRÉ-EUROPÉENNE

Au Nouveau-Brunswick, les autochtones ont commencé à travailler la pierre il y a des milliers d'années. À Belyea's Cove sur le lac Washademoak, les ancêtres des Malécites extrayaient du sol de la calcédoine pour en faire des pointes de flèche ou d'autres outils. L'antique carrière est à côté d'un atelier dont le terrain environnant

était rempli d'artefacts, qui ont depuis été enfouis sous terre à la suite d'un glissement de terrain.[1] Les registres font état d'une autre carrière de cette période, sise le long de la rivière Tomogonops d'où les Indiens tiraient de la scoulérite (pierre de pipe) à partir d'une roche métamorphique à grain fin appelé le schiste à séricite.[2] La rivière tire d'ailleurs son nom du mot indien *tumagenopsk* qui signifie «lieu de la pierre de pipe».[3]

On peut voir au Musée de Saint John plusieurs pipes de pierre malécites datant des années 1880, décorées de superbes ornements représentant des plantes, raquettes ou animaux.[4] Cette pierre ressemble à s'y méprendre au schiste de la rivière Tomogonops. En fait, on trouve d'un bout à l'autre de la province des fragments de pipe en schiste, ce qui montre que les Indiens préféraient utiliser ce matériau pour fabriquer leurs pipes.

Le médaillon Utopia

Un mystère entoure un autre travail de sculpture sur pierre fait dans la province : le médaillon Utopia. En 1863, le tailleur de pierre James Laney découvre un morceau de granit de forme ovale près du lac Utopia dans le sud-ouest du Nouveau-Brunswick. Il le transporte à la maison dans sa chaloupe et après en avoir retiré la mousse et la saleté, il s'aperçoit qu'un côté de la pierre présente le profil d'un être humain qui a résolument l'air d'un Indien.[5] Il est fasciné par cette découverte, mais sa femme, qui a l'impression que l'Indien lui lance des «regards mauvais», le force à vendre la sculpture.

Peu après cette découverte, le médaillon fait la manchette dans les journaux locaux et britanniques. Certains disent qu'il s'agit d'une sculpture faite par un Indien et d'autres qu'elle représente la tête d'un Indien. De nos jours, on pense que ce médaillon est probablement la plus ancienne sculpture européenne du Canada. Certains experts croient qu'elle a été réalisée par l'un des colons français qui avait passé l'hiver de 1604-1605 dans l'île Sainte-Croix, à l'ouest de Saint John, pour échapper à la famine et au froid dont il n'avait pas l'habitude. Selon un historien, le sculpteur fut forcé d'y passer un «hiver épouvantable» et créa ce médaillon puisque c'était une «façon agréable de passer un bien long hiver».[6] Mais qui figure sur ce médaillon? On n'en est pas sûr, mais on croit qu'il s'agit du profil du chef de la colonie Pierre du Gua (Sieur de Monts) ou de celui de son associé, Samuel de Champlain.[7]

3
LA PÉRIODE FRANÇAISE (1604-1763)

La colonie de l'île de Sainte-Croix est le premier peuplement européen en Acadie. C'est le début de ce que les historiens nomment le régime français. Au cours des 150

années qui suivent, l'Acadie devient le lieu de confrontations multiples entre Anglais et Français qui s'en disputent la possession.*

L'équipe du Sieur de Monts réunissait des tailleurs de pierre, y compris, peut-être, l'homme qui sculpta le médaillon Utopia.[8] Parmi ce groupe, ceux qui survécurent à l'hiver quittèrent l'île Sainte-Croix au printemps 1605, traversèrent la baie de Fundy pour atteindre la vallée d'Annapolis et établirent une deuxième colonie appelée Port-Royal. C'est à cet endroit que quelqu'un sculpta une pierre commémorative qui fut détruite par les marins britanniques lorsqu'ils mirent à sac le village en 1613.[9] Un document de référence datant de 1701 fait état des «Pierres de l'ancienne Esglise qui a été bruslée par les anglois...» (à Port-Royal), ce qui nous porte à croire que le village avait également une église de pierre.[10]

Quelques décennies après la chute de Port-Royal, en 1613, le commerçant et explorateur français Nicolas Denys établit une série de postes de traite et de pêche le long de la côte acadienne. L'un de ces postes était situé sur le versant nord du port de Bathurst, à Ferguson's Point, où M. Denys construisit une maison de grès rouge dans les années 1650 ou 1660.[11] Les pierres de carrière trouvées à Ferguson's Point[12] pourraient bien être des vestiges de la première maison de pierre du Nouveau-Brunswick.

Burnt Church

C'est à Nepisiguit que Nicolas Denys écrivit son célèbre ouvrage intitulé *Description Géographique et Historique, et Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale*. Il rentra en France en 1672 pour le faire publier et confia à son fils Richard la responsabilité des avoirs fonciers de la famille. C'est à Richard Denys, connu aussi sous le nom de Sieur de Fronsac, qu'on doit la construction de la première église en pierre du Nouveau-Brunswick.

En 1689, Richard écrit qu'il a bâti une maison en pierre de taille et qu'il a commencé la construction d'une autre demeure pour ses hommes.[13] On cherche encore à déterminer l'emplacement exact de ces maisons. Certains historiens pensent qu'elles étaient au bord de la rivière Miramichi en face de l'île Beaubears.[14] Par contre, dans une étude plus récente, les chercheurs prétendent que le peuplement de Fronsac était situé sur la rive nord de la Miramichi près du village qui s'appelle aujourd'hui Burnt Church.[15] Selon l'étude, l'établissement possédait également une église de pierre construite autour des années 1690.[16]

---

* À l'époque, l'Acadie s'étendait aux provinces maritimes actuelles, soit le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard. Le Nouveau-Brunswick ne devint une colonie distincte qu'en 1874, année où il se sépara de la Nouvelle-Écosse.

L'église construite par M. Denys accueillera des fidèles pendant quelque 70 ans jusqu'à ce que le colonel britannique James Murray y mette le feu en 1758; c'est de cet incident qu'est né le nom de «Burnt Church» (église brûlée). M. Murray écrivit une lettre dans laquelle il disait que l'église était «très belle», puis il détruisit l'établissement en entier dans la foulée de la campagne britannique dans le cadre de laquelle toutes les collectivités françaises sur le golfe du Saint-Laurent devaient être éliminées.[17] Son compatriote, le capitaine Hervey Smythe, fit une esquisse de ce petit groupe d'habitations juste avant la conflagration. C'est cette même esquisse qui a inspiré la création d'une eau-forte, dont on trouve une copie à la galerie Lord Beaverbrook, à Fredericton.

En 1816, les Micmacs, résidant à proximité du village de Burnt Church, demandèrent à leurs prêtres s'ils pouvaient construire une deuxième église de pierre à l'emplacement de la première. Monseigneur Plessis essaya de les en dissuader, en invoquant la difficulté de se procurer de la chaux pour faire le mortier. Mais la construction commença quand même et à l'automne de 1819, le père Thomas Cook put dire une messe dans l'église partiellement terminée.[18] Les murs en étaient tellement peu solides que toute la construction dut être défaite et remplacée par une église en bois.[19] En 1845, un visiteur écrivait qu'il pouvait encore voir les fondations de pierre de la première église construite en 1690. De nos jours, les archéologues pensent que le site est enfoui quelque part sous un terrain de stationnement.[20]

Où les tailleurs de pierre ont-ils trouvé la pierre pour construire les maisons et l'église dont parlait Fronsac? Les documents historiques ne nous apprennent rien sur ce sujet, mais un vieux résident de Neguac se souvient avoir entendu parler d'une carrière à proximité de Burnt Church, dont on tirait de la pierre pour les fondations des constructions de Neguac.[21] Comme nous ne détenons aucune indication contraire, nous pouvons présumer que les premiers colons acadiens, comme leurs descendants, utilisaient la pierre locale.

La destruction de Burnt Church en 1758 était un écho dans le Nouveau-Monde de la Guerre de Sept Ans que se livraient la France et l'Angleterre. Le conflit dura officiellement de 1756 à 1763, mais les hostilités avaient commencé dès 1754 aux États-Unis, sur la rivière Ohio. Une des conséquences tragiques de ce conflit fut la déportation des Acadiens. Même si les Acadiens croyaient fermement qu'ils pouvaient demeurer neutres dans ce conflit, Charles Lawrence - francophobe avoué -, alors gouverneur de la Nouvelle-Écosse, soutenait que les Acadiens ne pouvaient rester neutres et constituaient de ce fait une menace pour l'Angleterre. Des milliers d'Acadiens de souche française établis en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick furent donc chassés de leurs terres et demeures entre 1755 et 1763. Certains réussirent à échapper à la déportation en se cachant dans les bois, tandis que d'autres détournèrent le navire qui les avait embarqués pour rentrer au pays; mais la plupart d'entre eux furent dispersés un peu partout en France, dans les îles Anglo-normandes et les îles Falkland et en Louisiane.

Le point tournant de la destinée des Acadiens - c'est-à-dire le commencement des déportations qui marque la fin du Régime français et le moment où le Nouveau-Brunswick tombe définitivement sous tutelle britannique - remonte au début de l'année 1755, au moment de la capitulation des soldats qui défendaient le Fort Beauséjour.

Le Fort Beauséjour

Le Fort Beauséjour est situé à Aulac près de Sackville dans la péninsule de Chignecto. C'est en 1750-1751 que les soldats français le construisent à l'aide de pierres des champs qui servent de fondations aux superstructures de bois. Lorsque les Britanniques le capturent en 1755, ils lui donnent le nom de Fort Cumberland et en améliorent quelques bâtiments au moyen de blocs de pierre de taille.[22]

L'occupation britannique dure jusqu'en 1768, après quoi on cloue des planches sur les bâtiments et la garnison se retire. La Guerre de 1812 entraîne une vague de rénovations des forts parce qu'on croit alors à l'importance stratégique du Nouveau-Brunswick. Après la guerre, le gouvernement abandonne le lieu complètement et la population locale est alors libre d'y détruire ou d'y récupérer ce qu'elle veut.[23] En 1919, les autorités déclarent le Fort Beauséjour lieu historique national du Nouveau-Brunswick (le premier) et font en sorte de le rénover entièrement.

Il est impossible de déterminer avec certitude la provenance d'un grand nombre des premiers ouvrages de pierre construits au Nouveau-Brunswick. Mais ce n'est pas le cas du Fort Beauséjour. L'histoire nous a légué deux preuves irréfutables qui décrivent l'endroit d'où les Anglais tiraient leur pierre de taille. Dans un rapport rédigé en 1761 par l'ingénieur britannique Robert G. Bruce, on peut lire que le fort «est bien situé pour ce qui est des matériaux de la taille de pierre puisque toute la colline sur laquelle il est construit est remplie de pierre de taille de grande qualité.»[24] Pour illustrer ses propos, M. Bruce établit une carte montrant la carrière à environ un demi-mille au nord-est du fort principal.[25]

Il était en réalité beaucoup plus difficile de trouver des tailleurs de pierre compétents que de la pierre. Au cours de l'été 1755, les Britanniques durent se résoudre à importer des maçons et d'autres hommes de métier de Boston, qui furent employés à contrat jusqu'à l'automne de 1757. Plus tard, ils utilisèrent des prisonniers acadiens incarcérés à Chignecto.[26] Cela nous amène à soulever une question très controversée : les Acadiens étaient-ils oui ou non des travailleurs de la pierre qualifiés? Plusieurs historiens sont d'avis que les premiers Acadiens possédaient des rudiments de l'architecture de pierre. Il est sûr en tout cas qu'ils ne travaillaient pas dans les carrières ni ne pratiquaient la taille de pierre avant le milieu des années 1800. Cela n'est guère étonnant puisque les événements houleux caractérisant la première moitié des années 1800 empêchaient la production régulière de toute construction aussi permanente qu'une habitation ou une église de pierre. Et même là, nous avons plusieurs exemples des ouvrages de pierre imputables aux Acadiens, dont le médaillon Utopia et Burnt Church.

La meilleure preuve des pratiques acadiennes dans ce domaine réside peut-être chez les Acadiens d'aujourd'hui. En effet, les collectivités françaises de Memramcook et de la Péninsule acadienne se glorifiaient, il n'y a pas si longtemps, de posséder une remarquable tradition de la taille de pierre dont peu de collectivités anglophones de la province pouvaient se vanter. En rencontrant diverses personnes d'un bout à l'autre de la province, j'ai noté fréquemment que les Acadiens aimaient la pierre et la connaissaient bien, tandis que peu d'anglophones partageaient ce sentiment.

4
LA PÉRIODE DES LOYALISTES ET DES «PLANTERS» (1755-v. 1810)

Le Régime français se termine officiellement, au Canada, en 1763 avec la signature du Traité de Paris qui mettait fin à la Guerre de Sept Ans. Au Nouveau-Brunswick cependant, le Régime français était déjà de l'histoire ancienne. En effet, à la suite de la défaite du Fort Beauséjour en 1755 et de celle de la Forteresse de Louisbourg en Nouvelle-Écosse trois ans plus tard, l'Acadie devenait territoire britannique. La province connaît au cours des 70 ans qui suivent des changements et des bouleversements radicaux. Il faut rappeler sommairement ces pages de notre histoire pour montrer dans quel contexte l'industrie de la pierre de taille prend ses premières racines.

Les déportations se poursuivirent jusqu'en 1763. Non sans une certaine méchanceté politique, on permit aux Acadiens de rentrer au pays à condition de prêter un serment d'allégeance. Entre-temps, la Nouvelle-Écosse avait invité des colonisateurs (*Planters*) de Nouvelle-Angleterre à acheter les terres des Acadiens autour de Chignecto, en annonçant sans vergogne que les terres confisquées «avaient été cultivées pendant plus d'une centaine d'années et avaient toujours donné de bonnes récoltes, sans nécessiter d'engrais».[27] La plupart des Français de retour au pays furent donc contraints de s'établir plus au nord dans les régions de la baie des Chaleurs, de la Restigouche et de Grand-Sault.

Puis la Révolution américaine qui dura de 1775 à 1783 aida à façonner le destin du Nouveau-Brunswick. La défaite britannique força des milliers de Loyalistes à fuir vers le nord et à traverser la frontière, de peur de subir les représailles des révolutionnaires victorieux. C'est au printemps 1783 que les premiers Loyalistes débarquent au port de Saint John. En dépit d'un manque total de préparation pour accueillir les nouveaux arrivants, d'autres vagues d'immigrants déferlent dans la région et même dans tout l'Est du Canada au cours des quelques années qui suivent. Les chefs loyalistes des Maritimes persuadent l'Angleterre de créer une colonie distincte dès 1784 en divisant la Nouvelle-Écosse en deux parties : l'est et l'ouest. La nouvelle colonie occidentale fut appelée Nouveau-Brunswick et Fredericton en était la capitale.

Les bâtiments de pierre (années 1770 - années 1810)

Peu de bâtiments en pierre furent construits entre les années 1770 et 1810. Après avoir bâti leurs maisons de bois, Planters et Loyalistes semblaient avoir suffisamment

de travail à déboiser les forêts, à cultiver et à essayer de survivre sur cette terre nouvelle et étrangère. Les habitants de la Nouvelle-Angleterre, à la différence des immigrants britanniques, construisaient peu d'ouvrages de pierre.

Bâtiments militaires

On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'un certain nombre de fortifications furent construites au cours de la période des Planters et Loyalistes. Plusieurs étaient entièrement ou partiellement en pierre.

La «menace» française poussa les autorités britanniques à reconstruire le Fort Beauséjour à la fin des années 1750. À mesure que les années passaient, les préoccupations militaires et la construction de fortifications se modifiaient. Il fallait peu à peu se soucier de la défense à l'ouest pour contrecarrer les visées expansionnistes éventuelles des Américains. À la fin des années 1770, on commence à construire le Fort Howe, un ensemble de bâtiments comprenant deux entrepôts de pierre aménagés en 1793 et en 1802 (et démolis en 1944).[28] En 1859, d'autres bâtiments seront détruits parce qu'on a besoin de pierre pour paver la rue principale de Saint John avant la visite du Prince de Galles.[29]

La crainte d'une agression américaine devint une réalité lorsque la Guerre de 1812 éclata. Mais le Nouveau-Brunswick avait à cette date créé des liens économiques étroits avec ses associés commerciaux de la Nouvelle-Angleterre et ne voulait pas mettre ces rapports en péril. Les efforts de défense de la province furent par conséquent plus politiques que militaires. Les autorités firent des réparations au Fort Beauséjour, sans trop de méthode, et, pour que ces efforts ne passent pas inaperçus, érigèrent une grosse tour Martello aux limites de la ville de Saint John [*33*].*

On a dit de la tour Martello de Carleton qu'elle était «une des tours Martello les moins utiles de l'Amérique du Nord britannique».[30] Censée protéger la ville pendant la Guerre de 1812, on n'en a pas terminé la construction avant la fin de la guerre. Elle n'a jamais vu de combat et domine toujours une colline à l'ouest de Saint John. C'est l'attraction principale d'un lieu historique national qui porte son nom.

Maisons

D'après les archives, la première résidence de pierre construite par un Loyaliste fut celle d'un avocat du nom d'Amos Botsford. Il prit possession d'une terre à l'ouest de Sackville en 1783 et au cours de la même année y fit construire un manoir de pierre sur l'île Dorchester face à la baie de Shepody.[31] D'où venait la pierre? Personne ne le sait et la maison n'existe plus pour nous donner des indications. Il est possible que

---

* Les chiffres en italiques placés entre crochets renvoient aux numéros des édifices décrits dans le volume II.

deux escarpements rocheux au nord du vieux terrain aient renfermé la pierre à bâtir, mais celle-ci aurait pu également provenir de Rockland, de l'autre côté de la rivière, qui fut plus tard une importante région d'exploitation de carrières.[32] Certains auteurs pensent que M. Botsford fit venir ses tailleurs de pierre d'Angleterre.[33] Dans les années 1770, un groupe de tailleurs de pierre du Yorkshire emménageaient cependant dans le district d'Aulac.[34] Thomas Keillor, construisit plusieurs maisons de pierre dans la région et il est possible qu'il ait aidé à construire la maison de M. Botsford.[35] Le fils de M. Keillor, John, construisit plus tard une maison de pierre à Dorchester *[83]*.

En 1783, on attribuait au porte-étendard Thomas Gill et à d'autres soldats du Maryland Loyalist Corps, alors dispersé, une concession de terre dans la région maintenant appelée Lower St. Marys près de Fredericton. M. Gill s'y installa en septembre 1783 et cinq ans plus tard construisit une habitation de pierre sur sa partie du terrain.[36] On pense que cette maison serait le plus ancien ouvrage de pierre encore intact au Nouveau-Brunswick *[81]*. Il est probable qu'on avait pris les pierres à proximité.

À peu près à la même époque où M. Gill bâtissait sa maison, le révérend Samuel Andrews arrivait du Connecticut pour s'établir à St. Andrews. Il aida les habitants à construire leur première église, puis acheta un terrain tout près dans l'île Ministre, et autour de 1790 construisit lui-même sa petite maison de pierre.[37] On peut la voir aujourd'hui au milieu d'un bosquet à proximité d'autres maisons de pierre plus imposantes de l'île *[95]*.

À Saint John, on mettait aux enchères une maison de pierre face à la place du marché en septembre 1797.[38] On peut lire dans un journal publié en novembre 1800 une annonce relative à une autre maison de pierre de Saint John : «À vendre, grande résidence de pierre avec commodités située dans la rue Prince-William, dont le propriétaire actuel est Colin Campbell».[39] Il y a une autre maison de pierre de la période loyaliste dans l'île Grimross, plus précisément à Gagetown en amont de Saint John; elle fut bâtie avec de la pierre locale entre 1808 et 1811 par James Peter.[40] La célèbre Mount House, maintenant en ruine, a suscité beaucoup d'attention de la part des archivistes qui se préoccupaient davantage de déterminer si elle était d'origine française ou anglaise, que d'en évaluer l'importance en tant qu'ouvrage de pierre.

Cette courte liste de bâtiments montre qu'on faisait un usage limité de la pierre au cours de la période des Planters et Loyalistes. En règle générale, une carrière n'était qu'un petit trou pratiqué dans le roc dont on extrayait la pierre sporadiquement pour répondre aux besoins de la construction d'un ouvrage précis. C'est au cours de la période suivante de l'histoire néo-brunswickoise que l'industrie de la pierre de taille et des carrières prendra des proportions plus importantes et plus passionnantes.

5
LA COLONISATION (v. 1810-1850)

Après presque deux siècles d'hostilités constantes entre adversaires qui se disputent le Nouveau-Brunswick, la province commence enfin à connaître un peu de paix dans les années 1815, époque où se terminent la Guerre de 1812 et les longues guerres napoléoniennes qui déchirent l'Europe. Les deux conflits plongent l'Angleterre dans une grave dépression économique. Le pays regorge de chômeurs et de personnes sans terre pour qui l'émigration semble être la solution à leurs problèmes. De 1815 à 1820, les autorités britanniques assurent une aide financière aux pionniers et amorcent ainsi ce qui devait s'appeler la quatrième période historique de notre province : la colonisation.

Cette période fut marquée par une énorme croissance de la population provinciale. Entre 1815 et les années 1840, la majorité des milliers d'Écossais, d'Irlandais et d'Anglais arrivèrent au Nouveau-Brunswick, après avoir traversé l'Atlantique dans les cales de navires qui assuraient le transport du bois de coupe. Ils se dispersèrent d'un bout à l'autre de la province, formant des petites localités auxquelles ils donnèrent des noms qui rappelaient leur ville ou leur pays d'origine : Perth, Cardigan, Kent, Brighton, etc.

C'est ainsi que se constitue la population du Nouveau-Brunswick entre 1815 et 1850. C'est également à cette époque qu'on assiste à l'émergence du commerce lucratif de la coupe de bois, à la formation du Gouvernement responsable et à l'aménagement des premiers chemins de fer. Inutile de dire que tout n'était pas parfait. Il n'y avait pas d'aide sociale et les disparités entre riches et pauvres étaient énormes. Les politiques foncières mises en vigueur par le gouvernement étaient floues et les rapports officiels avec les propriétaires terriens allaient de l'incompétence à la pure corruption. Mais à tout prendre, c'était quand même une ère d'harmonie, qui encourageait la recherche de la permanence. La paix relative engendrait la sécurité relative. Les conditions étaient enfin réunies pour lancer l'industrie de la pierre de taille.

Les bâtiments de pierre (1810-1850)

Lorsque les Loyalistes débarquèrent au Nouveau-Brunswick, plusieurs générations de leurs ancêtres avaient déjà passé un bon nombre d'années en Amérique du Nord. Mais les immigrants de l'ère de la colonisation arrivaient, au contraire, directement d'Europe d'où ils ramenaient une foule de vieilles pratiques dont la taille de la pierre. Au cours des premières décennies qui ont suivi leur arrivée, ils ont construit un nombre sans précédent de bâtiments publics ou privés, et ont ainsi contribué à jeter les bases de l'industrie provinciale de la pierre.

On ne saura jamais avec précision combien de bâtiments de pierre ont été construits au cours de cette période. Pour chacune des structures qui restent, plusieurs autres sont tombées en ruine il y a belle lurette. Dans la campagne, on peut toujours voir les

vestiges de maisons et d'églises, c'est-à-dire des fondations morcelées et dispersées dans des champs déserts.

La maison Shore dans l'île Shore, près de Fredericton, est l'une des quelques habitations de pierre dont on possède encore des archives et des photographies.[41] On sait qu'elle a été construite un peu avant 1825 par le capitaine George Shore du 104e Régiment. Ses amis appelaient la demeure «Shore's Folly», et on dit que la pierre de cette maison venait de Rockland Siding, près de Douglas.[42] C'était une résidence somptueuse ornée de balustrades de cuivre et de marches en acajou, qui se détériora rapidement après qu'on eut retiré le toit de cuivre de la maison pendant la Première Guerre mondiale.[43] Dans les années 1970, les pierres démantelées servirent à la construction d'une chaussée pour relier l'île à la terre.[44]

Quelques indices anecdotiques ont été trouvés à propos de la maison de John McLean à Point Cumberland sur le lac Grand. La maison à deux étages fut bâtie en 1821 avec de la pierre provenant de l'île Goat et des alentours. Elle logea le centre de formation de la milice locale et servit ensuite d'église baptiste de fortune avant de s'effondrer à la fin du XIXe siècle.[45]

Mis à part les renseignements ci-dessus, on a peu de détails sur les bâtiments démolis. Le chercheur doit se fier aux constructions actuelles pour analyser les ouvrages que les premiers Néo-Brunswickois préféraient ériger en pierre plutôt qu'en bois avant les années 1850. On en distingue cinq catégories : bâtiments militaires, prisons, églises, résidences et autres types de construction.

Bâtiments militaires
Les trois fortifications militaires de la période des Planters et des Loyalistes - le Fort Howe, le Fort Beauséjour et la Tour Martello Carleton - sont maintenant des lieux historiques nationaux. Il y a un quatrième lieu historique national à caractère militaire au centre de la ville de Fredericton. Il s'agit du camp militaire (Military Compound) et comprend trois bâtiments : la caserne des soldats, le corps de garde et le logement des officiers, qui furent construits respectivement en 1826, 1827 et 1839. Ces bâtiments ont été restaurés et rénovés *[34,35]*.

Le plus ancien bâtiment militaire canadien encore utilisé est adjacent à la baraque Green dans l'est de Saint John. Lors de sa construction en 1821, il ressemblait beaucoup à la caserne des soldats de Fredericton. Le troisième étage a été passablement transformé lors des rénovations effectuées après le Grand Incendie de Saint John survenu 1877. Depuis 1966, l'ancien entrepôt militaire est occupé par le NCSM *Brunswicker*.[46]

La vieille redoute blindée construite à Edmundston en 1841 est l'un des rares ouvrages de pierre dans le nord-ouest du Nouveau-Brunswick dont font mention les registres durant cette période. Comme quelques-uns des bâtiments du Fort Beauséjour,

la redoute comprend un rez-de-chaussée de pierre recouvert d'une superstructure de bois. Un incendie détruisit le fort en 1868,[47] et les pierres qu'on a pu récupérer furent utilisées pour construire la chaussée traversant la rivière Madawaska.

Prisons

Les prisons du Nouveau-Brunswick construites au XIX[e] siècle étaient sans l'ombre d'un doute conçues pour punir les délinquants et non pour les aider à se réintégrer dans la société. Les cellules aux murs de pierre étaient minuscules, mal chauffées et souvent sans fenêtre. Quelqu'un qui y met les pieds aujourd'hui a du mal à imaginer que des personnes autres que des criminels endurcis ou très désespérés aient osé risquer d'y être incarcérées. Les prisons de pierre construites pendant la période de la colonisation étaient situées à Newcastle (1829), St. Andrews *[9]*, Fredericton *[7]*, Kingston *[8]*, Saint John (deux prisons, dont la construction a commencé autour de 1840) et Hopewell Cape *[5]*. Elles sont toutes encore en place, sauf celles de Newcastle et de Saint John; la prison de Kingston est maintenant située à Hampton.

Les prisons de Kingston et de Fredericton et une des prisons de Saint John comptent parmi les premiers ouvrages de granit du Nouveau-Brunswick. Le plus gros immeuble de granit fut une banque construite en 1838-1839, rasée par le Grand Incendie de 1877.[48] L'autre prison de Saint John, et celles de Newcastle et de Hopewell Cape étaient en grès. La finition de la pierre des prisons de granit est vraiment spartiate - l'équivalent en la taille de pierre de planches d'épinette grossièrement sciées - et les ouvrages de grès n'avaient pas vraiment plus fière allure. Il va sans dire que pour les constructeurs des premières prisons, le charme étaient le moindre des soucis architecturaux.

On choisissait le granit ou le grès en fonction de la proximité de la carrière et de la qualité de la pierre. Les prisons de Fredericton et de Kingston, par exemple, étaient situées à une journée de route des carrières de granit de Hampstead ouvertes en 1839, alors que les dépôts de grès faisaient l'affaire mais leur qualité était inférieure. Par contre, les prisons de Hopewell Cape et de Newcastle étaient loin des carrières de granit, mais près de carrières de grès de bonne qualité.

Une des deux prisons de Saint John était située à Courtenay Bay; le granit dont elle était faite venait de Hampstead.[49] Elle a fait fonction de pénitencier provincial jusqu'à la construction de la prison de Dorchester en 1880, et fut démolie dans les années 1930. L'autre bâtiment, appelé prison du comté de Saint John, était situé sur la rue King derrière le palais de justice du comté *[1]*; la prison était de grès, même si les autorités avaient songé à utiliser du granit.[50] On avait pris la pierre sur la terre de John Partelow sur la rive nord de la rivière Little, qui se déverse dans le fleuve Saint-Jean.[51] On vient tout juste de démolir la prison du comté et le bureau d'enregistrement des titres, immeuble de grès voisin (v. 1850).[52] Les blocs de pierre sont actuellement empilés derrière des clôtures de chantier de construction au centre de la ville de Saint John.

Églises

La plus vieille église de pierre encore en place fait époque à Saint John. L'église de Saint John, qu'on appelle aussi Stone Church, se dresse dans le ciel depuis les années 1820, et ses complexes tourelles de pierre font nettement contraste avec l'architecture qui l'environne *[41]*. C'est l'un des rares ouvrages du Nouveau-Brunswick fait de pierraille importée d'Angleterre et non pas de pierre locale.

Mais ce ne fut pas la première église de pierre construite au Nouveau-Brunswick. L'église de Burnt Church, dont nous avons déjà parlé, avait été construite plus de 100 ans avant celle de Saint John, et en 1816-1817, des Acadiens bâtirent à Caraquet une église de pierre qu'ils fréquentèrent pendant 50 ans. Celle-ci fut démolie en 1870 et on en utilisa les pierres pour construire le couvent, situé encore aujourd'hui à côté de l'emplacement d'origine de l'église *[73]*.

Au Nouveau-Brunswick, la construction d'églises de pierre connût un temps d'arrêt entre l'érection de l'église de Saint John au milieu des années 1820 et les années 1840. Cette période fut suivie d'une activité de construction intense : la cathédrale Christ Church *[46]* et l'église Parish Church *[47]* à Fredericton; deux chapelles dans le comté de Charlotte - une sur l'île de Grand-Manan *[51]* et l'autre à Chamcook *[52]* - et l'Église Saint-Thomas à Saint-Joseph *[60]*. Quelques autres furent construites dans les années 1850 : Immaculate Conception à Saint John *[42]*, St. John Evangelist à Nashwaaksis *[50]* et Saint-Pierre-aux-Liens à Caraquet *[72]*, entre autres.

Sauf pour la Stone Church, la pierre de ces ouvrages venait le plus souvent de carrières situées à 50 ou 60 kilomètres de l'église à bâtir. La qualité de finition de la pierre variait de modeste à superbe, mais il n'était pas toujours possible d'assurer une préparation de grande qualité dans les plus gros ouvrages. En général, la pierre d'angle et de bordure était bien ouvragée. On ouvrageait aussi les murs dans certaines églises tandis que la finition était plus grossière dans certaines autres.

Ces quelques ouvrages semblent être les seules églises de pierre à avoir paré la campagne avant les années 1870. Il est probable que les Néo-Brunswickois trouvaient que la vie de laïc laissait bien peu de temps pour produire des édifices élaborés pour le culte. Les églises de bois, qui se construisaient rapidement et étaient faciles d'entretien, répondaient pleinement à leurs besoins spirituels de l'époque. Ce n'est que plus tard que les événements ont engendré la création d'une architecture d'église de pierre plus répandue et plus visible.

Maisons

Pendant la colonisation, la plupart des ouvrages de pierre qui ont vu le jour étaient des maisons privées. Entre 1810 et 1840, on a assisté véritablement à un grand essor des maisons de pierre au Nouveau-Brunswick. Soixante-dix pour cent des deux douzaines de maisons, toujours en place, construites avant 1900, le furent au cours de ces trois décennies.

Plusieurs maisons étaient faites en pierre des champs : des blocs de grès arrondis, du schiste argileux ou du granit extraits des champs voisins, fendus grossièrement ou pas, selon les désirs du propriétaire, et placés au hasard à l'aide de mortier de chaux et de plâtre. La maison Pearson (Rankine) à Apohaqui est l'une de ces constructions remontant au début des années 1820 dont les propriétaires étaient Thomas et John Pearson.[53] Mais les toutes premières habitations de pierre des années 1800 étaient toutefois faites le plus souvent de grès extrait de carrières, bien ouvragé; elles démontraient, en outre, une assez bonne compétence chez les tailleurs de pierre *[82-91]*. Certaines maisons sont extrêmement sobres et d'autres plus sophistiquées. Dans la plupart des cas, la face de la pierre a été ramenée à une surface plate, dont les extrémités sont finement taillées au ciseau. La technique de finition de la pierre de même que le style de ces maisons sont typiques des normes architecturales de l'époque.

Pourquoi la construction de maisons de pierre a-t-elle été florissante entre 1810 et 1840 pour ensuite connaître une baisse? Il y a deux réponses à cette question dont l'une a trait à l'architecture. À la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] deux styles d'architecture prédominent : le néo-palladianisme et le néo-classique. Les deux styles respectaient la tradition classique de la proportion et de la symétrie, dépouillée d'ornementation ou de détails excessifs. La pierre convenait bien aux lignes nettes de ces styles. Mais dans les années 1850 et 1860, la mode est aux styles très ornés appelés néo-gothique et Second Empire. Les détails complexes qu'exigeaient les architectes après les années 1850 étaient beaucoup plus faciles et économiques à rendre avec un matériau comme le bois.

Mais les tendances architecturales ne sont qu'une partie de l'histoire. Le déclin de la construction des maisons de pierre vers 1840 est aussi attribuable à la nature humaine. Comme l'Angleterre ne possédait pas d'importantes ressources de bois d'oeuvre, elle avait adopté la tradition de construire des maisons de brique ou de pierre. Une fois installés au Nouveau-Brunswick de nombreux immigrants poursuivirent cette pratique pendant un certain temps, à condition de pouvoir se la payer. On pense que les hommes auraient apporté leurs outils pour tailler la pierre d'Europe et que forcés de choisir entre un affleurement de roche et une vaste forêt menaçante, ils auraient opté pour ce qu'ils connaissaient le mieux : le travail de la pierre.

Mais en l'espace de 10 ans bien des choses changèrent. Les enfants d'immigrants grandirent dans un milieu de coupe de bois. Comme leurs prédécesseurs, les Loyalistes, ils en vinrent à apprécier la facilité et la rapidité de construction que procurait le bois. Et le bois coûtait moins cher que la pierre. On commença alors à percevoir les maisons de pierre comme des ouvrages de luxe, dont la construction prenait beaucoup de temps, réservés aux riches. À partir des années 1850, l'architecture de pierre, surtout destinée jusqu'alors aux maisons privées, sera axée sur les immeubles publics.

Immeubles divers

Toute l'architecture de pierre de cette période ne se résume pas à la construction de bâtiments militaires, de prisons, de maisons et d'églises. Bien qu'en moins grand nombre, d'autres types d'ouvrages furent construits, notamment des immeubles administratifs publics dont les rôles importants exigeaient une structure imposante et durable. Ces immeubles démontrent qu'ils étaient construits selon d'excellentes normes architecturales et de la taille de pierre puisqu'ils sont toujours intacts, et dans la plupart des cas, utilisés depuis quelque 160 ans.

Au nombre de ces immeubles, mentionnons l'Édifice ministériel *[17]*, l'ancienne faculté des arts (Kings College) *[36]*, l'ancienne résidence du lieutenant-gouverneur *[15]* et le palais de justice du comté de Saint John *[1]*. Le plus surprenant de tous ces immeubles est peut-être Kings College. Placé au sommet d'une côte de Fredericton, il fut pendant des décennies le solitaire représentant de «l'enseignement supérieur» au milieu d'une société assez peu raffinée.

Nichée parmi ces hauts édifices, aux sens littéral et figuré, on retrouvait la caserne de pompier n° 2 *[21]*, construite en 1840 directement à côté du palais de justice du comté. On croit que la pierre de ses murs avait été importée, abandonnée et empilée après la construction du palais de justice voisin. Pourquoi une construction aussi prosaïque était-elle en pierre? C'était peut-être une question de fierté civique. Pendant tout incendie important - et Saint John en a connu de nombreux -, il était tout à l'honneur de la ville, alors que tous les bâtiments autour s'effondraient, que la caserne tienne jusqu'à la fin.

À une distance équivalente à la moitié de la superficie de la province au nord-est de la caserne, on trouve l'hôpital des marins à Douglastown *[39]*, une autre anomalie pour l'époque, qui n'entre dans aucune des catégories susmentionnées. Il fut construit en 1830 par l'un de ceux qui avaient bâti l'année précédente la résidence du lieutenant-gouverneur.

6
LES CARRIÈRES EN OPÉRATION 1700-1850

La tradition patrimoniale a tendance à dire que les ouvrages de pierre du Nouveau-Brunswick étaient de pierraille importée d'Angleterre. Légende romantique, mais loin de la réalité. En effet, des affleurements de pierre de taille, bien que petits, faisaient saillie à plusieurs endroits dans la province. Il n'est pas rare de trouver de la pierre à quelques kilomètres d'un ouvrage qui ressemble tellement, par sa couleur et sa minéralogie, à celle des murs du bâtiment, qu'il est dès lors inutile et peu vraisemblable de parler de pierraille et de son origine. Il arrive même parfois qu'on aperçoive une vieille carrière à côté de la construction même, comme c'est le cas pour Bell Inn (Auberge de la cloche) *[82]*. On ne saura jamais avec exactitude combien de carrières ont été ouvertes et fermées avant 1850, mais il semble qu'il y en ait eu de nombreuses. Les immigrants, surtout les Écossais et les Irlandais, savaient comment

travailler la pierre et approchaient cette tâche avec la même assurance que les ouvriers qui gagnent leur vie aujourd'hui dans une carrière de sable.

La végétation et les éboulis finissent généralement par masquer les vieilles carrières et, après une centaine d'années, elles sont difficiles à repérer. Les archives sont heureusement plus durables et nous fournissent des renseignements étonnants sur certaines des carrières exploitées avant les années 1850. Elles étaient situées dans les régions les plus densément peuplées, à proximité de cours d'eau navigables ou à une distance qui facilitait le transport jusqu'à la localité ou le chantier de construction auquel était destinée la pierre.

Les Néo-Brunswickois exploitèrent une vaste gamme de pierres pendant les premiers pas de l'industrie, beaucoup plus qu'ils ne le feront ultérieurement. Il y a des carrières de granit à Hampstead à partir de 1839 (voir chapitre VI), et des carrières d'ardoise furent exploitées brièvement au nord et au sud de la province. Chaque district renfermait une profusion de carrières de grès, signe de la qualité de cette pierre, qu'on pouvait travailler facilement, et de sa présence à la grandeur de la province. Le calcaire cristallin est aussi extrait des carrières avant 1850. On en trouvait des dépôts, qui se laissaient aisément travailler, à proximité de Saint John. Mais la pyrite qu'ils contenaient et leur type de fracture en empêchaient l'extraction de gros blocs impeccables. La roche calcaire de Saint John était principalement destinée aux usines de chaux et de granulats broyés. Ce n'est qu'après les années 1850 qu'on se mit à construire des bâtiments principalement en roche calcaire comme pierre de taille. On en parle au chapitre III.

L'ardoise

Au Nouveau-Brunswick, peu de carrières d'ardoise ont été exploitées à des fins de fabrication de pierre de taille. En 1829, des immigrants de l'île d'Arran déménagèrent dans le comté de Restigouche et y construisirent des huttes de terre avec des toits d'ardoise.[54] On peut penser qu'ils choisirent de la terre au lieu du bois ou de la pierre parce qu'ils manquaient d'argent pour acheter des bardeaux d'ardoise importés. Ils n'auraient pas transporté non plus de l'ardoise avec eux depuis Arran. On peut présumer que les bardeaux provenaient d'une carrière locale, peut-être l'importante exploitation de Green Stone Mountain, à l'embouchure de la rivière Upsalquitch.[55] Mais ils auraient pu provenir, au contraire, d'une carrière située au bord du ruisseau Officers en face de la partie de la rivière Restigouche qui s'écoule devant Campbellton.[56]

Une autre carrière d'ardoise fut exploitée à l'époque près de la rivière Tetagouche, à moins d'un kilomètre de son point de jonction avec la baie de Nepisiguit. Elle était à proximité de la propriété d'un magistrat du comté de Gloucester du nom de Hugh Munro.

> Il y a deux excellentes carrières pas très loin de l'arrière du terrain de M. Munro; l'une contient de la pierre de taille solide et durable et l'autre une excellente ardoise bleue. Il semble que la carrière d'ardoise soit très vaste... On a fait récemment plusieurs excavations pour recouvrir d'ardoise le toit du palais de justice de Bathurst. Comme il ne fait aucun doute que l'ardoise et la pierre qui s'y trouvent sont d'excellente qualité, ces carrières pourraient se révéler bientôt une acquisition de grande valeur.[57]

Le palais de justice n'existe plus. Il serait intéressant de savoir si la maison de M. Munro était en pierre de taille et dotée d'un toit d'ardoise, mais elle aussi a disparu.

En 1839, un fonctionnaire fait état de l'existence d'une carrière d'ardoise sur une route près de la rivière Tobique.[58] Il pourrait s'agir de la même carrière à laquelle on fait allusion ultérieurement en parlant d'une entreprise de production «d'une excellente ardoise pour les toitures», située au confluent de la rivière Tobique et du fleuve Saint-Jean.[59] Un compte rendu plus définitif de l'exploitation des carrières d'ardoise est tiré de l'autobiographie de William T. Baird qui vivait à Woodstock en 1860 et y construisit un hôtel. M. Baird écrit : «J'ai pris à la carrière de Jacksontown la pierre des murs de la cave, dont la majeure partie est faite de gros morceaux d'ardoise».[60]

Selon une carte de 1862, deux autres carrières d'ardoise auraient existé dans le comté d'Albert.[61] La documentation sur la géologie et les autres sources ne font pas mention de ces exploitations, et il y a de bonnes raisons de croire qu'il ait pu s'agir de carrières de grès. Une autre vague allusion aux premiers usages de l'ardoise se trouve dans une lettre rédigée en 1923 par le Révérend Joseph Trudel de Baie-du-Vin :

> J'ai en ma possession un bon cadran solaire que je crois très ancien; il est fait d'un morceau d'ardoise de 8 po sur 8 po [et d'un pouce d'épaisseur]. Deux noms y sont inscrits, celui de J. Horn au sommet, et celui de E. Cormack parmi les chiffres... [Il] a été trouvé dans la cave d'une vieille maison de pierre près de la rivière Miramichi.[62]

La lettre du Père Trudel est fascinante à plusieurs titres. L'ardoise provenait-elle du Nouveau-Brunswick? E. Cormack était-il de la famille de Peter Cormack, tailleur de pierre et marbrier réputé de Saint John entre les années 1850 et 1870? Et de quelle maison de pierre au bord de la Miramichi le Père Trudel parle-t-il?

En 1853, un Américain de passage dans la baie des Chaleurs écrit que l'ardoise et les pierres à meule (faites de grès) sont des «produits d'exportation de première importance» de la région de Bathurst. Il semble avoir été mal informé en ce qui concerne l'ardoise puisque les documents commerciaux n'indiquent aucune exportation d'ardoise faite par une entreprise de la province à cette époque.[63] Mais il en était tout autrement des exportations de meules. Comme nous le verrons, l'industrie provinciale de la meule a contribué à l'évolution de l'industrie de la pierre de taille.

Le grès

L'industrie provinciale de la meule est tellement reliée de près à l'exploitation des carrières de grès qu'on ne peut parler de l'une sans faire allusion à l'autre. Ceci étant dit, il faut ajouter que l'industrie de la meule a une histoire tellement longue et complexe qu'elle mériterait qu'on lui consacre un ouvrage entier.[64] On ne parlera ici de la meule que dans la mesure où cette pierre se rapporte à notre sujet actuel.

Bon nombre des mêmes caractéristiques qui sont propres à la pierre de taille de bonne qualité - grain fin et uniforme, durable, facile à extraire, mais pouvant se durcir avec le temps - s'appliquent également à la meule. En outre, la meule de la meilleure qualité renferme des grains de sable fins de grosseur uniforme qui sont cimentés juste assez fermement pour se souder, mais qu'on peut graduellement retirer en les frottant contre du fer ou de l'acier.

Au Nouveau-Brunswick, certaines strates de grès donnent une pierre de meule idéale, et des géologues en ont même nommé une : la Formation Millstone Grit. Ce n'est donc pas une coïncidence si trois des quatre carrières de grès de la province produisaient de la meule et de la pierre de taille. Ces quatre carrières étaient situées à la baie des Chaleurs, dans le comté de Northumberland (notamment le long de la rivière Miramichi), à Fredericton et dans le sud-est du Nouveau-Brunswick.

Baie des Chaleurs

De loin, le rivage de la baie des Chaleurs, entre Clifton et Grande-Anse, a l'air d'une longue falaise composée de pierres plates de schiste argileux et de grès *(figure 7)*. Pendant plus d'un siècle, les dépôts de grès ont soutenu les carrières de meule, qui à l'époque avaient acquis une réputation enviable dans l'est de l'Amérique du Nord. Quelques-unes de ces carrières produisaient également de la pierre à bâtir. C'est dans le but de montrer la toile de fond de cette production que nous examinerons maintenant les débuts de l'exploitation de la meule dans la baie des Chaleurs.

Ce sont les Acadiens vivant dans la baie qui ont créé le terme Cap-des-meules (Grindstone Cape), et qui furent les premiers à exploiter la meule dans la région. Des documents de l'époque font état d'un marchand de Caraquet, Pierre Landry, qui expédiait des meules à ses clients de Nepisiguit en 1800.[65] Il est fort probable que d'autres Acadiens fabriquaient les meules pour M. Landry.

En 1832, un dénommé Cooney disait qu'on pouvait trouver sur le rivage entre Bathurst et Caraquet plusieurs excellentes carrières de meule.[66] De considérables quantités de meule étaient expédiées de Grande-Anse vers la province de Québec en 1837.[67] Des dossiers du port de Caraquet remontant à 1850 parlent de deux expéditeurs - Cormier et Boutilier - sans préciser l'emplacement de leurs carrières.[68]

C'est autour des années 1840 que les Néo-Brunswickois anglophones et les Américains commencent à fabriquer de la meule à New Bandon et Clifton pour répondre à la demande venant de Boston, de New York, du Connecticut et de Philadelphie. Une des plus grandes carrières de meule était située à New Bandon.

> Les falaises [à New Bandon] ont une hauteur d'environ 80 pieds au-dessus de la mer; on trouve la pierre à vingt pieds du sommet de la falaise, sur une sorte de palier. Une soixantaine d'hommes y travaillent; ils produisent quelque 800 tonnes de meules chaque saison. On leur donne sept dollars et demi la tonne.[69]

Après 1840, l'histoire de la meule dans la baie des Chaleurs commence à se compliquer. Une douzaine de compagnies jouent à ce qu'on pourrait appeler les «carrières musicales». En effet, en 1844, un dénommé Sutherland vend sa propriété de Stonehaven à Sprague, Soule & Company, de Boston. Cette dernière exploite ces carrières jusqu'en 1863, année où elle les vend à MM. Read et Seaman. Les Read (qui exploitaient des carrières de meule dans la baie de Cumberland depuis le début des années 1800) louaient des carrières à New Bandon entre 1865 et 1871. Les exploitations furent ensuite vendues à Lombard & Company (Boston) en 1906, la même compagnie qui avait déjà possédé des carrières à Grande-Anse, qui étaient *en fait* exploitées par M. McGill et d'autres...

Dieu merci, la présente publication n'a pas pour objectif d'expliquer les complexités relatives à la propriété des carrières de meule de la baie des Chaleurs. Disons simplement, qu'après 1850, on extrayait de la pierre de construction à Grande-Anse, New Bandon, Caraquet et Saumarez pour bâtir plusieurs églises et habitations de la localité. Cette partie de l'histoire est racontée au chapitre IV.

Comté de Northumberland

Selon les archives, il semble qu'un tailleur de pierre du nom de William More ait ouvert la première carrière du comté de Northumberland. Le terrain était voisin de sa propriété à Cassilis, et il en a extrait de la meule «sans interruption» entre 1769 et 1800.[70] Plusieurs autres carrières du comté de Northumberland furent exploitées avant 1850 pour en tirer de la pierre de construction,[71] comme le prouvent les bâtiments de pierre construits avant 1850 à Douglastown, Bartibog, Chatham et North Esk. Ils sont faits de grès chamois, dont le grain varie entre moyen et gros, qui ressemble beaucoup aux affleurements de la région. La roche a une texture con-

gloméritique (cailloux cimentés par le sable) et présente de minuscules particules de charbon.

Dans un article rédigé en 1842, on lit que des rochers en bordure de la Miramichi entre Newcastle et la rivière Black pouvaient fournir de «l'excellente pierre de taille». On dit que la pierre fut utilisée dans la construction d'immeubles de Chatham, Newcastle et Douglastown[72], ou à proximité de ces localités. La scierie Gilmour Rankin & Company à Millbank avait des murs de grès et un toit d'ardoise. Ce fut la première scierie nord-américaine capable de couper toute une bûche d'un coup. Elle fut rasée par les flammes en 1883.[73]

On peut situer quelques vieilles carrières sur une carte du comté de Northumberland,[74] datée de 1876, montrant qu'une exploitation était aménagée près de la rivière Bartibog et deux autres sur la rive sud de la rivière Little Southwest Miramichi *(figure 7)*. Les trois carrières étaient à proximité de constructions de pierre. La pierre de la maison Luther Williston *[89]* à Baie-du-Vin, dans la baie de la Miramichi, vient également de la région. Elle a été extraite près de la rivière de Baie-du-Vin.

L'hôpital des marins construit à Douglastown *[89]* est l'un des ouvrages de la Miramichi bâtis avant les années 1850 dont on possède le plus de renseignements. En 1829, les fonctionnaires chargés de sa construction font état de la présence «d'excellente pierre de taille [grès] dans le voisinage».[75] Matthew Lamont, tailleur de pierre qui construisit l'hôpital, était rémunéré pour «trouver tous les matériaux et bâtir l'immeuble», ce qui indique qu'il pouvait trouver sur place la pierre.[76]

Région de Fredericton

Ce même Matthew Lamont aida à construire l'élégante ancienne résidence du lieutenant-gouverneur *[15]* à Fredericton. C'est l'un des quelques immeubles de Fredericton fabriqués avec de la pierre de la région. La carrière Rainsford, au bord de la crique Phyllis au sud-est du club de golf et de curling de Fredericton *(figure 6)*, était le principal fournisseur de pierre avant les années 1850.

En 1816, Lawrence Bradshaw Rainsford construisit une maison de bois sur la route de Fredericton qui porte aujourd'hui le nom de chemin Golf Club. Trois ans plus tard, il vendit une partie de son terrain, se réservant un droit de passage pour transporter la pierre extraite d'une carrière située sur sa propriété jusqu'au fleuve Saint-Jean.[77] Ce fut une démarche lucrative. Au cours des quelques décennies qui suivirent, un grand nombre de tonnes de pierre furent transportées en charrette jusqu'au fleuve; la pierre était chargée sur des chalands qui descendaient le fleuve à destination de divers chantiers de construction dont celui de l'ancienne résidence du lieutenant-gouverneur, des casernes des soldats, des logements des officiers, du corps de garde, de la cathédrale Christ Church et de l'église Christ Church.

Inspiré par les succès qu'obtenait M. Rainsford, un voisin du nom de William Odell ouvrit une carrière de pierre sur sa propre propriété. On ne sait pas très bien à quel moment il commença à l'exploiter. Un titre daté du 1er mai 1841 fait cependant état de la location par M. Odell d'un terrain situé le long du chemin Hanwell à Henry Hill et Patrick McGauvran à raison de 17 livres par année, à condition «qu'ils ouvrent et exploitent la carrière de pierre sans délai...de la manière la plus efficace et la plus avantageuse».[78] Si l'on pense au volume de pierre nécessaire pour la construction de la cathédrale Christ Church, de l'église Christ Church et des logements des officiers (immeubles bâtis dans les années 1840 et 1850), il est fort probable que les entrepreneurs s'approvisionnaient aux carrières de M. Rainsford et de M. Odell et peut-être même à d'autres pour répondre à la demande.

Il est possible que le Kings College de l'Université du Nouveau-Brunswick ait été construit avec de la pierre du village de Salamanca situé au coin des chemins Forest Hill et Lincoln, près de l'université.[79] Une vieille carte, sans date, montre un emplacement de carrière au sud de Salamanca au bord du fleuve Saint-Jean, mais on ne peut voir aucun affleurement à cet endroit.[80] L'emplacement pourrait être un quai de chargement de la pierre, alors que la carrière elle-même était peut-être à une certaine distance du fleuve le long de la partie visible de la falaise. La seule autre carrière à proximité de Fredericton, à cette époque, était située au bord de la rivière Nashwaak.[81] À cet endroit, «il y a abondance de pierres de taille et de meules qu'on dit d'excellente qualité».

Le sud-est du Nouveau-Brunswick

Les côtes des comtés d'Albert et de Westmorland dans la partie sud-est de la province incluent une large part des rivages de la baie de Shepody et du bassin de Cumberland. On a déjà exploité sur ces côtes des carrières d'excellente qualité qui produisaient à l'origine de la meule, puis de la pierre de taille. Même si les carrières de Marys Point, Hopewell Cape, Boudreau et Rockport produisaient de la meule avant 1850, elles ne livrèrent sur une base régulière de la pierre de construction qu'après 1850 *(figure 5)*. Avant 1850, seulement une carrière de grès faisait le commerce de la pierre de taille. Elle était située dans l'île Grindstone.

La carrière de l'île Grindstone

Cette île s'étend à l'entrée de la baie de Shepody; c'est un petit morceau de roc balayé par le vent qui compense par sa beauté le manque de sentiers faciles d'accès. Malgré sa superficie et sa difficulté d'accès, l'île a abrité l'une des carrières dont l'exploitation a duré le plus longtemps au Nouveau-Brunswick.

Comme son nom l'indique, la carrière était à l'origine exploité pour sa pierre à meules. L'exploitation se faisait sur le côté abrité nord face au continent. Des cartes acadiennes du XVIIe siècle indiquent que les Français la connaissaient et en utilisaient probablement la pierre puisqu'ils la nommèrent Isle-des-meules. En 1765, Hugh

Wallace, de Baltimore (Maryland) dit à ses associés que cette «île [dans la baie de Shepody] sera une affaire d'importance».[82]

Quelques-unes des premières références écrites concernant la carrière de l'île Grindstone ont été trouvées dans le journal de l'agent amérindien Thomas Calhoun. Ce dernier quitta la Pennsylvanie pour s'établir au Nouveau-Brunswick dans les années 1760, après avoir failli être scalpé.[83] L'expérience l'incita à changer de métier; à son arrivée dans la baie de Shepody, il devint agent des terres et producteur de meule.

Le 31 juillet 1771, il inscrit dans son journal : «J'ai commencé à produire des meules... Je suis allé à une carrière de meule avec mon frère [William]». Il ajoute trois semaines plus tard : «Mon frère et moi sommes allés, en compagnie d'un employé, à l'île Grindstone... il y a un grand nombre d'excellentes carrières de meule dans cette île».[84] L'«excellente» meule coûtera la vie aux frères Calhoun puisqu'ils se noient en 1772 en transportant des pierres sur un radeau en amont de la rivière Shepody pour les livrer à un navire dont la cargaison est destinée à New York. Les vagues firent chavirer le radeau surchargé - un malheur qui allait frapper plus d'une barge chargée de pierre sur les côtes dangereuses du Nouveau-Brunswick au cours du siècle suivant.[85]

Les meules de l'île et des autres carrières du bassin de Cumberland et de la baie de Shepody jouèrent un important rôle économique pendant le commerce illégal mais intense et très prospère entre la Nouvelle-Angleterre et les Maritimes au début des années 1800. Les meules servaient à la fois de produits et de devises. Le commerce commença en 1807 après que les autorités américaines aient adopté la loi sur l'embargo, qui interdisait aux navires américains ou étrangers de naviguer à partir des États-Unis vers des ports étrangers à des fins commerciales. Ce fut un changement stupéfiant qui n'était pas loin de ressembler à un blocus imposé à soi-même. La loi eut pour effet de stimuler les contrebandiers en puissance, tant en Nouvelle-Écosse qu'au Nouveau-Brunswick, qui eurent tôt fait d'utiliser à profit les ports cachés de la baie de Fundy.

Les meules ont également été employées comme devises au Nouveau-Brunswick. William Harper, commerçant plein d'initiative, se rendait périodiquement à bord de sa goélette *(Weasel)* à Dorchester, Hopewell, Rockport et dans l'île Grindstone pour échanger de la meule contre de la pierre, de la nourriture, des vêtements et d'autres articles. Lorsque son bateau était plein, il mettait le cap sur la baie de Passamaquoddy où des navires américains attendaient avec impatience ses marchandises illégales.[86]

Bien que des carrières commerciales aient été en activité dans l'île entre 1800 et 1850, nous détenons peu de renseignements sur leurs propriétaires ou ceux qui les exploitaient.[87] Un certain Nelson de Boston expédiait, vers 1818, d'importantes quan-

tités de pierre tous les ans, mais on ne sait où ni à qui.[88] Le 29 mai 1824, on pouvait lire l'annonce suivante dans *The New Brunswick Courier* :

> L'île Grindstone est à louer pour une période de plusieurs années. Les offres de soumission seront acceptées... relativement à la dite île. Les avantages qu'elle offre pour la production de meule de même que de pierre à bâtir de qualité, qui peuvent être expédiées en toute sûreté, peu importe la saison, [il est évident que le rédacteur n'avait pas entendu parler des frères Calhoun!] font de cette île un lieu très intéressant pour les tailleurs de pierre, constructeurs et fabricants de meule. Adresser toutes les offres à M.A. Bass, Sackville.

Les carrières furent finalement louées en 1830, pour plusieurs années, moyennant une somme de 30 livres par année.[89] En 1859, l'île appartenait à l'église St. Anne de Sackville, qui en vendit ultérieurement un demi-acre au gouvernement pour qu'on y construise un phare.[90]

Même si Gesner affirme, en 1840, que la carrière de l'île ne contenait plus de pierre,[91] des réserves supplémentaires doivent avoir été trouvées peu de temps après, puisque d'importantes quantités de pierre de cette exploitation entrèrent dans la construction de la cathédrale Christ Church et de l'église paroissiale Christ Church, de Fredericton, à la fin des années 1840. La prison du comté d'Albert est aussi faite de pierre provenant de l'île, tout comme probablement les fondations d'autres immeubles des comtés d'Albert et de Westmorland. Les carriers affectés à ces constructions et à d'autres projets gagnaient trois shillings par jour, et les tailleurs de pierre en gagnaient cinq tout comme les travailleurs du chantier naval et les menuisiers.[92]

Au fil des ans, l'île produisit des milliers de meules qui furent expédiées à Boston et ailleurs en Nouvelle-Angleterre. Une certaine quantité de pierre de taille fut également écoulée sur les marchés américains. Dans un rapport rédigé en 1851, il est dit que de la pierre de taille «rouge et grise a été exportée à Boston et à New York depuis l'île Grindstone, Marys Point, et d'autres localités de la baie de Fundy, près de l'embouchure de la rivière Petitcodiac».[93] Il serait intéressant de savoir si les maisons faites avec la pierre de l'île sont toujours debout dans quelques rues tranquilles de la Nouvelle-Angleterre.

On ne sait pas grand-chose de la production de pierre dans l'île après 1860, sinon que la famille Goff y fabriquait de la meule en 1871.[94] On en fait mention une dernière fois dans une lettre adressée au géologue néo-brunswickois L.W. Bailey :

> Alex Rogers, Hopewell Hill, comté d'Albert, possède une carrière de pierre olive dans l'île Grindstone, mais je

connais très peu cette exploitation. J'ai entendu dire qu'il en extrait d'importants volumes de pierre, qu'il vend.[95] [On ne dit pas ce qui est ressorti de cette démarche.]

Les derricks et quais de chargement de l'île ont disparu. Mais il vaut quand même la peine de se rendre dans l'île lorsqu'il est possible d'y accéder par le continent. Faites une promenade sur la rive nord et vous y verrez des meules et pierres de taille à moitié terminées. À marée basse, près du quai, on peut encore voir les noms d'anciens gardiens de phare sculptés dans le roc. Et lorsque le brouillard est épais, si vous écoutez avec attention, il se pourrait que vous entendiez la musique surréelle du marteau et du ciseau montant de la plage.

NOTES

1. Matthew, 1900, p. 61-69.
2. Ganong, 1906, p. 81.
3. Anderson, 1919, p. 79.
4. Ryder, 1967, p. 232.
5. Ganong, 1921, p. 84, 88.
6. Ibid., p. 98.
7. Ganong, 1921, p. 84.
8. Ibid. p. 96-97.
9. Ibid., p. 97.
10. Extraits des Lettres de l'Acadie. Le Sr Maudoux, missionnaire à Port-Royal, 1701. AC, C11D, volume 4, p. 143. Fiches de Bernard LeBlanc, directeur du Musée acadien, Moncton.
11. Ferguson, 1910, p. 10-12.
12. Ganong, 1899, p. 298-300.
13. Ganong, 1907, p. 38-40.
14. Ganong, 1907, p. 31.
15. Fidèle Thériault, Fredericton, comm. pers.
16. Thériault, 1981, p. 9.
17. Lettre de James Murray au général Wolfe, le 24 septembre 1758. Ganong, 1914, p. 304-305.
18. Mgr Plessis à Charles French, le 5 novembre 1816, registre des lettres des évêques, volume 9, n° 41, p. 47. Archives de l'Archevêché de Québec. Thériault [s.d.].
19. Thomas Cook à Mgr Plessis, Nepisiguit, le 22 mai 1822, NB VI-75. Archives de l'Archevêché de Québec. Thériault [s.d.].
20. Article citant Moses Perley, dépêche de presse sans date du *Gleaner*. Il s'agit de la réimpression d'un article paru dans le *Saint John New Brunswicker*. Thériault [s.d.].
21. Azade Godin, Neguac, comm. pers.
22. Stephen Ridlington, Aulac, comm. pers.
23. Schmeisser, 1983 [s.p.].

24. *Report of Present State of Fort Cumberland Upon The Isthmus of Nova Scotia,* le 2 septembre 1761, établi par Robt. Geo. Bruce. En Schmeisser 1981, annexe B.
25. *Plan and Sections of Cumberland Hill Showing the Situation of Fort Cumberland Upon the Isthmus of Nova Scotia.* Signé en novembre 1761, R.G. Bruce. *Royal United Services Institution,* volume LXVI, Add. M.S. 57.701. En Schmeisser 1981, Annexe B.
26. Schmeisser 1981, annexe B.
27. Francis et al., 1988, p. 144-145.
28. Wright et O'Leary, 1985, p. 19; Harold Wright, Saint John, comm. pers.
29. Maxwell, 1951, p. 130.
30. Saunders, 1976, p. 35.
31. Bowser, 1986, p. 18-19.
32. Ibid.
33. Bowser, 1986, p. 26.
34. *Keillor House Museum, Dorchester*; Bowser, 1986, p. 26.
35. Hewson, 1963, p. 242-244; lettre de Lillian Fairweather à Lillian Maxwell, le 1er juin 1941, MC 300/MS 41/12. APNB.
36. Bird et Bird, 1976, p. 1, 4-6.
37. *Courier Weekend* (St. Stephen), le 6 mars 1982.
38. *Saint John Gazette*, 8 septembre 1797.
39. *The Royal Gazette*, le 25 novembre 1800.
40. Warwick et Chapman, 1989, p. 19.
41. Photographie P5/661. APNB.
42. Lettre de W. H. Moore à Lillian Maxwell, [s.d.], MC 300/MS 4/12. APNB.
43. Hill, 1968, p. 426; Sharpe, 1984, p. 28.
44. Sharpe, 1984, p. 28.
45. McLean et Reicker, 1987, p. 26.
46. Maître de première classe Jack Smith, Saint John, comm. pers.
47. Albert, 1920, p. 219.
48. Bunting et al., 1895, p. 118.
49. JHA, 1857-1858, p. dxlix.
50. *Prison du comté de Saint John*, p. 5.
51. Gesner, 1840, p. 12.
52. *The Morning News* (Saint John), le 19 mars 1852.
53. Robert Rankine, Apohaqui, comm. pers.
54. MacBeath, 1954, p. 16.
55. Cooney, 1832, p. 223.
56. MacBeath, 1954, p. 21.
57. Cooney, 1832, p. 196.
58. JHA, 1839, p. xlv.
59. JHA, 1847, p. clviii.
60. Baird, 1890, p. 200.
61. Cartes des comtés de Westmorland et d'Albert, 1862.

62. Lettre de Joseph Trudel au Dr. Webster, le 4 août 1923, Archives Ganong, dossier 4, document 14. MNB.
63. *The Gleaner* (Chatham), le 17 août 1853.
64. Snowdon (1972) fournit les renseignements les plus détaillés, à ce jour, sur l'industrie de la meule dans le bassin de Cumberland.
65. Lettre de Rémi-Pierre Joyer (missionnaire) à Pierre Landry, le 29 septembre 1800, [fonds] Placide Gaudet. CEA.
66. Cooney, 1832, p. 184.
67. *The Gleaner* (Chatham), le 14 mars 1837.
68. Ibid., le 10 juin 1850.
69. Corwin, 1851, p. 87.
70. Hamilton, 1988, p. 5, 263-264.
71. Corwin, 1851, p. 86; Gesner 1842, p. 92, 98.
72. Gesner, 1842, p. 94.
73. Fraser, 1969, p. 123.
74. Carte du comté de Northumberland, Nouveau-Brunswick, 1876.
75. MB9/A1/Vol. 117, p. 1152, Isaac Paley, John Charters et Alex Rankin, notes, sans date, mais probablement envoyées avec leur lettre du 13 août 1829, renvoi 8. Archives nationales. Tiré de la note 51, Coleman, 1989.
76. RG 18/RS 153/D6/14. APNB.
77. Hill, 1968, p. 402, 406.
78. Contrat entre William Franklin Odell, Henry Hill et Patrick McGauvran, le 1er mai 1841. Archives Odell, chemise 29, document 4. MNB.
79. Rogers et Manzer, 1924, [s.p.].
80. Carte RS 656/10/9/5. APNB.
81. Gesner, 1842, p. 99.
82. Lettre de H. Wallace au général Haldimand, le 14 décembre 1765. Milner (s.d.), p. 24.
83. Wright, 1945, p. 27.
84. Journal de Thomas Calhoun, 1771, commentaires rédigés les 31 juillet et 22 Septembre, 1771. Collection Ganong, boîte 32, dossier 7. MNB.
85. Rayburn, 1975, p. 68.
86. Eardley-Wilmot, 1927, p. 6.
87. Ibid., p. 11.
88. Milner [s.d.], p. 205.
89. Eardley-Wilmot, 1927, p. 11.
90. *Still the Gentle Breeze Blow*, 1984; Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre G, p. 317 (le 14 mars 1859).
91. Gesner, 1840, p. 25.
92. JHA, 1847, p. cxxv.
93. Corwin, 1851, p. 86.
94. Lovell's Province of New Brunswick Directory, 1871.
95. Lettre de H.C. Read à L.W. Bailey, le 8 mai 1899. Collection Ganong, boîte 23, F15/R-1. MNB.

CHAPITRE III

L'âge d'or du grès

Partie I - Le sud du Nouveau-Brunswick

I
INTRODUCTION

On peut dire que la carrière de l'île Grindstone était la Vénus de l'industrie du grès au Nouveau-Brunswick. Tout comme cette planète qui émerge solitaire au crépuscule comme signe avant-coureur d'une nuit étoilée, la carrière de l'île annonçait, sans faire trop de bruit, l'apparition imminente d'une foule de carrières de grès d'un bout à l'autre de la province.

En effet, la période qui s'écoule entre 1850 et la Première Guerre mondiale représente une sorte d'âge d'or pour l'industrie du grès au Nouveau-Brunswick. Douze grandes entreprises et une foule de petites voient le jour au cours de ces années pour répondre aux besoins du marché de l'est du Canada et de la Nouvelle-Angleterre. À cette époque, la production de pierre joue un rôle économique significatif, une époque où plusieurs pages de l'annuaire provincial dressent la liste de villages entiers remplis de tailleurs de pierre. Dans certaines localités, il est dit que le travail de la pierre était un sujet de conversation quotidien qui passait au deuxième rang après celui de la météo.

Le nombre de carrières de grès exploitées au cours de cette période est tellement élevé qu'il serait avisé de la diviser en deux parties. Nous traitons des activités d'exploitation de la pierre dans le nord de la province au chapitre IV (partie II) du présent ouvrage. Par contre, les pages qui suivent sont consacrées aux carrières de grès - et à quelques carrières de calcaire cristallin - du sud de la province. Dans ces deux chapitres, on traite de ces carrières selon les comtés.

Avant d'examiner cet âge d'or du grès, il convient de dire quelques mots des carrières de granit du Nouveau-Brunswick. Au cours de leur période de production maximale, ces carrières fournissaient une partie de la pierre à monuments la plus prisée dans l'est de l'Amérique du Nord. La période d'activité des carrières de granit chevauche, dans le temps, celle de l'âge d'or du grès, mais elle se démarque tellement de cette dernière, tant par le produit de ces exploitations que par le personnel qu'elle requiert, qu'elle fait l'objet d'une étude distincte présentée dans les chapitres V et VI. Le lecteur remarquera également que certaines des entreprises dont on traite dans le présent chapitre resteront en activité après la Première Guerre mondiale. C'est pour assurer la continuité anecdotique et géographique qu'on en parle dans ce chapitre.

2
L'ÂGE D'OR DU GRÈS

Plusieurs facteurs ont contribué à la montée en flèche de l'industrie du grès et en ont assuré l'expansion. Dans les années 1850, le climat économique de la province est sain. Les entreprises de coupe de bois et de construction navale sont florissantes, et les recettes de la province importantes. Les membres du nouveau Gouvernement responsable s'adaptent à la situation, et les chemins de fer, lentement mais sûrement, traversent la province. Il y a les chemins de fer *European* et *North American* entre Shediac et Saint John, le chemin de fer St. Andrews-Woodstock qui fait la navette entre St. Andrews et Richmond, et l'*Intercolonial* qui parcourt la côte nord-est pour relier Moncton à Bathurst, Restigouche et la province de Québec.

Au départ, les chemins de fer étaient une bénédiction, à plus d'un titre, pour l'industrie provinciale de la pierre puisqu'ils assuraient un accès au centre du Canada et aux Maritimes. En outre, ils utilisaient d'importantes quantités de pierre pour la construction de ponts dans les vallées et au-dessus des cours d'eau. Et ils croisaient des terrains rocheux autrefois isolés en donnant, par le fait même, accès à un grand nombre de carrières éventuelles.

Au sommet de la liste des avantages sur le plan industriel, il y avait le Traité de réciprocité conclu entre le Canada et les États-Unis en 1854. Cet accord de libre-échange du XIX^{e} siècle éliminait le droit de douane de 10 pour cent imposé sur la pierre à bâtir et le droit de 5 pour cent sur la meule exportée aux États-Unis par le Canada. On ne dira jamais assez à quel point ce traité a contribué à l'essor de l'industrie de la pierre de taille. L'encre était à peine sèche sur le document de l'accord, que les entrepreneurs new-yorkais rendaient déjà visite aux hommes politiques du Nouveau-Brunswick pour manifester leur vif désir de faire adopter une législation autorisant les compagnies américaines à détenir des carrières dans la province et à les exploiter. L'élan donné par ce traité à l'industrie de la pierre en 1854 fut tellement fort que son influence continua à s'exercer, bien que dans une moindre mesure, pendant des années après son abrogation en 1866.

Au moment où le Traité de réciprocité entrait en vigueur, la ville de New York et d'autres villes de l'est des États-Unis entraient elles, tout à fait par hasard, dans l'ère du style architectural favorisant l'emploi du grès à ciment d'hématite brune. La croissance de ce marché attira davantage d'investissements américains au Nouveau-Brunswick au moment où les investisseurs découvrirent que la province possédait de grandes carrières de grès brun d'excellente qualité, près des voies navigables menant à la Nouvelle-Angleterre.

Au Nouveau-Brunswick même, une série d'incendies rasant des parties entières des villes de Fredericton et de Saint John contribua aussi à accroître la demande de pierre. En 1877, l'incendie de Saint John pousse notamment les législateurs provinciaux à adopter des lois exigeant des constructeurs l'utilisation de la pierre ou de la

brique, et non du bois, comme matériau de revêtement et de finition extérieurs dans de grands secteurs de la ville.[1] Entre 1877 et 1880, des navires chargés de pierre débarquent dans la ville, du grès en provenance des carrières des comtés de Westmorland et d'Albert. L'incendie a mené en réalité à la montée en flèche de la construction d'ouvrages de pierre. Il arrivait donc à point puisque vers la fin des années 1870, l'industrie du grès commençait à manifester ses premiers signes sérieux d'essoufflement.

Non sans ironie, les mêmes facteurs qui favorisèrent l'âge d'or des années 1850 - les tarifs, réseaux de transport, styles architecturaux et la main-d'oeuvre - précipiteront plus tard la fin de cette ère. En effet, après 1866, les tarifs pratiqués par les Américains contribuèrent largement à reléguer aux oubliettes un grand nombre des carrières néo-brunswickoises. En 1860, les Américains ne taxent pas l'importation de la pierre, mais 10 ans plus tard ils imposent des droits de 10 pour cent qui seront doublés en 1883. Lorsqu'en 1890, les droits de douane atteignent le taux renversant de 40 pour cent, les livraisons de pierre de taille sur les marchés américains dégringolent. À noter, en passant, que l'industrie de la meule a subi le même sort. Avec ces tarifs excessifs, les entreprises néo-brunswickoises qui avaient placé toute leur «pierre» dans le même panier américain s'effondrèrent carrément. Seules les entreprises qui avaient su se bâtir une clientèle au Canada et qui exerçaient leurs activités à proximité d'une voie de chemin de fer, les reliant au centre du Canada, purent survivre.

Les compagnies de chemin de fer auraient dû prêter assistance aux entreprises de grès en leur assurant une liaison rapide, fiable et directe avec les marchés. Mais au contraire elles ont miné l'industrie. Les tarifs de transport des marchandises étaient tout simplement appliqués arbitrairement, et il n'était pas rare de devoir les négocier à chaque livraison. Des trains remplis de pierre arrivaient parfois à destination plusieurs semaines après la date convenue. En outre, il arrivait souvent qu'on abîme la marchandise en route.

L'évolution de l'architecture et des méthodes de construction, à la fin des années 1800, a également restreint peu à peu l'usage de la pierre de taille. L'ère des styles architecturaux très ornés exigeait des techniques de construction qui se prêtaient davantage à l'usage du bois que de la pierre. Puis, on mit au point dans les années 1890 un produit de béton fiable. À la différence de la pierre, on pouvait fabriquer aisément des blocs de béton aux dimensions préétablies. Les constructeurs aimaient bien avoir la possibilité de se débarrasser d'un projet entier, dans l'espace de quelques jours, en utilisant des blocs de béton, au lieu d'attendre que les tailleurs de pierre aient terminé leur laborieux travail, et de devoir en payer le prix.

L'industrie de la meule qui avait donné naissance à celle de la pierre de taille vivait aussi des malheurs du même ordre. Dans les années 1890, un résident de la Pennsylvanie du nom de Edward Acheson inventa le carborundum, substance abrasive qui

remplaça rapidement les meilleures meules.[2] C'est ainsi qu'un grand nombre de carrières qui auraient pu survivre de la seule production de meule se virent contraintes de fermer leurs portes. Quelques-unes de ces entreprises décidèrent de passer à la production de meule de défibreur pour l'industrie des pâtes et papiers, mais l'arrivée de produits artificiels élimina rapidement ce débouché. Dans les années 1930, seule une poignée de carrières de grès étaient encore exploitées dans la province, bien que leurs activités ne conservaient de l'industrie que le nom.

Mais que devenaient les tailleurs de pierre à mesure que l'âge d'or du grès passait des heures de gloire aux heures de déclin? Il fallait s'attendre à ce que leur nombre atteigne un niveau record puis diminue peu à peu. De nombreux tailleurs trouvèrent la mort prématurément dans des accidents ou à la suite de complications dues à la silicose. D'autres perdirent la vie en mer dans des goélettes surchargées de pierre qui firent naufrage en route vers la Nouvelle-Angleterre. Dans les années 1940, l'augmentation des tarifs, la baisse de l'utilisation de la pierre, l'introduction des blocs de béton, la guerre et la crise économique avaient fait leurs victimes. Sauf dans les régions de Shediac et de Memramcook, la plupart des travailleurs compétents du grès avaient dû déménager ou avaient pris leur retraite.

Les Read[3]

Dans le présent chapitre de même que dans le suivant, un nom revient dans presque tous les comtés et à chaque décennie, celui de Read. La *Read Stone Company* et ses filiales sont liées à l'industrie du grès au Nouveau-Brunswick, du début jusqu'à la fin, soit des années 1800 jusqu'aux années 1930. En fait, l'histoire des diverses entreprises de l'empire Read est équivalente à la chronique de l'industrie du grès elle-même.

Les Read commencent à s'intéresser à la pierre vers 1815. Avec leurs associés, ils possèdent les plus importantes carrières de meule du bassin de Cumberland; le siège de la compagnie est alors à Minudie (Nouvelle-Écosse). En 1824, ils établissent une succursale et un entrepôt à Boston. Le bureau de Boston restera une voie d'accès cruciale aux marchés américains jusqu'à sa fermeture dans les années 1880. Mis à part l'exploitation de leurs propres carrières, les Read s'assuraient les services de tailleurs de pierre à contrat, chargés de produire de la meule et de la pierre à bâtir, que l'entreprise achetait et mettait sur le marché sous le nom de Read.

En 1856, les Read agrandissent leur entreprise en acquérant des carrières sur la rive sud de la baie des Chaleurs, à Stonehaven, New Bandon et Clifton. Ces carrières, tout comme celles du bassin de Cumberland, produisent principalement de la meule qui est parfois transformée en pierre de taille. Après les années 1860, les Read commencent à louer des carrières dans le comté de Northumberland, à Newcastle, Bartibog, Indiantown, Blackville et ailleurs. On y produisait de la meule et de la pierre à bâtir.

Tout comme ce fut le cas pour d'autres marchands de pierre qui comptaient sur les marchés de la Nouvelle-Angleterre, les tarifs douaniers imposés aux exportateurs de pierre après les années 1870 infligent un dur coup aux Read. Ils doivent déclarer faillite au début des années 1890. La restructuration de l'entreprise permet de la faire renaître, si l'on peut dire, mais l'empire de pierre des Read ne retrouvera jamais sa vigueur d'antan. Au milieu des années 1890, l'entreprise déménage son siège social à Sackville. En 1908, la concurrence et d'autres facteurs la force à fusionner ses deux succursales - Joseph Read & Co. (baie des Chaleurs) et Henry C. Read (Sackville) - et ses carrières américaines. La compagnie sera connue dès lors sous le nom de The Read Stone Co. Ltd.[4]

La fusion marqua le commencement de la fin. L'entreprise tente de compléter sa production de meule par la fabrication de pierre de taille, sur une base régulière, au début des années 1900, et par la vente de meule de défibreur dans les années 1920. La compagnie fait même une brève incursion dans le domaine de la coupe de bois et des mines.[5] Mais ni la diversification ni la réorganisation ne purent sauver l'entreprise. Peu après la mort d'Henry Read survenue en 1927, les membres du conseil d'administration de la compagnie réduisent la valeur des actions de l'entreprise de 150 000 $ à 20 000 $.[6] Les activités d'exploitation des carrières cessent totalement, et il faut remplir les commandes de meule en expédiant du stock fabriqué des années auparavant. Au moment de la Seconde Guerre mondiale, la Read Stone Company, tout comme la majorité des carrières de grès du Nouveau-Brunswick, avait cessé ses activités.

3
LE COMTÉ D'ALBERT

La première carrière de grès du comté fut celle de l'île Grindstone, mais elle n'en fut surtout pas la seule. On extrayait aussi de la pierre à Marys Point, Curryville et Hopewell Cape *(figure 5)*.[7]

Les carrières de Marys Point (Albert)[8]

Marys Point s'étend au sud-est jusque dans la baie de Shepody en direction de l'île Grindstone. Ses formations rocheuses constituent un prolongement géologique de celles de l'île. De nos jours, la carrière est un paisible refuge d'oiseaux de mer. Lorsqu'on regarde, au bord de l'eau, les oiseaux voler de long en large avant de se poser dans leurs nids sur le flanc de la falaise, il est difficile d'imaginer que des carrières ont été exploitées à ce même endroit pendant une génération entière et que la pierre de Marys Point a servi à construire d'imposants immeubles de Boston, New York, Philadelphie, Baltimore et Halifax.

Les vieilles carrières renferment du grès de deux couleurs (gris-brun et rouge brunâtre) et s'étendent sur une longueur d'un peu moins d'un kilomètre. Sur le marché, les produits portent la marque *Marys Point Grey* et *Marys Point Red*. Le

grain de ce dernier est un peu plus gros que celui de l'autre, mais les deux constituentune pierre à bâtir d'excellente qualité, célèbre pour sa durabilité et parce qu'elle se laisse travailler et sculpter facilement. Durant les plus beaux jours de ces carrières, cette pierre était considérée comme l'une des meilleures.

L'exploitation des carrières à Marys Point a probablement commencé au début des années 1800 puisqu'un cimetière de Hillsborough contient des pierres tombales de grès rouge, qui remontent à quelque 180 ans. Un dénommé William Crane, de Sackville, loue un terrain à Marys Point au milieu des années 1830, qui appartient à Alva Andrews (New York).[9] M. Crane y construit une élégante maison de pierre rougeâtre qui venait tout probablement de la pointe. C'est à cet endroit que réside actuellement le président de l'université Mount Allison *[85]*.

La première allusion aux carrières de Marys Point a été relevée dans un texte de 1840 du géologue Abraham Gesner :

> Une excellente carrière de pierre de couleur chocolat a été ouverte à Grindstone Point [Marys Point] par M. Andrews et une certaine quantité de pierre de taille de qualité supérieure est expédiée annuellement aux États-Unis depuis cet endroit.[10]

On peut présumer que M. Andrews n'était nul autre qu'Alva Andrews de New York qui louait à William Crane un terrain de Marys Point. Les efforts de M. Andrews suscitèrent l'intérêt du gouvernement provincial, qui écrivait en 1847 :

> À Marys Point, il y a des carrières de pierre de taille rouge foncé dont le grain est excellent et qui se laisse facilement travailler. On peut l'extraire en blocs aux dimensions requises pour la construction. La qualité de cette pierre a été hautement confirmée à New York; ... on a jugé sa qualité égale, sinon supérieure, à la célèbre pierre de taille du Connecticut. Elle résiste aux perturbations atmosphériques et au gel aussi bien que tout autre pierre de taille en Amérique du Nord.[11]

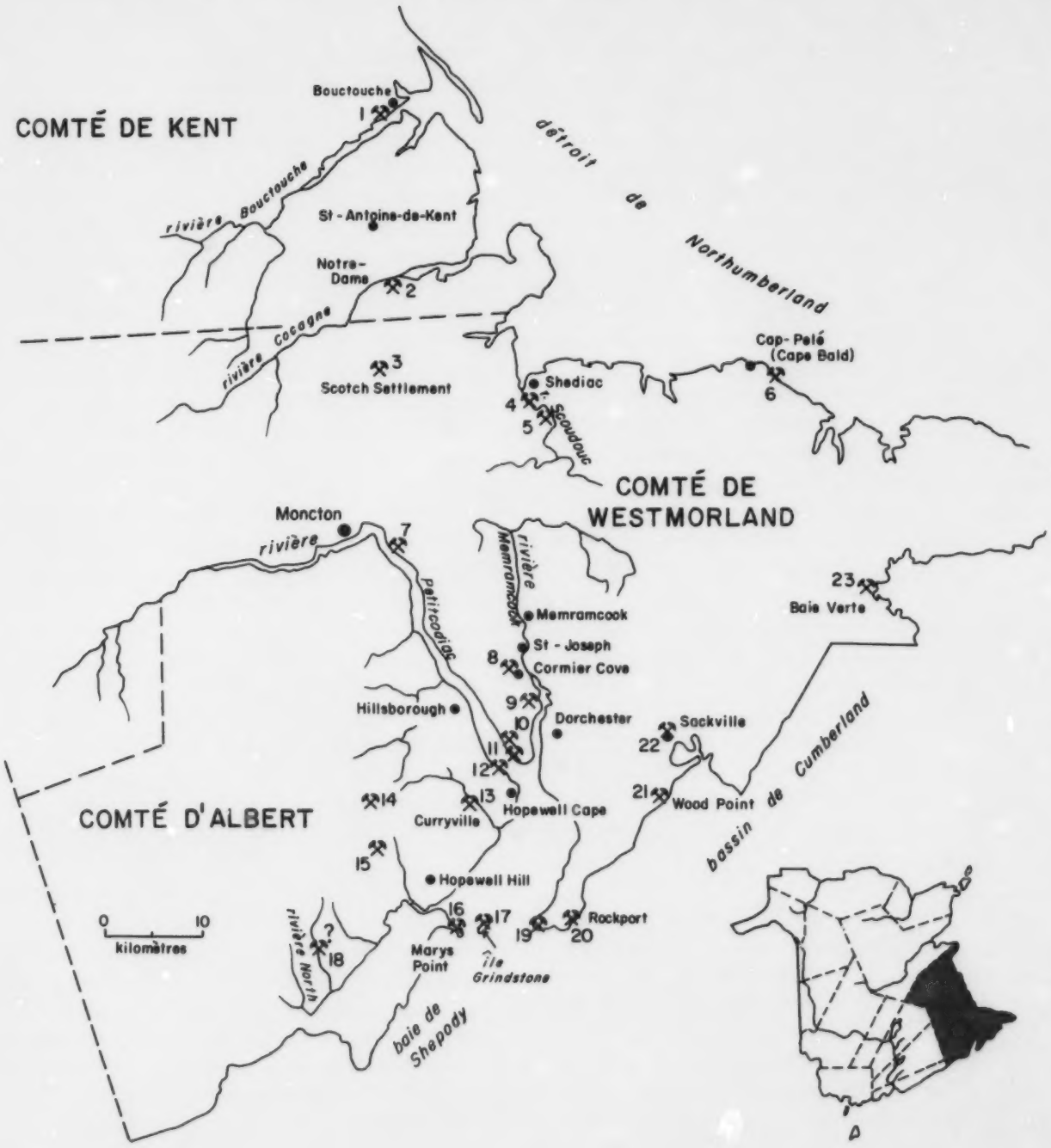
Ces louanges finissent par attirer l'attention outremer. En novembre 1847, Charles Archibald, entrepreneur de Londres hypothèque la carrière de Marys Point auprès de Israel Andrews (peut-être un parent d'Alva).[12] Il se met au travail presque sur-le-champ et dès septembre 1851 obtient les fonds nécessaires de Londres pour ses soi-disantes carrières Albert. Il s'assure aussi les services de deux Écossais - David Stirling, architecte et George Lang, tailleur de pierre[13] -, de quatorze carriers et de deux forgerons.[14]

Figure 5

Carrières des comtés d'Albert, de Westmorland et de Kent (sud)

Nom et numéro de la carrière	Principale période d'activité*
Carrières de grès	
1. Carrière de Bouctouche	1890-début des années 1910
2. Carrières Bourque et Stevens	1890-1911
3. Carrière McSweeney	1890-1895
4. Smith Cut Stone & Quarries Co. Ltd.	début du XX[e] siècle-1954
5. Shediac Grindstone Manufacturing & Mining Co.	1850-1861
6. Carrière de Cap-Pelé	fin du XIX[e] siècle-1911
7. Carrières de Saint-Anselme	1898-1900
8. Carrière de Cormier Cove	1860-1965
9. Carrière Caledonia	1865-1885
10. Carrières Boudreau	1854-1896
11. Carrière de Beaumont	1860-1872; années 1890-1920
12. Carrière de Hopewell Cape	années 1830-1880
13. Carrières de Curryville	1874-1885
14. Carrière Memel	1880-1894
16. Carrières de Marys Point	années 1840-1881
17. Carrière de l'île Grindstone	1800-années 1850
18. Carrière de la rivière North	1869
19. Carrière de Cape Maringouin	avant les années 1840
20. Carrière de Rockport	1815-1862; années 1870-1912
21. Carrière de Wood Point	1870-1911
22. Carrière Pickard	1883-années 1940
23. Carrière de Baie Verte	fin du XIX[e] siècle
Carrière d'ardoise	
15. Carrière du mont Caledonia	années 1860

* Données approximatives seulement


COMTÉ DE KENT
Bouctouche
1
rivière Bouctouche
St - Antoine-de-Kent
Notre-Dame
2
rivière Cocagne
3
Scotch Settlement
détroit de Northumberland
Cap-Pelé (Cape Bald)
6
Shediac
4
5
Scoudouc
COMTÉ DE WESTMORLAND
Moncton
rivière
7
Petitcodiac
Memramcook
rivière
Memramcook
St - Joseph
8
Cormier Cove
9
10
Dorchester
Hillsborough
11
12
13
Hopewell Cape
14
Curryville
15
Hopewell Hill
16
17
19
20
Rockport
Marys Point
île Grindstone
rivière North
?
18
baie de Shepody
COMTÉ D'ALBERT
0
10
kilomètres
23
Baie Verte
22
Sackville
21
Wood Point
bassin de Cumberland

Lorsque M. Andrews déclare faillite cinq ans plus tard, M. Archibald acquiert tous les titres de la propriété pour la somme de 8,15 livres sterling.[15] L'activité dans les carrières de Marys Point commence à s'accélérer après cette transaction. En 1854, M. Archibald et cinq autres hommes constituent en société la Freestone Company, puis refont la même chose, sous une forme différente, en avril de l'année suivante.[16] L'entreprise accepte de tenir la première réunion de ses actionnaires à l'hôtel Delmonico à New York, ou ailleurs à New York, Boston ou Saint John.[17] Elle fait également en sorte que la George Greig & Co., compagnie de Boston, soit son seul agent de vente de pierre en 1854.[18]

Le soutien financier de la compagnie Albert Freestone provenait d'intérêts britanniques, mais il ne fait pas de doute que l'entreprise visait le marché américain. Il n'y a pas vraiment de quoi s'étonner. Le Traité de réciprocité entra en vigueur en 1855 et élimina entièrement les droits tarifaires américains sur la pierre. Même si les échanges de réciprocité avaient commencé dès 1847, la pierre ne fut placée sur la «liste d'exemption» qu'en 1853 à la suite de négociations de dernière minute amorcées par un dénommé David Seymour de New York.[19] On peut se demander quel type de relation M. Seymour entretenait, le cas échéant, avec des entreprises américaines en activité dans le comté d'Albert.

Pendant un certain temps, les carrières de Marys Point sont symbole de prospérité. La compagnie achète plus de terrains en 1856 et obtient, un an plus tard, l'aide de l'État pour construire à l'emplacement des carrières une digue et un débarcadère pour bateaux à vapeur.[20] La pierre de Marys Point est expédiée en Nouvelle-Angleterre où elle sert à la construction de nombreux immeubles, dont la mairie de la ville de New York et la *Bethesda Terrace*[21] à *Central Park*. La pierre sert également à la construction de plusieurs ouvrages de Saint John, dont la *Commercial Place*.[22] On utilise d'énormes blocs de pierre pour construire un bâtiment afin d'y loger le moteur employé aux célèbres «mines d'albertite» du comté d'Albert.[23] Halifax (Nouvelle-Écosse) devient presque une vitrine pour la pierre de Marys Point puisque entre 1854 et 1863, cette pierre entre dans la construction de cinq importants monuments et édifices à travers la ville.[24]

Parmi ses autres attributs, la pierre de Marys Point semblait convenir particulièrement bien aux ouvrages construits en milieu maritime. Selon un Américain, qui s'occupe actuellement de conservation du patrimoine, la pierre produite dans le comté d'Albert et utilisée sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre s'est révélée «très durable» par comparaison au grès du Connecticut.[25] Cette déclaration correspond à ce qu'a remarqué l'auteure à propos du fait que les structures de pierre se détériorent moins lentement lorsqu'elles sont faites de matériaux extraits dans un emplacement à proximité du lieu de construction, ou dont le climat est analogue à ce dernier.

Au milieu de ces diverses réussites, George Lang, directeur de carrières, vend soudainement les avoirs fonciers de sa compagnie à M. Archibald en mars 1858,

déménage à Halifax et se fait maître d'oeuvre.[26] Un mois plus tard, M. Archibald vend toutes ses exploitations de carrière à la Albert Freestone Company, pour 900 000 $ en capital-actions.[27] Il remet de ce fait tout le financement et toute la gestion de la compagnie à des Américains. En faisant apporter une modification à la loi sur l'incorporation, la compagnie Albert Freestone fut en mesure de faire passer la valeur de ses actions d'environ 100 $ (20 livres sterling) à 10 $, et de déclarer que des citoyens américains pouvaient devenir actionnaires et directeurs de l'entreprise.[28]

La carrière poursuivit ses activités pendant plusieurs années : elle vendait du grès à New York, Philadelphie et Baltimore,[29] et produisait annuellement quelque 4 000 tonnes de pierre.[30] Mais alors les affaires semblèrent ne plus marcher. Peut-être la distance entre Marys Point et New York était-elle trop grande pour assurer une saine gestion. La demande de pierre diminue véritablement après 1860, et les documents révèlent aussi que la compagnie est demanderesse dans deux procès en 1860-1861.[31] Peu importe pourquoi, l'entreprise doit fermer son bureau de New York en 1862.

Au cours des 18 années suivantes, on continue d'exploiter les carrières à Marys Point de manière décousue. On a peu d'indices sur ce qui s'est passé. Il semble que vers 1864, la propriété aurait été acquise par Alfred Stevens, qui remporta un prix pour la pierre à bâtir de Marys Point à l'exposition provinciale de 1864.[32] George Russell, d'Harvey dans le comté d'Albert, figure sur la liste des gestionnaires sur place de la compagnie Albert Freestone en 1865; il est possible qu'il ait été embauché par M. Stevens. Même si aucune pierre à bâtir n'a été expédiée de Marys Point au cours de ces années, on sait que des chalands remplis de pierre grossière sont arrivés à Harvey Bank en 1877 aux fins de la construction d'un quai.[33]

Les registres parlent également d'échantillons de pierre de Marys Point qui furent, parmi plusieurs autres, soumis à l'exposition du centenaire de Philadelphie tenue en 1876. Le Nouveau-Brunswick expédia six échantillons de pierre à bâtir à cette exposition internationale; un des échantillons était du grès rouge provenant de la Roberts & Company.[34] Dans un Atlas publié en 1878, on peut lire que A.J. Roberts assurait la gestion des carrières Bay View à Marys Point.[35]

M. Roberts figure aussi comme «surintendant des carrières» dans une annonce publicitaire parue le 10 juin 1878 dans un journal de Saint John. L'annonce dit que la pierre de Marys Point a été largement utilisée à Boston, New York, Philadelphie et Baltimore, et que les immeubles construits avec cette pierre conservaient leurs «fraîcheur et leur beauté».[36] Dans cette annonce, on apprend aussi que le directeur général des carrières est E.D. Barnes, de New York, mais la compagnie qui l'emploie n'est pas mentionnée. En janvier 1880, la Bay of Fundy Quarrying Company, de New York, achète les carrières, les outils et l'usine de Marys Point d'Edward Archibald (descendant de Charles?).[37]

Cette firme était-elle l'entreprise de M. Barnes? C'est possible. On sait, d'autre part, qu'une autre firme appelée la Stevens & Co. extrayait la pierre des vieilles carrières en avril 1880. Mais peu importe le lien entre MM. Stevens et Barnes, les journaux ne manquent pas de nous donner de précieuses informations sur ses activités.

> La Carrière Stevens [Marys Point] ... vient tout juste de commencer ses activités et les affaires sont prometteuses...[38] ... La première cargaison expédiée l'automne dernier a servi à la construction d'une belle résidence de... Boston; des commandes ont été passées pour assurer la livraison d'une quantité de pierre suffisante pour en construire six autres.[39] On a vu sur place environ une trentaine d'ardents travailleurs affectés à l'extraction, au dégrossissement ou à l'équarrissement de la pierre, au déblaiement pour trouver de nouveaux filons et à d'autres travaux. La compagnie utilise une grue et en installe actuellement une autre. Il a été particulièrement intéressant d'observer la façon dont on procède pour extraire et couper un immense bloc. Après avoir retiré un bloc de pierre de la masse rocheuse, les carriers s'y attaquent avec des pics pointus pour pratiquer une rainure en forme de V le long d'une ligne; ils introduisent ensuite un certain nombre de coins de fer à quatre pouces de distance les uns des autres dans la rainure, et avec de lourdes massues enfoncent les coins jusqu'à ce qu'une fissure évidente montre que la pierre est coupée.[40]

Et comment soulevait-on la masse de pierre? Le journal nous fournit également la réponse à cette question.

> Une lourde pince à levier, devant être tenue par deux hommes, est utilisée par plusieurs hommes [qui] ont tôt fait de dégager la pierre suffisamment pour l'entourer d'une chaîne, qui est fixée à la grue, et la transporter jusqu'au lieu de dégrossissement où les ouvriers la coupent, l'équarrissent et la numérotent avant de la préparer pour la livraison. Le bloc dont on a fait l'équarrissement sous nos yeux mesurait quelque 7 pieds de longueur sur 4 pieds de largeur et avait une épaisseur de 3 pieds.[41]

En mai 1881, le nombre d'hommes travaillant à la carrière Stevens avait grimpé à 130. La firme investit 40 000 $ dans la propriété au cours de l'année 1880 et fait un chiffre d'affaires considérable.[42] La Bay of Fundy Quarrying Company fait pourtant

faillite au cours de l'année et perd tous ses biens meubles dans une vente aux enchères en 1883.[43] Pourquoi a-t-elle dû brusquement interrompre ses activités? Les documents ne nous donnent aucune réponse certaine, mais on peut penser que les tarifs américains posaient un problème.

Depuis les années 1880, les carrières de Marys Point ont été exploitées à nouveau brièvement à trois occasions. Des entrepreneurs récupérèrent des morceaux de pierre lâches pour les utiliser comme pierre de bordure pour le bureau de poste de Hillsborough (1911-1912),[44] et peut-être même pour l'école secondaire de Moncton (1934-1935). Plus récemment, on a extrait la pierre de ces carrières pour les importants travaux de restauration du *Dominion Building* d'Halifax. Construit avec la pierre de Marys Point en 1868, l'immeuble nécessitait d'importantes réparations de la taille de la pierre en 1987. Même si la pointe était devenue un refuge d'oiseaux, les carriers de CanStone Inc. y prirent juste assez de pierre pour assurer la restauration complète du vieil immeuble *[111]*. Il est désormais l'un des meilleurs exemples de l'utilisation qu'on pouvait faire de la pierre de taille de Marys Point.

La carrière de la rivière North

La rivière North est un petit cours d'eau peu fréquenté qui coule à travers la paroisse de Harvey dans le sud du comté d'Albert. Quelque part au bord ou à proximité de la rivière, un dénommé McCormack extrayait du grès rouge d'une carrière à la fin des années 1860 et expédiait cette pierre à Saint John. Les constructeurs l'utilisèrent pour bâtir l'orphelinat Wiggins (1869), qui est aujourd'hui démoli.[45]

Les carrières de Curryville

Trois exploitations et peut-être même davantage ont été en activité dans les carrières de Curryville entre 1874 et 1885. Les renseignements relatifs à ces carrières sont embrouillés et peu logiques. En attendant de poursuivre les recherches, nous ne pouvons qu'en tracer une histoire approximative.

Cette histoire commence en 1873. En avril de cette même année, quatre Bostoniens - George et Robert Snow, et Joseph et Joseph H. Hayden - forment la Hopewell Freestone and Mining Company, qui sera rebaptisée l'année suivante la Hopewell Quarry Company.[46] Entre le mois d'août 1874 et le mois de septembre 1875, la compagnie acquiert deux lopins de terre et les privilèges d'extraction y afférents. L'un de ces terrains est situé au nord de Curryville et l'autre directement au sud.[47] La compagnie obtient également une terre pour y exercer un droit de passage à proximité de Hopewell Hill.[48]

Il semble que la compagnie se proposait de transporter par charrette la pierre sur le chemin qui reliait Curryville à Hopewell Hill et de là à travers un marais jusqu'à un quai construit dans la baie de Shepody. Mais la compagnie doit déclarer faillite avant de commencer la production. On ne sait pas exactement pourquoi. Elle se déclare insolvable le 4 mars 1876 et vend ses avoirs fonciers aux enchères à John Lewis, en

mai pour la somme de 3 500 $.[49] Au cours de l'été toutefois, les membres de la compagnie soumettent un échantillon de pierre à bâtir en provenance de leur carrière à l'exposition du centenaire de Philadelphie de 1876, ce qui montre que même si la compagnie était fermée, elle ne s'était pas encore tout à fait retirée des affaires.[50]

En tout cas, la compagnie connue une résurrection, si l'on peut dire, dans l'espace de quelques mois. En mars 1877, plusieurs membres de l'ancienne Hopewell Quarry Company se réunirent à nouveau pour former une firme américaine appelée la New Brunswick Freestone Company et reprirent rapidement une partie de leurs biens cédés à John Lewis.[51] (M. Lewis fit une bonne affaire. En effet, il acheta le terrain en mars 1876 pour la somme de 3 500 $ et le vendit à nouveau en novembre de l'année suivante 15 000 $ - une somme rondelette dans les années 1870!) Le nouveau trésorier de la compagnie, John Wetherbee, était de Boston, et le directeur de la carrière, Robert K. Snow, était de Chelsea (Massachussetts).[52]

À l'époque, deux événements contribuèrent à faire renaître les carrières de Curryville. Les travaux de construction nécessaires à la suite de l'incendie de Saint John en juin 1877 apportèrent à la New Brunswick Quarry Company plusieurs contrats de construction, dont l'un consistait à fournir la pierre pour bâtir l'hôtel de ville.[53] En 1878, les ingénieurs terminèrent le chemin de fer Albert ce qui facilitait le transport de la pierre. Ces contrats permirent à la compagnie d'hypothéquer ses avoirs fonciers en juin 1879 pour la somme de 12 000 $ qu'elle voulait utiliser en principe comme fonds d'exploitation.[54] Dans un journal publié en mai 1880, on peut lire que de «nombreux hommes travaillent très fort à la carrière de pierre de Hopewell».[55] Mais cet article fait-il allusion à une des deux carrières de Curryville, ou à quelque chose d'autre?

Au début des années 1880, tout porte à croire que la New Brunswick Freestone Company avait commencé à exploiter une troisième carrière dans le comté d'Albert au nord de Hopewell Hill, à Memel. Selon les documents officiels, la compagnie a acquis des terrains à Memel en vertu des dispositions d'une série de titres datés de 1883-1884.[56] Il n'en demeure pas moins que l'article de journal susmentionné décrivant la «Hopewell Freestone Quarry» soulève la question de savoir si l'exploitation d'une carrière à Memel a bel et bien commencé en 1880. Des renseignements supplémentaires figurent dans cette lettre rédigée en septembre 1883 par W.L. McArthur (Montréal) à l'intention d'une autre compagnie de pierre du Nouveau-Brunswick :

> Connaissez-vous cet endroit au Nouveau-Brunswick appelé Curryville où se trouve une carrière portant le nom de Bloodstone, dont la pierre est de couleur rougeâtre... Le gouvernement d'Ottawa construit des immeubles et a décidé de faire usage de cette pierre. Il en aura besoin de 20 000 à 25 000 pieds.[57]

Mais cette lettre pose problème dans la mesure où la pierre de Curryville est de couleur olive jaunâtre. La pierre de Memel, au contraire, est de couleur rouge sang; il est probable que la lettre de M. McArthur fasse plutôt allusion à la carrière de Memel. La pierre de la carrière de Hopewell (près de Memel) a obtenu une distinction à l'exposition provinciale du Nouveau-Brunswick en 1884.[58] Il est sûr que la carrière de Memel était exploitée en juillet 1885 lorsque le *Hattie C.* arriva à Hillsborough, chargé de 260 tonnes de moellon rouge de Memel et repartit pour Boston.[59] Un rapport gouvernemental de 1894 mentionne que la New Brunswick Freestone Company «était anciennement établie à Curryville, mais a déménagé ensuite à Hopewell, la pierre de Curryville étant vert olive, tandis que celle d'Hopewell est rouge».[60] On ne peut que présumer que la compagnie quitta Curryville pour s'installer à Memel vers 1880.

En 1894, c'est la New Brunswick Freestone Company qui produisait presque toute la pierre dans le comté d'Albert. Cette production «n'était en rien comparable avec celle d'autrefois... l'unique cause du ralentissement d'une affaire qui aurait pu être importante et lucrative était attribuable aux droits de douane élevés imposés par le gouvernement américain».[61] À la fin du siècle, toutes les activités de la compagnie avaient cessé. Les dernières activités d'exploitation de carrière connues ont eu lieu dans les années 1930 lorsque les frères Percy et George Nelson de Lower Cape retirèrent de petites quantités de pierre près de Hopewell Hill le long de la route Memel.[62]

Les carrières de Hopewell Cape

Plusieurs décennies avant d'extraire de la pierre à Memel, Percy et George Nelson avaient travaillé à Hopewell Cape pour la famille Tingley, qui commença à y fabriquer de la pierre à monuments vers 1846.[63] Plusieurs vieilles cartes montrent une carrière de moellon sur la côte au nord d'Hopewell, à quelques centaines de mètres des carrières de marbre Tingley, ce qui porte à croire que les Tingley pourraient avoir utilisé du grès de même que du marbre importé.[64] Il est également possible qu'ils aient tenté d'ouvrir une marbrière[65] sur le côté est de Shepody Mountain.*

Les Tingley n'étaient pas les seuls à travailler la pierre à Hopewell Cape. Des colons français fabriquaient de la meule avec du grès gris près du cap au moins à partir de 1839.[66] Entre 1856 et 1864, MM. Seaman et Read exploitaient une carrière de meule au cap, et plus tard ils embauchèrent à contrat des résidents de la localité pour qu'ils

---

* La famille Tingley continua de fabriquer de la pierre à monuments tout au long du XIX^{e} siècle et même au XX^{e} siècle. Lorsqu'un incendie détruisit la propriété du comté d'Albert, la famille quitta le Nouveau-Brunswick pour ouvrir une nouvelle usine à Amherst (Nouvelle-Écosse), où elle poursuit ses activités à ce jour.

se chargent de la production.[67] Selon les données de recensement du comté d'Albert, Hopewell Cape produisait 800 tonnes de pierre à bâtir en 1861. On ne sait pas qui exploitait la carrière ni où la pierre était livrée, mais McKay et Stuart était propriétaire de carrières dans la région en 1865.[68] En 1883, George D. Dunham de Hopewell Cape ouvrit également une carrière à Hopewell Cape pour fournir la pierre nécessaire à la construction d'un bureau de poste à Moncton.[69] On dit que Nelson Steeves était contremaître d'une carrière de pierre près de Hopewell Cape en 1885, et que William Fenton était tailleur de pierre. Il est possible que ces deux hommes aient été employés par M. Dunham.[70]

À la fin des années 1880, la pierre produite à Hopewell Cape servit également à la construction de l'un des ouvrages d'ingénierie les moins connus du Nouveau-Brunswick : la voie ferrée de transbordement de Chignecto entre la baie de Fundy et le détroit de Northumberland. Les deux extrémités de la voie ferrée de 27 kilomètres étaient dotées de ponts volants pour retenir les navires, et de palans qui élevaient les ponts au niveau du chemin de fer. Les rails reposaient sur des fondations de pierre provenant de Hopewell Cape[71] et de Wood Point (et peut-être de Scotch Settlement.[72] Le travail fut presque terminé - ponts volants, palans et voies en place - mais le manque de fonds eut raison du projet.

La carrière de Hopewell Cape ne fut pas exploitée de 1890 à 1934, année où le tailleur de pierre Edgar LeBlanc et d'autres y ont peut-être pris du grès rouge pour fournir la pierre d'ornement[73] du Moncton High School.* La carrière manqua de pierre pendant la construction et il est peu probable qu'on l'exploite à nouveau. On s'adonne maintenant à d'autres types d'activités à Hopewell Cape; les célèbres «pots de fleurs» de grès rouge de cet endroit attirent en effet, tous les ans, des milliers de touristes et d'automobiles sur la rive ouest de la baie de Shepody.

4
LE COMTÉ DE WESTMORLAND

Au cours de la dernière moitié du XIX^{e} siècle, le comté de Westmorland regroupait environ une douzaine de carrières dont la production totale faisait de ce district, à une certaine époque, un des plus gros producteurs de grès de l'est du pays. On y trouvait des exploitations d'envergure à divers endroits, dont Beaumont Village, Cormier Cove, Wood Point, Rockport, Sackville et Shediac *(figure 5)*. À quelques exceptions près, les carrières étaient situées sur l'une des deux péninsules qui s'étendent au sud

---

* Les sources ne s'entendent pas sur la provenance de la pierre d'ornement rouge du Moncton High School (1934-1935). Un des informateurs déclare que la pierre vient de Marys Point, Hopewell Cape ou Hopewell Hill (c.-à-d. Memel). La pierre ressemble beaucoup à celle que produisait la carrière Pickard à Sackville dans les années 1930.

jusqu'à l'extrémité de la baie de Chignecto, c'est-à-dire la péninsule de Fort Folly et celle de Cape Maringouin.

Les premières carrières de la péninsule de Fort Folly

Depuis au moins 1835,[74] on produisait de la meule à Fort Folly pour le marché américain. La première mention de production de pierre de taille est reliée à la construction de l'église Saint-Thomas *[60]* bâtie dans les années 1840 à Saint-Joseph. Une partie de la pierre ayant servi à construire l'église provenait de trois carrières différentes. L'une d'elles se trouvait sur la propriété de John Boudreau, à Boudreau Village; une autre était «la carrière de Laurent à Sylvain» près de Beaumont, et enfin, une troisième carrière était située plus au nord sur la propriété d'Alexis Saulnier à Memramcook.[75] L'exploitation commerciale de la pierre de taille ne commença dans la péninsule que peu après la signature du Traité de réciprocité. La carrière Boudreau fut la première exploitation à grande échelle.

La carrière Boudreau[76]

La carrière Boudreau se trouve au sud de Boudreau Village du côté ouest de la péninsule Fort Folly. Les principales exploitations étaient situées sur une crête au sommet de la rive est de la rivière Petitcodiac. Au cours d'une quarantaine d'années, des travailleurs ont extrait de cette carrière d'immenses quantités de pierre vert olive, qu'ils livraient au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Angleterre.

La production régulière de pierre commence en 1855 sous la direction de la Dorchester Olive Freestone Company of New York, qui se constitue en société dans cette ville vers 1858.[77] Peu après son arrivée au Nouveau-Brunswick, la firme est compromise dans une controverse relative à son droit de posséder des terrains dans la province. Les adversaires de la compagnie comprennent des personnes de New York et du Nouveau-Brunswick qui présentent une requête aux autorités gouvernementales de la province en 1859.[78] Il est possible que les demandeurs aient eu des liens avec une autre compagnie new-yorkaise appelée la Dorchester Manufacturing Company.

Cette dernière partageait de nombreuses similitudes avec la Olive Freestone Company. En effet, son siège était à New York, elle s'implantait au Nouveau-Brunswick en 1855 *et* possédait des terrains propres à l'exploitation de carrières sur la pointe Fort Folly, adjacents aux propriétés de la Olive Freestone.[79] La Manufacturing Company pourrait avoir souhaité contrecarrer les projets de son concurrent en présentant cette requête. Si c'était le cas, l'affaire échoua puisqu'en avril 1859, le gouvernement provincial votait en faveur de la Dorchester Olive Freestone Company.[80] Mais la victoire ne fit pas long feu.

En 1861, la Dorchester Olive Company s'affairait à produire de la pierre et à [illegible]quérir d'autres terrains. Les correspondants de l'époque qualifiaient l'exploitation d'«excellente carrière de pierre brune... dont de nombreux chargements sont expédiés chaque saison à Boston et New York».[81] On peut voir clairement les multiples

terrains de la compagnie sur une carte des comtés de Westmorland et d'Albert datant de 1862, où figure également le quai de chargement de celle-ci sur la rivière Petitcodiac, près de Beaumont Village.[82] Les affaires étaient prometteuses, et forte des prévisions économiques, la compagnie obtint une hypothèque de Albert J. Smith (dont on parlera davantage ultérieurement).[83] Peu de temps après, les États-Unis furent plongés dans une crise économique, puis la Guerre civile (1859-1863) éclata. Ces deux événements mirent un frein aux travaux de construction en Nouvelle-Angleterre, ce qui réduisit les ventes de pierre pendant plusieurs saisons cruciales. À mesure que les marchés où on écoulait la pierre du Nouveau-Brunswick s'effondraient, la Olive Freestone s'enlisait dans les dettes; en 1862, elle devait de l'argent à au moins quatre créanciers.[84] Un de ceux-ci était Albert Smith qui prit possession du terrain grevé d'une hypothèque en 1863.[85] C'est ainsi que finit l'histoire de la Dorchester Olive Freestone Company.

L'un des hommes les plus pittoresques de toute l'histoire du Nouveau-Brunswick, Sir Albert J. Smith, fut, à diverses époques de sa vie, procureur général de la province, député du comté de Westmorland et ministre fédéral. Il fut le premier Néo-Brunswickois de naissance à être anobli, à une époque de sa vie où son caractère s'était adouci; mais au cours de sa jeunesse tumultueuse, il était à la tête du mouvement anti-confédération de la province, réussissant à lui seul à faire reporter de deux ans l'entrée en vigueur de la confédération canadienne.[86] Le tempérament de M. Smith était légendaire. Il s'opposa violemment à ce qu'on accorde une aide financière au Kings College, accusant cet établissement de ne servir que l'élite; à un professeur qui osait le contredire, il répliquait que si le collège devait être rasé par les flammes, avec le professeur, le pays ne s'en porterait que mieux.[87] Il se battit à coup de poings au moins deux fois lors de séances de l'Assemblée législative, et à une autre occasion échappa de justesse à un duel.[88] C'était un homme pétillant de vie et exalté.

Le plus grand de tous les mystères qui entourent la carrière Boudreau est lié au rôle qu'y a joué M. Smith. Au cours du scandale de la propriété des terrains qui éclate en 1859, il dépose lui-même une requête appuyant le droit de la compagnie de posséder des biens au Nouveau-Brunswick. Il prend possession de la propriété de 3 000 $, engagée en hypothèque, de la Dorchester Olive Freestone Company, et se porte ainsi acquéreur des terrains. Quelques années plus tard, il cède des parties de ces terrains à une deuxième compagnie. C'est à ce moment qu'entre en scène la Dorchester Union Freestone Company de New York.

On ne possède pas à ce jour de documents permettant de faire un lien définitif entre M. Smith et la Dorchester Union Freestone Company. Nous avons plus de preuves indirectes que d'indications sans équivoque. Une loi de l'Assemblée législative, dont M. Smith était membre, autorisait la compagnie à détenir des propriétés au Nouveau-Brunswick.[89] Lorsque les Américains menacent d'abolir le Traité de réciprocité en 1865 (et d'augmenter ainsi les tarifs sur les importations de pierre), M. Smith passe

des mois à Washington pour tenter de négocier à nouveau les relations commerciales.[90] Ses efforts sont vains et le traité prend fin une année plus tard. Entre 1866 et la fin des années 1870, M. Smith se porte acquéreur de près d'une douzaine de carrières et de terrains voisins dans la péninsule de Fort Folly, qui sont ultérieurement cédés à la Union Company. Mais nous n'en sommes pas au bout de nos complications. En effet, lorsque le shérif du comté de Westmorland transféra par acte notarié la propriété de la Dorchester Olive Freestone, alors en faillite, à M. Smith en mars 1863, le marché comprenait des terres saisies à la Dorchester Manufacturing Company.[91]

Essayer de délimiter tous les transferts de propriété entre les divers acteurs qui jouèrent dans la pièce de la carrière Boudreau mettrait à l'épreuve l'endurance de la majorité des lecteurs. Disons simplement qu'entre 1866 et 1880, la Dorchester Union Freestone Company accumula - grâce à ce qu'on pourrait appeler les efforts ambitieux d'Albert J. Smith - de nombreux terrains qui s'étendaient sur la majeure partie du sud de la péninsule de Fort Folly.

Et que se passait-il à la carrière pendant qu'avaient cours ces machinations légales et peut-être même politiques? Il semble qu'on travaillait comme à l'habitude pour arriver à expédier annuellement de 5 000 à 7 000 tonnes de pierre.[92] Des lettres datées de 1868, font état d'un navire qui prend des pierre à son bord à «Budrous» pour les livrer à New York.[93] Un an plus tard, le capitaine de la goélette *Capella*, Alfred Taylor, écrit dans son journal :

> 5 août : Le navire étant d'un poids insuffisant, j'ai accosté au quai de Budros à 13 heures. On a commencé à charger de la pierre à bâtir.
>
> 9 août : ... le matin l'équipage a goudronné les gréements, et l'après-midi on a chargé de la pierre.

Le 14 août le *Capella* quitte la péninsule de Fort Folly, dépasse l'île Grindstone, pour arriver à New York 11 jours plus tard.[94]

La State House, à Albany, comptait parmi les nombreux immeubles de Nouvelle-Angleterre construits avec la pierre de la carrière Boudreau.[95] Plusieurs facteurs la rendaient populaire, dont sa couleur olive, alors à la mode, et sa durabilité; elle était également facile à travailler et l'on arrivait à l'enlever par gros blocs, qui pouvaient mesurer jusqu'à 30 pieds de longueur et peser plus de 20 tonnes.[96] Au Nouveau-Brunswick, on utilisa cette pierre pour bâtir l'église baptiste unie de la rue Brunswick *[48]* et l'Hôtel du gouvernement *[16]*, à Fredericton; et pour plusieurs édifices de Saint John, dont l'église Trinity *[43]* et la cathédrale Immaculate Conception *[42]*. Le Grand Incendie de 1877 créa une telle demande de pierre de cette carrière, et de bien

d'autres, que les constructeurs l'empilaient autour de la ville, sachant qu'ils l'utiliseraient dans l'espace de quelques mois.

Entre les années 1860 et 1880, un nom reste constamment associé avec la carrière Boudreau, c'est celui du contremaître et directeur de carrière William Dobson. Il entre en scène en 1863 en tant que créditeur de la compagnie en faillite Dorchester Olive Freestone.[97] Deux ans plus tard, son nom figure en tant que contremaître de la Olive Stone Co., erreur qu'on aurait dû corriger par la Union Stone Co.[98] La relation qu'entretenait M. Dobson, tout comme M. Smith d'ailleurs, avec la Dorchester Union Freestone Company, n'est pas très claire. Des parties de terrain furent échangées entre la compagnie et M. Dobson, et des articles de journaux font fréquemment allusion à l'exploitation Boudreau en la nommant carrière Dobson.

Il semble que M. Dobson fit énormément d'efforts pour obtenir au Nouveau-Brunswick des marchés pour son produit. En 1889, un tailleur de pierre de Saint John disait à un propriétaire de carrière de Newcastle :

> ...quelqu'un a essayé de vous faire du tort principalement en empêchant qu'on annonce votre pierre à Saint John... M. Dobson... a agit avec mesquinerie avec moi et je n'ai aucune intention de faire des affaires à nouveau avec lui... [il] fait tout ce qu'il peut pour qu'aucune autre pierre que la sienne ne soit livrée dans la ville...[99]

En ce qui concerne le marché de New York, M. Dobson ne se fait aucun souci. Certaines indications portent à croire que G.P. Sherwood, président de la puissante association des producteurs de pierre de New York, comptait parmi les avaliseurs de la Dorchester Union Freestone Company. L'association demandait aux propriétaires de carrière une cotisation de 500 $ et mettait sur la liste noire quiconque essayait de vendre de la pierre à New York, sans en être membre. Il était difficile d'être admis à l'association, même en versant la cotisation fixée à 500 $.[100]

M. Sherwood était l'un des principaux propriétaires de la carrière Boudreau et de la carrière Wallace en Nouvelle-Écosse.[101] Il est intéressant de noter qu'il était également mentionné comme créancier après la faillite de la Dorchester Olive Freestone Company.[102] Albert Smith a-t-il retenu à titre fiduciaire au nom d'un consortium financier de M. Sherwood les terrains hypothéqués de la Olive Freestone après 1863? M. Sherwood et ses associés ont-ils constitué en société la Dorchester Union, obtenu les terrains de la vieille compagnie Olive Freestone pour ensuite rouvrir les carrières en sachant qu'ils pouvaient compter sur un marché new-yorkais garanti, pour ne pas dire captif? Et la Union Freestone n'avait-elle pas un associé du nom d'Albert Smith, curieusement silencieux? Ces questions ne sont que conjectures, mais il appert que certaines machinations de ce genre eurent lieu.

Grâce à l'influence de M. Sherwood, la carrière Boudreau trouva le moyen de survivre pendant presque une décennie après la fermeture de la plupart des carrières des comtés de Westmorland et d'Albert, incapables de payer les tarifs américains. En août 1885, le *Daily Times* de Moncton écrit :

> La Dorchester Company poursuit ses activités sous la direction de Wm. Dobson, mais il ne reste que 20 hommes sur place, et ils ne travaillent pas à temps plein. La dépression qui sévit aux États-Unis a ralenti la demande de pierre.[103]

Les activités d'exploitation des carrières diminuent après 1890, et en 1895 la Dorchester Union Freestone vend la majorité des ses propriétés à John Furlong et John Deery (New York).[104] Le document de transfert contient deux indices significatifs quant à la relation entre M. Sherwood et la Dorchester Union Company. Il mentionne que MM. Furlong et Deery sont des agents de pierre à bâtir faisant affaires sous le nom de G.P. Sherwood and Company et renferme leur signature : John Furlong, secrétaire et John J. Deery, président de la Dorchester Union Freestone Company. Même si G.P. Sherwood and Company aurait pu vendre de la pierre de la carrière Boudreau à la Nouvelle-Écosse pour la construction d'un immeuble gouvernemental à la fin des années 1890,[105] la carrière fut fermée définitivement vers la fin du siècle.*

La carrière de Cormier Cove

La même corniche de grès dont était extraite la pierre de la carrière Boudreau du côté ouest de la péninsule de Fort Folly s'étire aussi du côté est de la péninsule. Deux entreprises ont exploité la pierre sur la corniche face à la rivière Memramcook. La première était à Cormier Cove près de Taylor Village, et l'autre plus au sud, à Rockland.

La compagnie néo-brunswickoise Memramcook Freestone exploita la carrière située à l'intérieur de Cormier Cove. Dix-huit Néo-Brunswickois se constituaient en société en avril 1860 pour «extraire de la pierre et en faire du moellon».[106] Matthew Stead, architecte de Saint John, Peter Cormack, fabricant de monuments de Saint John et plusieurs autres hommes de Saint John et du comté de Westmorland faisaient partie du groupe. Cinq ans plus tard, le *Morning Telegram* de Saint John, faisait paraître cette publicité :

---

* De récentes démarches de la Maritime Stoneworks Ltd. (Dieppe) ont permis de relancer les activités d'extraction dans certaines parties de la vieille carrière pour répondre aux besoins de certains travaux de restauration; le chapitre VII donne d'autres renseignements sur cette compagnie.

> Carrière à vendre : La carrière de meule et de pierre à bâtir sur la rive ouest de la rivière Memramcook, comté de Westmorland, dont le propriétaire, la compagnie Memramcook Freestone, assurait récemment l'exploitation... La carrière a été largement ouverte et produit de la pierre de qualité supérieure dont les dimensions comptent parmi les plus grandes. Le quai, les grues, l'atelier et les outils de forgeron, de même que les outils de carrier sont tous en état de fonctionner et prêts à servir.[107]

Que s'est-il passé entre 1860 et 1865? Il est évident que la carrière avait été exploitée au point de posséder un équipement complexe et coûteux. Une carte de 1862 montre l'emplacement de carrières de pierre qu'on croit avoir appartenu à la compagnie. Mais quelque chose a contraint la firme à cesser ses activités et à disparaître de la circulation. Il est fort probable que l'arrêt de l'exploitation soit attribuable à la grande entreprise commerciale, connue sous le nom de Caledonia, qui commença à exploiter la pierre au sud de Cormier Cove en 1865, dans le village de Rockland.

Les carrières de Rockland (Caledonia)

De nos jours, Rockland est un lieu désert. Rien ne reste de cet établissement, si ce n'est les vergers abandonnés, un cimetière en état de désuétude et quelques fondations de pierre visitées par des pilleurs. Rockland était pourtant, il y a 100 ans, une petite localité indépendante, dotée d'un chantier maritime et de plusieurs carrières exploitées. La végétation qui a poussé en 100 ans ne peut masquer l'immense superficie des carrières de Rockland dont on a retiré des milliers de tonnes de pierre pendant plus d'une vingtaine d'années.

La Caledonia Free Stone Quarry Company a exploité au moins une carrière, et peut-être même plusieurs, à Rockland. Le siège social de la compagnie, fondée vers 1865, était à Montréal.[108] Ses mandants étaient de Montréal et du Nouveau-Brunswick, et comprenaient des résidents de Dorchester comme Thomas M. MacKelvie et le directeur local, Allan Robertson.

Les activités de la carrière commencèrent à Caledonia au printemps 1865. Dès juillet, M. MacKelvie faisait paraître une annonce dans un journal disant : «...goélettes pouvant prendre à leur bord de 100 à 200 tonnes de pierre à bâtir, aux Caledonia Olive Freestone Quarries... à livrer à New York, Boston et d'autres ports américains».[109] Caledonia ne mit pas beaucoup de temps à se faire un nom sur le marché de la Nouvelle-Angleterre en tant qu'entreprise produisant un des meilleurs moellons. La compagnie vendait annuellement quelque 5 000 à 6 000 tonnes de pierre.[110]

Il y a peu de documents sur les activités de Caledonia entre 1865 et 1877. Elle conclut des ententes relatives à des hypothèques avec le directeur de la compagnie, John Molson, et d'autres personnes de Montréal en 1874. Un autre mandant cède ou hypothèque des biens auprès de la compagnie et ouvre sa propre carrière sur un terrain voisin, vers 1877.[111] Un des seuls documents qu'il nous reste de cette période est une lettre écrite par Samuel Taylor (Rockland), le 13 juillet 1869, à son frère Melbourne. Cette histoire attristante fait allusion à ce qui devait se passer assez fréquemment avant que les gouvernements ne mettent en place des règlements et nomment des inspecteurs de sécurité :

> Jeudi dernier, il y a eu un très grave accident aux carrières de Caledonia vers 11 heures. Les opérateurs de la grue hissaient et tiraient une pierre du rivage lorsque celle-ci sortit de l'élingue, se frappa contre la grue, commença à rouler et atteignit Nastem Cormier... à la jambe; il fut coincé entre la pierre et la grue et une autre pierre qu'il était en train d'équarrir. Sa jambe fut cassée au-dessus du genou. Des médecins arrivèrent sur les lieux aussi vite que possible, mais ils ne purent arrêter le sang de couler... vers 20 ou 21 heures, il mourait.[112]

À partir de 1877, la presse se met à donner beaucoup d'information à propos des carrières Caledonia. Un journal de Moncton rapporte que :

> ... un navire chargé de pierre a quitté le quai de Caledonia en direction de New York. Six ou sept cargaisons de pierre ont été expédiées par cette compagnie au cours de la saison, surtout aux États-Unis. La pierre que produisent Caledonia et la carrière Boudrot (propriété de Dobson) sera très recherchée à Saint John lorsqu'on entamera la construction des immeubles de plus grande classe ... [après le Grand Incendie de juin][113]

La pierre de Caledonia a été utilisée dans la construction de plusieurs bâtiments de Saint John : l'immeuble Domville *[103]*, l'immeuble de la douane, le vieux bureau de poste *[25]*, la Maritime Bank et l'église épiscopale St. James.[114] Elle faisait également partie de la taille de la pierre du pénitencier de Dorchester *[6]*; Matthew Stead, architecte du pénitencier, la décrivait comme une pierre de «qualité exceptionnelle».[115] Les grossistes Daniel & Boyd construisirent leur entrepôt de Saint John (appelée London House) avec de la pierre de Caledonia. En outre, ils devinrent les agents de vente exclusifs de la firme et encouragèrent d'autres personnes à utiliser cette pierre chaque fois qu'ils en eurent l'occasion.[116] On n'a pas de mal à le croire puisque T.W. Daniel et John Boyd étaient directeurs de la Caledonia Free Stone Company.[117]

Il est intéressant de noter que tant Daniel & Boyd que Caledonia présentèrent des échantillons de pierre des carrières de la compagnie à l'exposition de Philadelphie de 1876, et que c'est la pierre de Daniel & Boyd qui remporta le plus important prix.[118] En réalité, si l'on en juge par le nombre d'immeubles construits avec la pierre de Caledonia et la fréquence des livraisons aux États-Unis, les carrières de Caledonia faisaient de très bonnes affaires dans les années 1870. Comme à Boston la pierre de taille rapportait environ 15 $ la tonne, et que les tarifs marchandises moyens depuis le Nouveau-Brunswick étaient de 3 $ (la douane ne coûtant que 1,50 $), les marchands de pierre retiraient un profit important.[119]

Mais comme la plupart des autres carrières de grès néo-brunswickoises, celles de Caledonia ne peuvent survivre au-delà des années 1880. Le journal *Maple Leaf* du 9 juillet 1885 renferme l'annonce suivante : «La carrière de moellon située à Rockland (N.-B.) sera vendue aux enchères le 29 juillet». Les avis de liquidation parurent quelques jours plus tard.[120] La liste des biens de la compagnie comprenait un terrain de carrière, deux quais, des outils et un atelier de traitement de la pierre, des grues à vapeur, des derricks manuels, des outils de forge et 700 tonnes de pierre. La personne chargée de la liquidation venait de Montréal, ce qui laissait croire que les arrangements hypothécaires conclues en 1874 avec John Molson et d'autres Montréalais s'étaient retournés contre eux. Fait étrange, la vente aux enchères fut un échec. Personne ne voulut acheter la carrière et l'équipement ne rapporta que 200 $.[121] Quant aux travailleurs de la pierre, ils durent se résoudre à lire les mauvaises nouvelles sur les murs et trouver peu à peu des emplois ailleurs.*

Il semble que la dernière livraison de pierre de taille en provenance de Caledonia ait servi à ériger le monument Lefebvre en 1896 *[38]*.[122] Au début des années 1920, la Read Stone Co. obtint toutefois les droits d'exploitation de l'ensemble des carrières de la péninsule de Fort Folly (y compris celles de Caledonia), dans l'intention de

---

* Même avant la fermeture des carrières de Caledonia en 1885, Dominique Légère de Rockland et une quarantaine d'autres tailleurs de pierre du comté de Westmorland quittèrent le Nouveau-Brunswick pour trouver du travail en Ohio (*Daily Times*, Moncton, le 7 avril 1880). En 1886, un autre groupe d'une cinquantaine d'hommes émigrèrent en Ohio et au Massachussetts (Gaudet, sans date, p. 102), tandis qu'un plus grand nombre déménagèrent dans des pensions de famille à Moncton, cherchant du travail à l'un ou l'autre des immeubles de pierre en construction dans la ville. Les Néo-Brunswickois suivirent donc le mode de vie auquel se conformaient les tailleurs de pierre du monde entier : ils travaillaient comme manoeuvres et voyageaient d'un bout à l'autre du pays à la recherche de chantiers de construction, d'extraction et de taille de pierre (*Saint John Daily Telegraph*, le 12 avril 1888). Une recherche sur les pérégrinations des travailleurs de la pierre du Nouveau-Brunswick à l'étranger pourrait produire une étude fascinante.

fabriquer ce qu'elle considérait comme l'un des quelques produits de la pierre encore bon marché : la meule de défibreur.[123] La production dura à peu près de 1923 à 1930, c'est-à-dire jusqu'à ce que les abrasifs artificiels eurent détruit les marchés traditionnels de la meule et de la meule de défibreur.

Au cours de ces sept années de production, les employés de Read coupaient de gros blocs de pierre à Rockland et les mettaient dans des embarcations à fond plat pouvant flotter jusqu'à la carrière à marée haute.[124] À marée basse, on chargeait les barges sur la plage à l'aide de derricks. À la prochaine marée haute, les barges flottaient sur la rivière Memramcook jusqu'à un quai construit dans l'île Dorchester où des chevaux attelés à des charrettes les attendaient pour transporter les blocs jusqu'à une fabrique de meule de défibreur, à proximité. La fabrique des Read avait été construite en 1912 et pouvait transformer de gros blocs de pierre en meules de défibreur mesurant environ quatre pieds de diamètre et plusieurs pieds d'épaisseur.

À l'origine, une ligne secondaire reliait l'île Dorchester à la fabrique. C'est à cause du manque d'acier, au cours de la Première Guerre mondiale, que les rails en furent retirés et expédiés en France. Ce qui explique pourquoi on avait besoin de chevaux après la guerre.[125] On peut encore voir de nos jours, le vieil encaissement de la voie ferrée dans les champs de l'île Dorchester, dont le sentier est marqué par endroits par des meules de défibreur non encore finies pouvant peser jusqu'à 12 tonnes chacune.

La carrière Beaumont

Les 1000 acres de terrain loués par M. Read vers 1923 comprenaient également une autre ancienne exploitation de la péninsule de Fort Folly : la carrière Beaumont. Ce nom en est venu à désigner toutes les carrières de pierre situées du côté ouest de la péninsule, comme la carrière Boudreau, et à l'occasion même des exploitations sur la rive est. En fait, la véritable carrière Beaumont est entre la pointe Fort Folly et le village de Beaumont en face de la rivière Petitcodiac.

Il est difficile de dater les premières exploitations de pierre à Beaumont. La pierre qui a servi à bâtir l'église Saint-Thomas à Saint-Joseph provenait en partie du terrain d'un dénommé Laurent à Sylvain, près de Beaumont. Une carrière près du village de Beaumont semble avoir appartenu à la Dorchester Manufacturing Company et avoir été cédée ultérieurement, par l'entremise de A.J. Smith, à la Dorchester Union Freestone.[126] A-t-elle jamais été exploitée? Nous l'ignorons.

En avril 1881, un avis de mise aux enchères de 500 acres de terre voisins de la carrière Boudreau à la pointe Fort Folly est publié.[127] L'emplacement (portant le nom de carrière Weldon) englobait ce qui devait s'appeler plus tard la carrière Beaumont. La carrière Weldon fut-elle exploitée avant 1881? Nous l'ignorons également. L'avis de mise aux enchères fait mention du terrain mais ne fait pas état des quais, derricks ou autres biens qui indiqueraient que la carrière avait déjà été en activité. Par contre, les propos de Frank Dobson fils laissent croire qu'elle aurait été exploitée.

M. Dobson était le fils du Frank Dobson qui travaillait pour le compte des Read à la Caledonia en 1923, et le petit-fils de William Dobson de la carrière Boudreau. Il consacra toute sa vie à la pierre. Dès l'enfance, il se promenait dans les carrières et hangars de taille; il passa 40 ans de sa vie à diriger l'entreprise de pierre à la prison de Dorchester. Peu avant sa mort, Ron Labelle et Janet McGinity eurent l'occasion d'avoir de longues conversations avec lui.[128] Les renseignements qui suivent sont tirés largement de leurs entrevues enregistrées sur bande, et ne donnent qu'une infime partie des informations précieuses qu'elles renferment.

Selon Frank Dodson, une carrière de pierre de construction fut ouverte près de Beaumont dans les années 1860, puis fermée en 1872; les activités y reprirent à la fin des années 1890. Elle servit surtout mais pas uniquement à la production de meule. (Il est possible que M. Dobson utilise ici le terme «Beaumont», au sens général, voulant dire à la fois Beaumont et Boudreau.) Au cours de la phase initiale, M. Dobson raconte que les hommes retiraient la pierre à l'aide de derricks manuels et transportaient de gros blocs jusqu'au quai, tirés par deux boeufs ou, plus rarement, des chevaux. M. Dobson se souvient que son grand-père disait que dans les années 1860, une pierre de taille de 40 tonnes destinée au marché de New York disparut au large des côtes de Saint John au cours d'une tempête.

La carrière Beaumont (Weldon?) ne fut pas exploitée à partir de 1872 jusqu'aux années 1890 où elle fut achetée par un fabricant de brique de la région, Leslie Chapman.[129] M. Chapman, ou quelqu'un d'autre qui louait sa propriété, y prit de la meule de défibreur avant que la carrière passe aux mains d'un autre propriétaire du nom de Fred Palmer.[130] On ne connaît presque rien de cette période d'activité.

En 1909, les activités reprennent avec la Dorchester Stone Works Ltd, entreprise formée par un groupe d'hommes d'affaires du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, y compris Fred Palmer, qui se constitue en société en mai 1908.[131] Henry Gaudette était directeur sur place[132] et Frank Dobson père contremaître des 15 à 20 hommes qui vivaient dans des pensions de famille à Beaumont Village. La rémunération quotidienne était de 3,25 $ pour le contremaître et de 2 $ à 2,50 $ pour les carriers et meuliers. Avant sa fermeture en 1919, la carrière produisait 730 tonnes de meule de grande dimension et 1 050 tonnes de meule de défibreur vendues en Ontario, en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick.[133]

Après quelques années d'arrêt, la carrière fut rouverte, mais cette fois par la famille Read.[134] Tout comme leur concurrent de Rockland, les Read transportaient la pierre sur des chalands jusqu'à la fabrique de Dorchester.[135] La carrière Beaumont produisit aussi de petites quantités de pierre de taille du milieu jusqu'à la fin des années 1920. La pierre servit à construire la gare de Moncton du chemin de fer Intercolonial, maintenant démolie (1913)[136], et l'aile ouest de l'église Saint-Thomas *[60]* (1934). Une fois ce dernier travail terminé, la carrière Beaumont fut livrée aux eaux souterraines et aux buissons.

Les premières carrières de la péninsule de Cape Maringouin

La péninsule de Cape Maringouin est située à l'est de la péninsule de Fort Folly et sépare la baie de Shepody du bassin de Cumberland *(figure 5)*. Pendant des décennies, des travailleurs ont extrait plusieurs types de pierre dans toute l'extrémité sud de la péninsule. Quelques-unes des premières excavations remontent aux années 1830, époque où on excavait de la dalle du nord du cap pour la vendre à New York.[137] Peck Cove, près du sommet du cap, offrait un grès rouge à grain très fin qui faisait un excellent gravier de polissage, selon le marbrier H.J. McGrath de Dorchester.[138]

Mais les carrières de Cape Maringouin se distinguaient surtout dans la mesure où elles comptaient parmi les nombreuses carrières de grès exploitées le long des côtes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, dans le bassin de Cumberland, entre le milieu des années 1770 et les années 1930. À l'origine, les travailleurs façonnaient la pierre à la main, puis utilisèrent plus tard des tours. Les marchands de meule des deux provinces expédiaient leurs produits dans tout l'est américain à des marchands de couteaux et à des fabricants d'ustensiles et d'armes tels que Winchester, Remington, Colt et Savage.[139] Dans un rapport de 1847, on peut lire :

> Les saillies de grès de Cape Maringouin fournissent de la meule de qualité supérieure... Un certain nombre de meuliers habitent au cap, et au cours de la saison, chaque homme fait en moyenne 400 pierres. La pierre, qui mesure deux pieds de diamètre et a une épaisseur de quatre pouces, vaut deux shillings ou un peu plus. Le produit fini est expédié aux États-Unis où il est très réputé et largement utilisé pour aiguiser et polir les outils et la coutellerie. La plus grosse meule... avait un diamètre de six pieds et demi et une épaisseur de douze pouces. L'ensemble de la production annuelle atteint presque les 18 000 pierres.[140]

On produisait également dans la péninsule un peu de pierre de taille. Avant 1840, de petites exploitations près de Dorchester produisaient de la pierre pour certains ouvrages du village, dont l'auberge Bell, la maison Chandler et la maison Keillor.[141] Un peu plus tard, d'importantes carrières de pierre seront ouvertes à Sackville, Wood Point et Rockport.

La carrière de Rockport

La carrière de Rockport s'étend au sud du village de Rockport, sur la pointe Ward. Bien qu'on y produisait principalement de la meule, de la pierre de taille y a été fabriquée pour construire la galerie d'art Owens *[37]* et la gare de chemin de fer de Sackville *[31]*.

Joseph Read et John T. Seaman ont commencé à exploiter la carrière de Rockport vers 1815. À propos de la pierre qu'on y produisait, un géologue écrivait en 1840 : «c'est la meilleure pierre pour couper et polir les métaux jamais fabriquée en Amérique».[142] Au début des années 1860, la compagnie Westmorland Olive Freestone exploitait le grès de Rockport pour l'écouler sur le marché de la Nouvelle-Angleterre.[143] Cette firme, financée par des intérêts américains, appartenait, entre autres, à Thomas et Benjamin Weston, Frank Noyes et Stephen Cummings (Maine), et à Allan Robertson (Dorchester).[144] L'entreprise réunissait une centaine d'employés; elle possédait un magasin et un derrick à vapeur, qui fut probablement le premier derrick du genre dans l'industrie provinciale de la pierre.[145]

Une carte de 1862 indique l'emplacement de la carrière exploitée par la Westmorland Freestone à Rockport. En 1861, l'entreprise produisait 4 000 tonnes de pierre. Elle dut pourtant faire face à des problèmes financiers en octobre 1862, qui se soldèrent par une vente à défaut de paiement des impôts et la cessation de ses activités.[146] Les documents d'archives ne feront pas mention de la carrière à nouveau avant 1871, année où elle est exploitée par intermittence jusqu'à 1912, sous la direction des Read, qui en sont peut-être propriétaires.[147] Aujourd'hui la carrière est vide, si ce n'est des ruines d'une cheminée de chaudière en pierre de taille, et des fondations d'un magasin de compagnie vieux de 130 ans.

La carrière de Wood Point

La gare de chemin de fer de Sackville susmentionnée contient aussi de la pierre provenant de Wood Point. À la différence du grès olive qu'on trouve ailleurs dans le comté de Westmorland, la pierre de Wood Point est d'un rouge particulier qui gagna la faveur des architectes au cours des années 1890 et au début du XX^{e} siècle.

Amos Seaman and Company commence à exploiter les carrières de Wood Point vers 1870.[148] Ce n'est que la première d'une série de compagnies qui se succéderont à Wood Point. En 1877, Walter J. et Austin Roberts (Boston) louent des terrains dans la région, y transportent leur matériel de carrier depuis la carrière Marys Point, et y extraient de la pierre sporadiquement pendant une dizaine d'années. La propriété passe ensuite aux mains de William Clark (Wood Point), qui avait réalisé des profits considérables en fournissant de la pierre des champs pour la construction de la voie ferrée de transbordement de Chignecto. Le succès remporté attire l'attention de la famille Read,[149] un peu avant 1889, qui plus tard possédera, au moins en partie, la carrière de Wood Point.

La pierre de Wood Point fut utilisée pour construire divers immeubles à travers l'est canadien, dont des bureaux du gouvernement provincial à Toronto, la résidence de Lord Shaugnessy à Montréal, l'hôtel de ville de Toronto et un arsenal à Halifax.[150] Vers la fin des années 1880,[151] les Read livraient aussi de la pierre de Wood Point à Boston et à New York. À l'occasion d'une visite à la carrière en 1911, W.A. Parks y trouvait 16 hommes, travaillant sous la direction du surintendant Herbert Snowdon,

qui employaient des outils manuels pour excaver la pierre.[152] La carrière fut abandonnée peu après la visite de M. Parks.[153*]

La carrière de Sackville ou Pickard

Ceux qui visitent l'université Mount Allison à Sackville font souvent des commentaires sur ses nombreux bâtiments de grès. Dans presque tous les cas, la pierre de ces ouvrages provenait de la carrière de grès rouge située à moins de deux kilomètres du campus.

La première mention de la carrière de Sackville figure dans un rapport de 1885.[154] Elle fut ouverte vers 1883 pour fournir la pierre nécessaire à la construction du Centennial College Hall.[155] Charles Pickard, premier propriétaire de la carrière, était un marchand de pierre local, qui devint maire de la ville.[156] Après avoir constitué en société la Sackville Free Stone Company Limited, avec quatre autres hommes d'affaires des Maritimes, le 4 juin 1901, M. Pickard s'employa avec méthode à transformer l'entreprise en une exploitation moderne et efficace.

Le succès de M. Pickard n'est qu'en partie attribuable au fait qu'il jouissait d'un marché captif, c'est-à-dire le campus de Mount Allison, tout à côté. Il est important de souligner qu'il ne recula pas devant la dépense pour offrir à la province une entreprise de pierre hautement perfectionnée.[157] En effet, celle-ci possédait quatre derricks à vapeur, deux scies multiples électriques et deux forets à vapeur. La fabrique était à proximité de la carrière afin de réduire au minimum la manipulation; elle était reliée par une ligne secondaire à l'embranchement Tormentin du chemin de fer Intercolonial. Ses 25 employés produisaient annuellement de 5 000 à 8 000 tonnes de pierre, destinées entièrement au marché de la pierre de taille.[158]

L'excellente qualité de la pierre qu'il produisait et son sens aigu des affaires permirent à M. Pickard de trouver des marchés dans tout l'est du Canada. Il est arrivé que la pierre de Sackville soit préférée à celle des carrières de l'Ohio et de l'Indiana malgré les énormes avantages relatifs au coût du transport, et à d'autres prix, dont

---

* Un répertoire de 1889 renferme le nom de Alfred T. Parsons, directeur de la Atlantic Freestone Quarrying Company et de la New York Freestone Quarrying Company. Dans une lettre datée de septembre 1891, un correspondant mentionne que la New York Stone de Wood Point était la «seule à produire du grès rouge» au Nouveau-Brunswick. Cela porte à croire que cette entreprise était reliée d'une certaine manière au réseau des Read, dont on sait qu'il était implanté à Wood Point en 1889. Mais quelle est cette Atlantic Freestone Company dont M. Parsons était censé être codirecteur? Il faudrait faire d'autres recherches pour répondre à cette question et à plusieurs autres concernant Wood Point.

jouissaient les entreprises américaines.[159] Des architectes de l'Ontario et des Maritimes utilisèrent cette pierre dans la construction d'un grand nombre d'immeubles prestigieux :

L'immeuble de la Banque Royale (Sackville)
L'immeuble de la Banque de Montréal (Moncton)
Le Royal Observatory (Ottawa)
L'immeuble de la Banque de Nouvelle-Écosse (Truro)
La bibliothèque Carnegie (Saint John)
L'édifice de l'Assemblée législative (Toronto)
Le bureau des douanes (Waterloo)
Le bureau des douanes (Halifax)

La carrière Pickard répondait non seulement aux besoins des marchés à l'extérieur de la province, mais aussi à ceux de Sackville, dont un grand nombre d'ouvrages ont été bâtis avec cette pierre. Près d'une douzaine de ces constructions sont situées sur le campus de Mount Allison. Quelques édifices de Moncton sont fabriqués aussi avec cette pierre : la First United Baptist Church *[59]*, l'église Central United et l'édifice Higgins *[104]* en sont d'excellents exemples.

Après le décès de Charles Pickard, les activités se poursuivirent jusqu'à 1930, année où l'université Mount Allison achète le terrain de la carrière et son usine. Les dirigeants de Mount Allison se proposaient de n'exploiter la carrière que pour construire de nouveaux édifices pour l'université ou à des fins de restauration. En 1971, ils consentirent toutefois à fournir la pierre nécessaire à la restauration de l'immeuble de l'Assemblée législative de l'Ontario construit avec de la pierre de Sackville en 1892.[160]

Cet immeuble fut presque le dernier projet de construction réalisé avec la pierre de M. Pickard. Dans les années 1970, ce qui avait déjà été la banlieue accueillait désormais une population de propriétaires de maison qui ne voulaient ni du bruit ni de la poussière que produit une carrière. Les autorités permirent alors à Smith Cut Stone & Quarries Ltd. (Shediac) d'en extraire une dernière fois de la pierre avant d'en ordonner la fermeture en octobre 1979. (La pierre extraite à cette occasion fut intégrée ultérieurement à l'immeuble Roy Crabtree de Mount Allison.) La carrière est maintenant entourée d'une clôture; elle est remplie d'eau et tout autour on y trouve de grands espaces où poussent des framboisiers.

AUTRES CARRIÈRES DU COMTÉ DE WESTMORLAND

Les carrières de Shediac

Au cours des derniers stades de son activité, la carrière Pickard ne traitait pas le grès à Sackville, mais dans un atelier de pierre situé à Shediac. L'atelier appartenait à E.A. Smith (qui formera plus tard la Smith Cut Stone & Quarries Ltd.) dont la famille avait exploité une carrière et une fabrique au sud de Shediac depuis le milieu

du XIX[e] siècle. Les Smith produisirent de la meule et du moellon jusqu'au début des années 1900, mais devinrent d'importants fabricants de pierre de taille vers 1930. Comme la compagnie fabrique toujours de la pierre, sur demande, provenant de ses propres exploitations et d'autres carrières, elle est considérée comme une entreprise moderne et fait l'objet d'une description au chapitre VII.

La carrière de Cap-Pelé (Cape Bald)
C'est une carte de 1862 qui montre la première preuve de la présence d'une carrière près de Cap-Pelé; il s'agit d'une meulière située sur la côte à quelques milles au sud-est du cap.[161] La pierre extraite du cap était transportée à travers le détroit et servait de pierre de construction à l'Île-du-Prince-Édouard vers la fin des années 1800.[162] Un répertoire de 1889 indique qu'une douzaine de travailleurs de la pierre vivaient dans la région, plus précisément à Bostford Portage et à Cap-Pelé même.[163] Il est toutefois possible que certains de ces hommes aient été employés par d'autres carrières à proximité telle que la carrière Smith dont on fait mention ci-dessus.

Après plusieurs années d'inactivité, la Cape Bald Freestone Company recommence à exploiter la carrière vers 1911. Vingt hommes sous la direction d'Henry Dupuis y faisaient sauter la pierre avec de la poudre noire, produisaient des blocs dégrossis à la main, et employaient le seul derrick sur place pour charger la pierre au quai d'expédition. On ne sait pas si des bâtiments ont été construits au Nouveau-Brunswick avec cette pierre d'un brun rougeâtre à gros grain.[164]

La carrière de Baie Verte
Au cours de la construction du chemin de fer à Cap Tormentin, des carrières firent leur apparition à plusieurs endroits le long de la voie ferrée. Une de celles-ci, la carrière Cobourg, était située sur un terrain appartenant à Silas Goodwin près de Baie Verte. On a peu d'information sur cette exploitation, sauf qu'elle fournissait de gros blocs de pierre pour la construction de la digue à Cap Tormentin. La pierre d'un brun verdâtre est cailloutée et fracturée de manière irrégulière.[165]

Les carrières de Saint-Anselme
Les seules autres carrières du comté de Westmorland dignes de mention étaient situées à Saint-Anselme, au sud de Moncton. L'une d'elle se trouvait le long du chemin Bourque (Burk), près de l'église de Saint-Anselme, tandis que l'autre était à environ un mille à l'est de l'église, à une certaine distance du chemin Melanson. On y excavait de la pierre entre 1898 et 1900 pour assurer la construction de l'église *[62]*. Si l'on en juge par l'excellent état des murs de l'église, ces carrières compensaient la faible quantité de pierre produite par la qualité de celle-ci.

6
LES COMTÉS DE YORK, SUNBURY, QUEENS, SAINT JOHN ET KINGS

Les quelques carrières de grès et de marbre du sud-ouest du Nouveau-Brunswick produisaient peu de pierre de taille après 1850. Les architectes qui construisaient des

immeubles publics à Saint John et Fredericton commandaient généralement leur pierre ailleurs et n'employaient la pierre locale que pour faire des fondations ou des murs en moellon.

Les architectes préféraient s'approvisionner ailleurs pour plusieurs raisons. La qualité des gisements marbriers et de grès de la région était inégale et ceux-ci contenaient passablement d'impuretés. Ils ne pouvaient non plus fournir suffisamment de pierre pour les grands chantiers de construction. Il faut se souvenir également qu'après les années 1850, des goélettes chargées de pierre de première qualité des comtés de Westmorland et d'Albert, passaient régulièrement par Saint John en route vers la Nouvelle-Angleterre. On ne mettait qu'une journée pour décharger la pierre à Saint John ou la transporter en amont de la rivière dans des chalands à destination de Fredericton. Dans les années 1860 et 1870, mettre de la pierre des carrières Boudreau ou Caledonia dans une construction donnait à son propriétaire une envergure sociale dont il pouvait se flatter.

Les carrières de grès

Même si la concurrence exercée par les carrières du sud-est du Nouveau-Brunswick eut pour effet de dissuader les entrepreneurs d'exploiter à grande échelle le grès dans le sud-ouest, quelques carrières furent ouvertes à Fredericton et autour de cette ville *(figure 6)*. La carrière Rainsford (chapitre II) était exploitée dans les années 1850, mais il semble que ses ressources étaient épuisées vers 1860. À la fin des années 1880, un gisement de grès pourpre à Morrison Mills près de Fredericton fournissait la pierre nécessaire à la construction, à Fredericton, de l'Hôtel du gouvernement *[17]* et de l'église baptiste unie de la rue Brunswick *[48]*.

L'exploitation près du ruisseau Three Tree, à quelque six kilomètres à l'est de Fredericton Junction, était une des plus grosses carrières de grès (après les années 1850) du sud-ouest de la province. Vers 1870, les travailleurs du rail découvrirent des gisements de grès le long du ruisseau et utilisèrent la pierre au cours de la construction de l'embranchement ferroviaire de Fredericton.[166] On dit que de gros blocs de grès gris et pourpre de cette carrière servirent à bâtir des immeubles publics de Fredericton,[167] mais il existe une certaine controverse à ce sujet.[168]

Alexander Gibson ouvrit une carrière de grès à Marysville, au nord de Fredericton, et utilisa cette pierre pour certaines parties de son énorme fabrique de coton au début des années 1880.[169] Les documents ne font mention que de deux autres carrières de grès à Waasis et au lac Washademoak.[170] Il est probable que la pierre en provenance de ces carrières servait pour les fondations de bâtiments et non comme pierre de taille.

Les carrières de calcaire cristallin (marbre)

En 1899, un visiteur de passage au Nouveau-Brunswick monte un jour à bord d'un bateau à Indiantown, à l'ouest de Saint John, pour faire un court voyage sur la rivière du même nom :

> Çà et là, en passant près de niches juchées dans des précipices aux multiples couleurs, on remarque soudainement des bouffées de fumée suivies quelques secondes après par un grondement sourd, puis par le fracas de morceaux de pierre qui retombent. Les mineurs étaient au travail.[171]

Le grondement dont parle le visiteur était causé par les explosifs qui ouvraient le roc, et les «mineurs» exploitaient une des carrières de calcaire de Saint John.

On retrouve du calcaire cristallin à travers tout le Nouveau-Brunswick, mais les gisements de Saint John furent de loin les plus exploités. On s'est employé à y produire principalement de la chaux et des granulats broyés et non de la pierre à construire; le roc est trop fracturé pour en tirer des blocs suffisamment gros pour de la pierre de taille. Il n'en demeure pas moins que le calcaire à parement brut est entré dans la construction de bon nombre de fondations et de murs de soutènement d'immeubles depuis les années 1700. On l'employait aussi à l'occasion dans la dernière moitié du XIX^{e} siècle comme pierre de taille pour les maisons et églises à Fredericton et Saint John.

Les Français de Port-Royal ainsi que d'autres qui l'utilisaient comme pierre à chaux pour fabriquer le mortier nécessaire pour réparer leurs bâtiments,[172] figurent parmi les premiers Européens à exploiter des carrières de calcaire cristallin autour de Saint John. Les Britanniques remplissaient régulièrement des bateaux de calcaire ce qui avait l'heur d'embêter les résidents indiens. Un certain Armstrong, dans un texte rédigé en 1736, décrit la réaction de ceux-ci :

> Cette année les Indiens de Saint John se sont opposés au chargement d'un navire venu chercher [à Saint John] du calcaire cristallin à la demande du responsable de la Commission des dépôts, et ont même volé les vêtements et provisions des personnes à bord du navire en prétendant que le terrain et les carrières leur appartenaient et qu'ils devraient recevoir une compensation.[173]

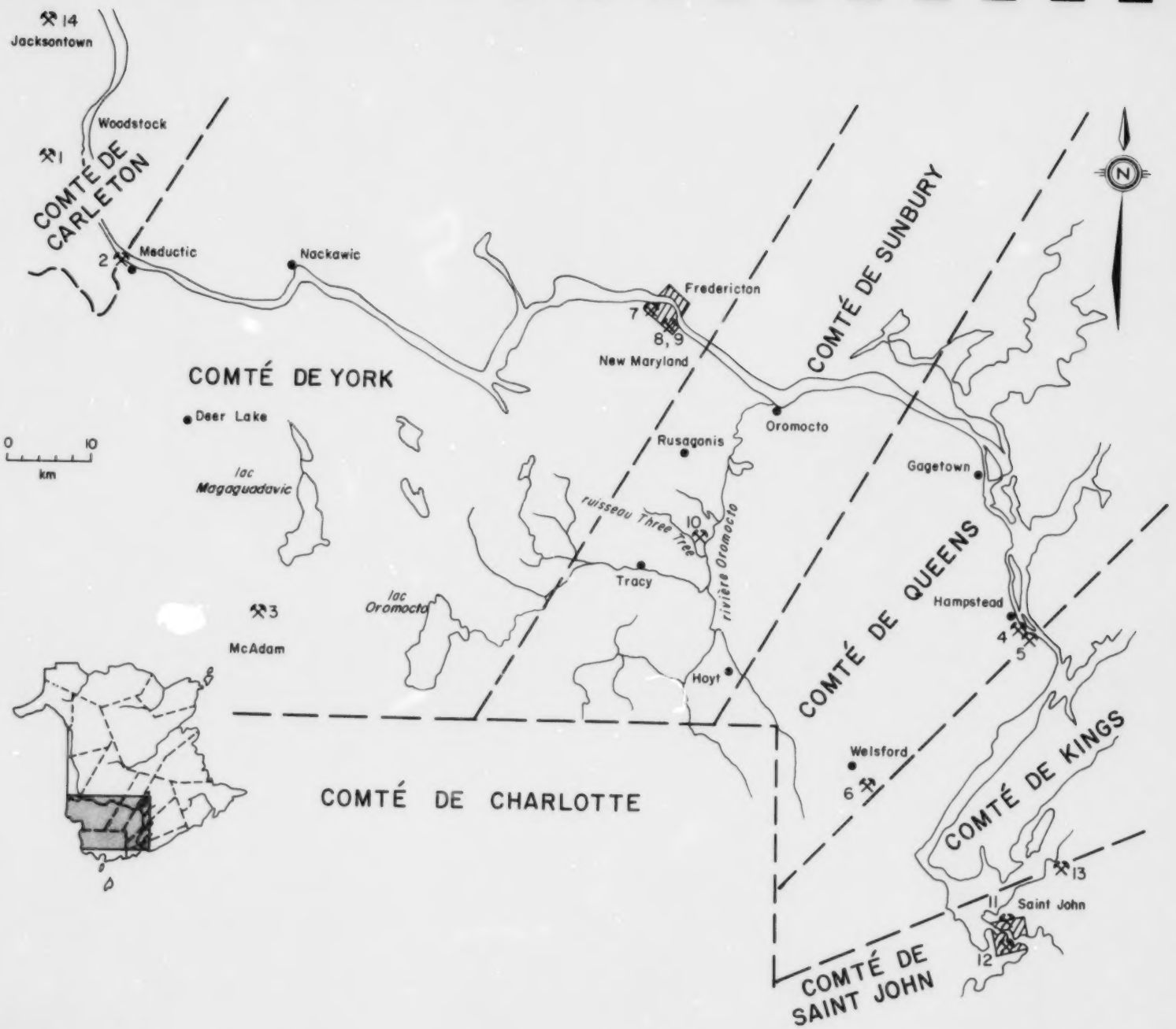
C'est la première controverse à propos d'une carrière au Nouveau-Brunswick. Beaucoup plus tard, de petites quantités de pierre de taille étaient extraites de deux carrières de Saint John. Une de celles-ci était située immédiatement à l'ouest du

Figure 6

Carrières du sud-ouest du Nouveau-Brunswick

Nom et numéro de la carrière	Principale période d'activité*
Carrières de granit	
1. Carrières de blocs de la région de Woodstock	années 1860-1870
2. Carrières de blocs de la région de Meductic	années 1860
3. Carrières de blocs de la région de McAdam	années 1880-1910
4. Carrières de l'île Spoon (nord)	1839-années 1940
5. Carrières de l'île Spoon (sud)	années 1880-1950
6. Carrière de Welsford	années 1890
Carrières de grès	
7. Carrière Rainsford	années 1820-1840
8. Carrière Morrison Mills	années 1880-1890
9. Carrière de Salamanca	années 1820
10. Carrière du ruisseau Three Tree	années 1870-1880
11. Carrière Partelow	1839-1840
Carrières de calcaire cristallin	
12. Carrière de Suspension Bridge	années 1870
13. Carrières de la région du Lac Lawlor	années 1850-1880
Carrières d'ardoise	
14. Carrière de Jacksontown	années 1860

* Données approximatives seulement


14
Jacksontown
Woodstock
1
COMTÉ DE CARLETON
2
Meductic
Nackawic
Fredericton
7
8, 9
New Maryland
COMTÉ DE SUNBURY
COMTÉ DE YORK
Deer Lake
0
10
km
lac Magaguadavic
Rusagonis
Oromocto
Gagetown
ruisseau Three Tree
10
rivière Oromocto
Tracy
lac Oromocto
3
McAdam
Hoyt
Hampstead
4
5
COMTÉ DE QUEENS
Welsford
6
COMTÉ DE KINGS
13
11
Saint John
12
COMTÉ DE SAINT JOHN
COMTÉ DE CHARLOTTE
N

Suspension Bridge à Saint John, et l'autre près du lac Lawlor à Rothesay à l'est de la ville. Au fil des années, les carrières changèrent souvent de propriétaires, et il est impossible de dire avec précision qui fournissait de la pierre et pour quelle construction, sans faire de longues recherches.

Les archives ne font mention que d'un seul ouvrage ayant été fait avec de la pierre de taille de la carrière de Suspension Bridge : l'église méthodiste Centenary-Queen Square, à Saint John *[44]*. J. Rines exploitait un four à chaux sur ce chantier en 1875, et il n'est donc pas impossible qu'il ait également fourni la pierre de taille.[174] Plusieurs carrières de calcaire étaient situées autour du lac Lawlor à l'est de Saint John, près de Brookville, Torryburn et sur les rives de Drury Cove. Les données d'archives les plus anciennes relatives à la production de pierre de taille remontent au milieu des années 1850, alors que les paroissiens de Saint John extrayaient de la pierre près du lac pour ériger la cathédrale Immaculate Conception *[42]*.[175] La pierre de Torryburn à servi à la construction de l'église Trinity au centre de la ville de Saint John *[43]* et, fort probablement, de Caverhill Hall *[93]*. La carrière de Brookville a aussi produit la pierre pour l'érection de l'église unie St. Paul *[49]* à Fredericton.[176]

7
LE COMTÉ DE KENT

On a peu exploité les carrières dans le comté de Kent avant 1850, si ce n'est dans de petites entreprises le long de la rivière Kouchibouguac dans les années 1830 et 1840 (voir la maison Tweedie *[91]*). L'industrie de la pierre y a fait ses débuts beaucoup plus tard que dans le sud-est ou le sud-ouest de la province, et se résumait à quatre grandes exploitations produisant de la pierre de taille d'un vert olive à jaunâtre *(figure 5)*. Il y avait une carrière près de Bouctouche. Les autres étaient situées le long de la ligne de chemin de fer Bouctouche-Moncton construite entre le printemps 1886 et l'automne 1887. Les trois carrières au bord de la voie ferrée commencèrent leur activité peu après 1887, vraisemblablement parce que la construction du chemin de fer mena à leur découverte ou, tout au moins, en favorisa la mise en valeur.

La carrière Bourque

Le 31 juillet 1890, *l'Évangéline* publiait un article décrivant une carrière à proximité de Notre-Dame. Son propriétaire Philippe Bourque y employait de 15 à 20 hommes. Une année plus tard M. Bourque et son frère Félicien demandaient conseil à Charles E. Fish, marchand de pierre de Newcastle, en ces termes :

> Nous vous expédions aujourd'hui par la poste des échantillons de moellon de nos carrières le long de la ligne de chemin de fer Bouctouche-Moncton. Nous avons besoin de l'aide de quelqu'un qui comprend ce domaine pour commercialiser cette pierre; les carrières sont très vastes, ...une voie d'évitement a été aménagée au pied des car-

> rières, et des derricks sont utilisés pour le chargement, des récompenses spéciales seront offertes.[177]

Malgré cette promesse, M. Fish leur fit une réponse décourageante :

> Nous regrettons de ne pouvoir vous offrir aucun encouragement pour mettre vos carrières en valeur. Nous serions heureux de nous défaire des nôtres, à un prix de beaucoup inférieur à ce qu'elles valent. Il semble y avoir beaucoup plus de pierre à vendre qu'on en ait besoin. Les échantillons sont de très bonne qualité, et je dois dire que s'il y avait une demande, vous n'auriez pas de difficulté à trouver preneur.[178]

Il semble que Philippe et Félicien ne tinrent compte que de la dernière phrase de cette lettre puisque le 8 novembre 1892, ils s'associent avec huit autres hommes de Moncton pour former la Moncton Freestone Company (Limited). Les prédictions sinistres de M. Fish se révélèrent justes et l'entreprise dû fermer ses portes vers 1893.

La carrière Stevens

L'article de *l'Évangéline*, dont on vient de parler, fait également état d'une autre carrière à Notre-Dame appartenant à Edgar Stevens. Selon l'article, la carrière venait tout juste de recevoir une commande de 1 200 $ en vue de la construction d'un immeuble de Moncton (l'édifice du YMCA aujourd'hui démoli) et «[...] ont passé des contrats avec certains partis d'Halifax, Montréal, etc.» La carrière Stevens était située du côté sud de Cocagne Bridge à l'endroit où la rivière Cocagne croisait le chemin de fer, à 29 kilomètres de Moncton.[179] M. Stevens louait la propriété pour une période de 99 ans en 1889, et obtenait des terrains supplémentaires afin d'aménager une ligne secondaire reliée à celle de la voie ferrée de Bouctouche-Moncton, qui n'était pas très loin.[180] Même si M. Stevens céda ces deux terrains à Isabella Stevens (sa soeur) en 1892, il semble que la transaction ait davantage eu valeur juridique puisqu'en 1894 M. Stevens était toujours directeur de la carrière.[181]

> Le directeur, Edgar S. Stevens... a déjà effectué plusieurs livraisons, et la demande de pierre est plus forte que jamais depuis l'ouverture des carrières. Jusqu'à maintenant on n'emploie que sept ou huit hommes, mais on pourrait y faire travailler une cinquantaine d'hommes et même plus...[182]

Malgré l'optimisme de la presse, il semble que M. Stevens ait cessé ses activités d'exploitation ou qu'il soit décédé peu après la parution de cet article. De toute manière, il quitta le milieu vers 1895 et laissa à Isabella le soin de confier la propriété

à un autre homme, Thomas Dobson.[183] (William Dobson, directeur de la carrière Boudreau dans le comté de Westmorland, avait un fil nommé Thomas - il s'agissait peut-être de la même personne.) M. Dobson exploita la carrière pendant trois ans et mit fin à son bail en novembre 1898.[184] Il est intéressant de noter que le bail de M. Dobson stipulait qu'à la résiliation du bail, il devait fournir à Isabella une liste complète d'acheteurs de pierre de construction.

Au cours de la décennie suivante, la carrière Stevens interrompit son activité. Isabella céda à nouveau le bail de la carrière en 1909 à un constructeur de Moncton du nom de Fred B. LeBlanc, qui, par une série de transferts, le transmit à la Kent Freestone Company Ltd (Moncton). Cette dernière fut constituée en société le 4 juillet 1912 par trois Irving de Bouctouche et deux résidents de Moncton. Sous la direction d'Alfred LeBlanc, six hommes y extrayaient de la pierre en 1911 pour les bureaux du chemin de fer Intercolonial à Moncton.[185] C'est à peu près tout ce que nous apprennent les archives sur cette propriété après cette date, sauf qu'elle produisit la pierre de l'église Saint-Antoine l'Ermite *[63]* vers 1921.

La carrière McSweeney

Cette carrière était située à Scotch Settlement à une douzaine de kilomètres au sud de Notre-Dame, près de la ligne de chemin de fer Bouctouche-Moncton.[186] Le peu que nous savons de cette carrière provient surtout d'un rapport rédigé en 1897 par le géologue Loring Bailey.

> Il y a quelque huit ou neuf ans [selon Bailey] une petite carrière a été ouverte à Scotch Settlement, à l'embouchure de la rivière Shediac; on l'appelait la carrière McSweeney. On a employé la pierre de cette carrière pour construire la chapelle catholique romaine de Moncton, mais depuis lors rien d'autre n'a été fait.[187]

Edward McSweeney, ancien maire de Moncton, fut une seule fois propriétaire d'une carrière, qui portait son nom. La chapelle à laquelle M. Bailey fait allusion était l'église St. Bernard's, dont la construction commença en 1887. Il serait intéressant de savoir si c'est la construction de l'église qui est à l'origine de l'exploitation de cette carrière ou si, inversement, les paroissiens bâtirent l'église en pierre parce qu'on avait découvert la carrière McSweeney le long de la ligne de chemin de fer.

Peu de temps avant que la construction de l'église St. Bernard's soit terminée en 1891, les entrepreneurs songèrent à utiliser la pierre de Scotch Settlement comme moellon pour le projet de voie ferrée de transbordement de Chignecto.

> M. Chandler, de la voie ferrée de transbordement Chignecto, s'est rendu à Scotch Settlement dans l'intention d'y ouvrir une carrière sur la rivière Shediac, à la car-

> rière McSweeney, ou à proximité de celle-ci. On dit que les possibilités sont prometteuses et que la pierre sera transportée à Moncton par la ligne Bouctouche-Moncton, et expédiée de Moncton par bateau.[188]

Est-ce que M. Chandler a réellement extrait de la pierre de la carrière McSweeney pour sa voie ferrée de transbordement? Il est probable que non. Il en vint à utiliser la pierre des carrières de Wood Point et de Hopewell Cape pour l'encaissement de la voie ferrée.[189] La pierre de ces carrières étaient accessible par cours d'eau tandis que celle de Scotch Settlement aurait exigé des coûts élevés de transport ferroviaire.

La maison Mary (1906) à Moncton est le seul autre immeuble qui contient de la pierre de la carrière de McSweeney; on l'a bâtie assurément avec la pierre qui restait après la construction de l'église St. Bernard's.[190] La pierre pour la façade, l'entrée et le presbytère provenait de ce qu'on a appelé «la carrière personnelle du père Savage à Notre-Dame», qui aurait pu être celle d'Edgar Stevens ou une autre.[191]

La carrière de Bouctouche

Elle est située à environ un kilomètre et demi à l'ouest de Bouctouche sur la rive nord de la rivière du même nom. Cette carrière a été mise en valeur à la fin des années 1800; elle comprenait deux derricks et un quai d'expédition.[192] Il est possible qu'Edgar Stevens l'ait louée.[193] On y trouve une pierre à grain très gros qui se détériore beaucoup en milieu salin; cela pourrait expliquer pourquoi elle n'aurait pratiquement pas été utilisée comme pierre de taille au XIX^{e} siècle.[194]

En 1911, la carrière de Bouctouche appartenait à une demoiselle Deacon de Shediac, mais n'était pas exploitée.[195] (Un dénommé William B. Deacon de Shediac était partiellement propriétaire de la Northumberland Stone Company Ltd., qui produisait de la meule près de Shediac à la fin des années 1890. Il est possible que M. Deacon ait également acheté la propriété de Bouctouche et l'ait laissée à sa fille.) Des paroissiens ouvrirent pour une dernière fois la carrière de Bouctouche après la Première Guerre mondiale afin d'y extraire de la pierre pour construire l'église Saint-Jean-Baptiste à Bouctouche *[64]*. Ce fut donc la dernière carrière de pierre de taille à être exploitée dans le comté de Kent.

NOTES

1. Hale, 1979, p. 22-35.
2. Haskell, [s.p., n.d.].
3. Les renseignements donnés dans cette partie de l'ouvrage sont tirés de la *Read Paper Collection* (MC 224) conservée aux Archives provinciales du Nouveau-Brunswick.
4. Constituée en société au Nouveau-Brunswick en vertu de lettres patentes signées le 8 avril 1908.

5. Autres renseignements dans les procès-verbaux de la Read Stone Company Ltd., 1908-1939, MC 224/1/1. APNB.
6. Notes datées du 15 octobre 1938, procès-verbaux de la Read Stone Company Ltd., MC 224/1/1. APNB.
7. Le recensement provincial de 1861 révèle que 8 600 meules ont été extraites de Coverdale; il s'agit d'une quantité étonnamment importante, si l'on pense que l'on ne sait rien de l'emplacement de cette carrière, ni si l'on y a déjà produit de la pierre de taille.
8. L'auteure tient à remercier Susan Buggey qui lui a permis de consulter son manuscrit inédit intitulé *Notes on the Albert Freestone Quarries, Albert County, New Brunswick*. Ce document contient des références précieuses à quelques-unes des principales sources (années 1850-années 1860) citées dans la présente section.
9. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre C, p. 569 (le 2 septembre 1851).
10. Gesner, 1840, p. 29.
11. JHA, 1847, p. cxlvi.
12. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre A, p. 396 (le 9 novembre 1847).
13. Buggey, 1979, p. 1.
14. Cahier de notes de David Stirling, architecte [1848-1875]. Copie déposée aux Archives publiques de la Nouvelle-Écosse, MG 1/No. 1307B. L'original se trouve aux Archives de l'université Queen's, Kingston, Ontario.
15. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre C, p. 573 (le 20 août 1852).
16. Acts of the New Brunswick Legislature, 18 Vic. C. 68.
17. Ibid.
18. *The Morning News* (Saint John), les 1er et 8 mai 1854.
19. Masters, 1936, p. 88.
20. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre F, p. 71 (le 31 mars 1856).
21. Mairie : *The Morning News* (Saint John), le 13 décembre 1854. Bethesda Terrace : lettre de Henry Hope Reed adressée à G.L. Martin, le 29 mars 1989, documents personnels de G.L. Martin.
22. *The Morning News* (Saint John), les 11 mai et 20 juin 1855.
23. Bailey, 1864, p. 49.
24. In Dickie et Wilkinson, 1990 :

    Le monument Sebastopal (1857)
    Le palais de justice du comté d'Halifax (1858-1860)
    West Block, rue Granville (1860)
    Le Halifax Club (1862)
    L'immeuble Dominion (1863)

25. Lettre d'Arthur J. Gerrier, chercheur appointé, Greater Portland Landmarks Inc., adressée à Robert L. Boyce, architecte spécialiste de la restauration et du patrimoine, MMC Architects Limited, Saint John, le 22 octobre 1982, p. 2. Robert Boyce, Saint John, documents personnels.
26. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre G, p. 25 (le 16 mars 1858); Buggey, 1978, p. 1, 13.
27. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre G, p. 72 (le 3 avril 1858).
28. Acts of the New Brunswick Legislature, 21 Vic. C. 70.
29. RG 39C/1862 #1315. Archives publiques de la Nouvelle-Écosse.
30. JHA, 1862, p. 20.
31. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre H, p. 33 (le 9 février 1860); livre H, p. 541 (le 9 septembre 1861).
32. JHA, 1865, p. 106.
33. Journal de Gaius Turner, Harvey Bank, les 3 et 4 septembre 1877. Musée du comté d'Albert, Hopewell Cape. Transcription fournie par Brenda Orr, Musée de Moncton.
34. Fred Pellerin, Dieppe, comm. pers.
35. Atlas of the Maritime Provinces of the Dominion of Canada, 1878.
36. *Saint John Daily Telegraph*, le 10 juin 1878.
37. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre R, p. 469 (le 10 janvier 1880).
38. *The Daily Times* (Moncton), le 16 avril 1880.
39. Ibid., le 14 mai 1980.
40. Ibid.
41. Ibid.
42. Ibid., le 6 mai 1881.
43. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre T, p. 240, (le 9 février 1882); livre U, p. 492 (le 13 juillet 1883).
44. Roy LeBlanc, Shediac, comm. pers.
45. *Morning Telegraph* (Saint John), le 26 janvier 1869.
46. Acts of the New Brunswick Legislature, 36 Vic. C. 89 et 37 Vic C. 110.
47. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre O, p. 80 (le 22 août 1874); livre O, p. 625 (le 7 avril 1875); livre O, p. 627 (le 7 avril 1875).
48. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre O, p. 308 (le 12 décembre 1874); livre O, p. 311 (le 12 décembre 1874).
49. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre P, p. 176 (le 29 mai 1876).
50. Fred Pellerin, Dieppe, comm. pers.
51. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre Q, p. 233 (le 17 novembre 1877).
52. McAlpine's Westmorland & Albert Counties Directory for 1885-1886; Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre T, p. 160 (le 13 juin 1881).
53. *Saint John Daily Telegraph*, le 18 avril 1879.

54. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre Q., p. 835 (le 16 janvier 1879).
55. *The Daily Times* (Moncton), le 4 mai 1880.
56. Bureau d'enregistrement des titres du comté d'Albert, livre U, p. 404 (le 12 mai 1883); livre U, p. 647 (le 1er novembre 1883).
57. Lettre datée du 14 septembre 1883 rédigée par W.L. McArthur & Co. et adressée à la Read & Co. Collection de la famille Read, MC 224/3/79. APNB.
58. JHA, 1884, p. 231.
59. *The Maple Leaf*, le 9 juillet 1885.
60. JHA, 1894, p. C11-12.
61. Ibid.
62. Merrill Nelson, Sussex, comm. pers.
63. Ryder, 1967, p. 243.
64. Plusieurs cimetières de l'est du comté d'Albert renferment des monuments de grès remontant aux années 1850 et 1860. Il est probable que les Tingley en firent la majorité.
65. Ells, 1885, p. 35E.
66. Gesner, 1840, p. 51.
67. Eardley-Wilmot, 1927, p. 23; document non publié, daté du 12 février 1925, Archives Read, MC 224/1/3. APNB.
68. Bailey, 1865, p. 110.
69. *The Daily Times* (Moncton), le 4 octobre 1883.
70. McAlpine's Westmorland & Albert Counties Directory for 1885-1886.
71. JHA, 1894, p. C11-12.
72. *Moncton Transcript*, le 15 mars 1890; Snowdon, 1972, p. 25-27.
73. Entretien entre Ronald Labelle et Edgar LeBlanc, le 29 septembre 1979, Dossier 11, ms 25. CEA.
74. Eardley-Wilmot, 1927, p. 11.
75. Bourgeois, 1925, p. 80.
76. Fred Pellerin, Maritime Stoneworks Ltd., de Dieppe, a partagé une partie de sa recherche sur la carrière Boudreau. Nous tenons à le remercier de son aide à la rédaction de cette section de l'ouvrage.
77. Hamilton, 1876, p. 67.
78. JHA, 1860, p. 98, 122, 134.
79. Acts of the New Brunswick Legislature, 18 Vic. C. 16; bureau des titres du comté de Westmorland, livre II, p. 217-219 (le 5 janvier 1855); livre II, p. 285-286 (le 12 janvier 1856); livre KK, p. 233 (le 8 novembre 1856).
80. Il est probable qu'on trouvera d'autres détails relatifs à ce différend dans les dossiers de requête aux APNB.
81. Bowser, 1986, p. 77-78.
82. Carte des comtés de Westmorland et d'Albert, 1862.
83. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre PP, p. 648 (le 1er août 1861).

84. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre RR, p. 178, 204, 205, 232 (les 19 avril, 23 juillet, 4 et 23 août 1861).
85. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre RR, p. 317 (le 2 octobre 1862); livre SS, p. 28 (le 14 mars 1863).
86. MacNutt, 1963, p. 388, 432; Belliveau, 1976, p. 11-21.
87. Ibid., p. 349.
88. Ibid., p. 369, 388.
89. Acts of the New Brunswick Legislature, 28 Vic. C. 56.
90. Bowser, 1986, p. 85.
91. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre SS, p. 285 (le 14 mars 1863); livre WW, p. 348 (le 15 juin 1866).
92. Hamilton, 1876, p. 67.
93. Gillcash, 1984, p. 36.
94. Ibid., p. 57-61.
95. *The Daily Times* (Moncton), le 13 août 1877.
96. Bailey, 1899, p. 110M.
97. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre RR, p. 204 (le 4 août 1862).
98. Hutchison's New Brunswick Directory for 1865-1866.
99. Lettre de Richard J. Foxwell à Charles E. Fish, le 10 août 1889. Archives Fish, boîte 2, dossier 'Richard J. Foxwell 1889', MC 1244/MS 1B/18. APNB.
100. Lettre de H.C. Read à C.E. Fish, le 25 mai 1889. Archives Fish, boîte 4, dossier 'H.C. Read 1889-1906', MC 1244/MS 1B/45. APNB.
101. Ibid.
102. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre RR, p. 205 (le 4 août 1862).
103. *The Daily Times* (Moncton), le 1er août 1885.
104. Document daté du 15 février 1895, Fred Pellerin, dossiers personnels.
105. Bailey, 1899, addenda.
106. Acts of the New Brunswick Legislature, 23 Vic. C. 82.
107. *Morning Telegram* (Saint John), le 10 juin 1865.
108. Fred Pellerin, Dieppe, dossiers personnels.
109. *Morning Telegram* (Saint John), le 1er juillet 1865.
110. Hamilton, 1876, p. 67.
111. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre R3, p. 494 (le 28 novembre 1876); *The Daily Times* (Moncton), le 13 août 1877.
112. Gillcash, 1984, p. 43-44.
113. *The Daily Times* (Moncton), le 13 août 1877.
114. *Saint John Daily Telegraph*, le 5 octobre 1878; *The Daily Times* (Moncton), le 28 juillet 1885.
115. Williamson, 1974, p. 56-57.
116. *Saint John Daily Telegraph*, le 8 juin 1878.
117. Bailey et Jack, 1876, publicité.

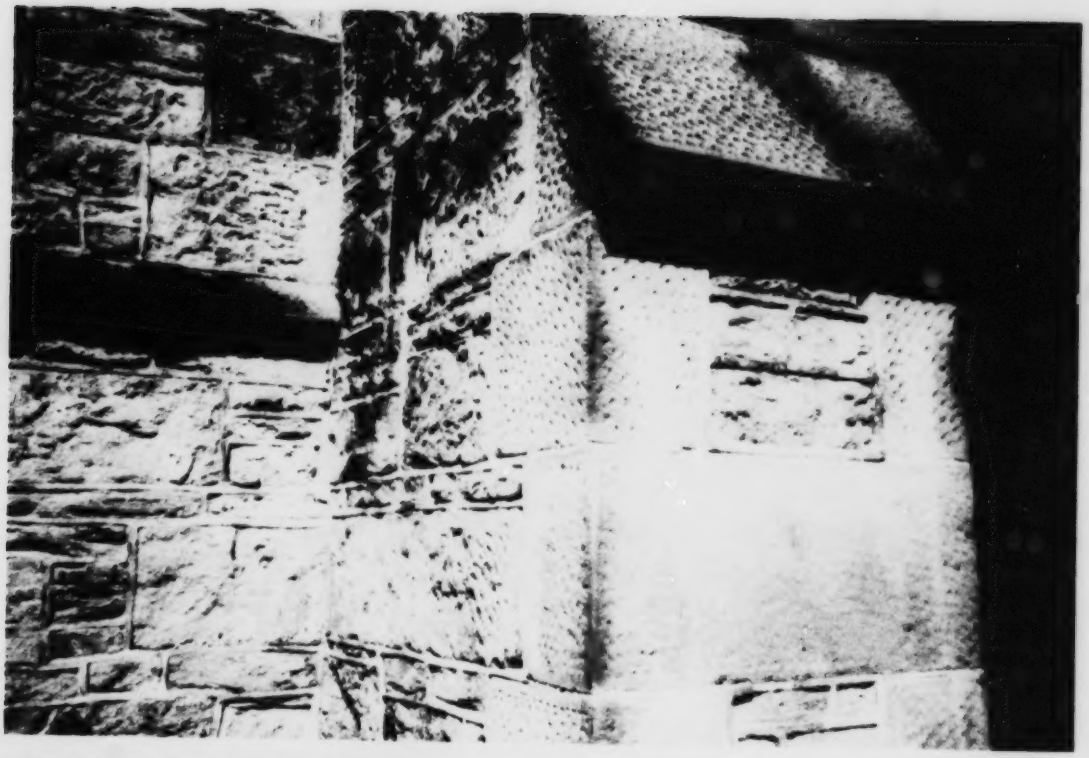
118. *Saint John Daily Telegraph*, le 13 juillet 1871; Fred Pellerin, Dieppe, comm. pers.
119. Bailey et Jack, 1876, p. 51.
120. *The Daily Times* (Moncton), le 28 juillet 1885.
121. Ibid., le 31 juillet 1885.
122. de Caraffe, 1983, p. 3; *Saint John Daily Telegraph*, le 9 juillet 1896.
123. Procès-verbaux, 1908-1938, Read Stone Company Ltd., MC 224/1/1. APNB.
124. Eardley-Wilmot, 1927, p. 12.
125. Bowser, 1986, p. 116-117.
126. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre KK, p. 233 (le 8 novembre 1856); livre WW, p. 348 (le 15 juin 1866).
127. *The Daily Times* (Moncton), le 29 avril 1881.
128. Labelle et McGinity, 1981a et 1981b.
129. Fred Pellerin, Dieppe, comm. pers.
130. Eardley-Wilmot, 1927, p. 12, 41; Bailey, 1899, addenda.
131. Constituée en société au Nouveau-Brunswick en vertu de lettres patentes du 13 mai 1908.
132. Parks, 1914, p. 59.
133. Eardley-Wilmot, 1927, p. 12.
134. Procès-verbaux de la Read Stone Company Limited, MC 224/1/1, notes du 7 août 1923, le 10 avril 1926. APNB.
135. Bowser, 1986, p. 116-117.
136. Parks, 1914, p. 59.
137. Gesner, 1840, p. 30.
138. Ells, 1885, p. 37E.
139. Renseignements inscrits sur un feuillet inédit intitulé Marshlands Inn, MCC 224/1/3. APNB.
140. JHA, 1847, p. cxlii.
141. Gesner, 1840, p. 60.
142. Gesner, 1840, p. 31.
143. Acts of New Brunswick Legislature, 23 Vic. C. 84.
144. Snowdon, 1972, p. 24.
145. Ibid.
146. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Westmorland, livre RR, p. 347 (le 21 octobre 1862).
147. Eardley-Wilmot, 1927, p. 24.
148. Eardley-Wilmot, 1927, p. 24; lettre de J.B. Read à John Lowe, le 21 janvier 1872, MC 224/3/9. APNB.
149. Snowdon, 1972, p. 25-27.
150. Document inédit daté du 12 février 1925, MC 224/1/3. APNB.
151. Lettre de J.B. Read à Henry Read, le 14 août 1889, MC 224/3/111. Il existe aussi un article sans référence dans un dossier intitulé 'Read Family' à la bibliothèque Manse de Newcastle.
152. Parks, 1914, p. 63; annonce non publiée, MC 224/1/3. APNB.

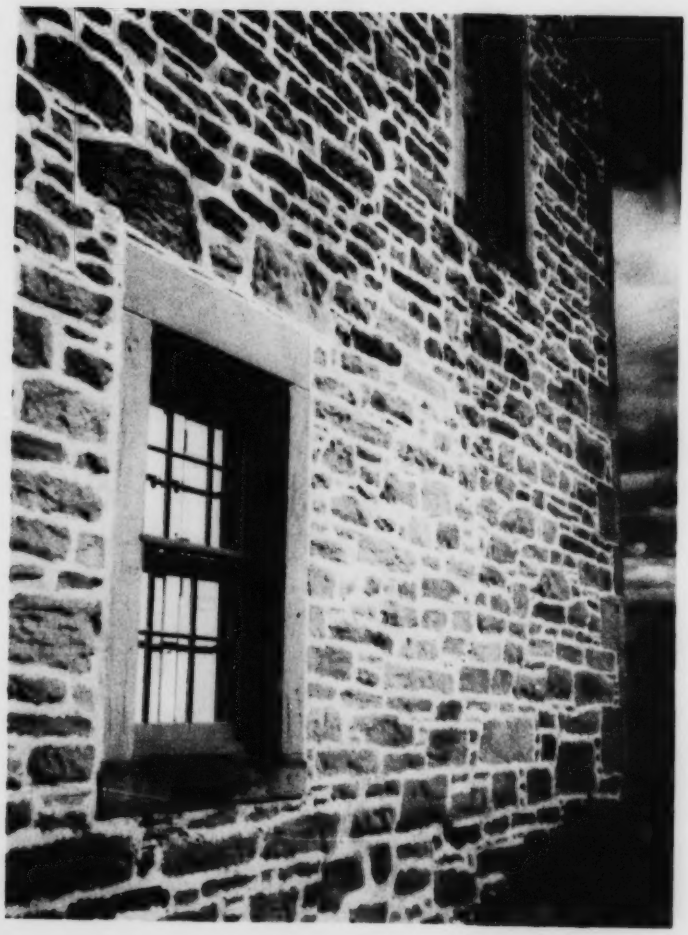
153. Eardley-Wilmot, 1927, p. 24.
154. Ells, 1885, p. 9E.
155. *Saint John Daily Telegraph*, le 7 juin 1883 et le 2 octobre 1884; Petchey 1989, s.p.
156. Bailey, 1899, addenda.
157. *The Sackville Tribune*, le 11 juin 1908.
158. Parks, 1914, p. 65-66.
159. *Tribune Post*, le 21 décembre 1908.
160. Mount Allison University Newsletter, vol. 5, n° 1, le 22 janvier 1973.
161. Carte des comtés de Westmorland et d'Albert, 1862.
162. Parks, 1914, p. 42.
163. McAlpine's New Brunswick Directory for 1889-1896.
164. Parks, 1914, p. 43-44.
165. Parks, 1914, p. 44.
166. Bailey et Matthew, 1872, p. 234.
167. Bailey, 1899, p. 114M.
168. Selon Bailey (1899, p. 114M) la carrière du ruisseau Three Tree a fourni de la pierre pour la construction de l'Édifice ministériel et de la mairie de Fredericton. Par contre, Squires (1980, p. 45) cite un article de journal selon lequel la pierre de la mairie provenait de la Caledonia. De plus, des sources orales affirment que la pierre de l'Édifice ministériel venait de Morrison Mills.
169. Squires, 1980, p. 93.
170. Parks, 1914, p. 50.
171. Grant, 1899, p. 28.
172. Parks, 1914, p. 165.
173. Murdoch, 1865, p. 514.
174. Atlas of Saint John City & County, 1875, p. 61.
175. Hennessey et al., 1987.
176. Parks, 1914, p. 165.
177. Lettre de P. et F. Bourque à C.E. Fish, le 25 juin 1891. Archives Fish, MC 1244/MS IB/8, dossier 'Building Stone, General Correspondence, A-E'. APNB.
178. Lettre de Charles Fish à P. et F. Bourque, le 26 juin 1891. Archives Fish, copie-lettres '7 avril 1891-19 août 1892', MC 1244/MS 23/#86. APNB.
179. Bailey, 1899, p. 114M.
180. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Kent, livre H2, p. 308 (le 22 juillet 1889); livre H2, p. 452 (le 4 octobre 1889).
181. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Kent, livre L2, p. 10 (le 21 novembre 1892).
182. *The Daily Times* (Moncton), 12 mai 1894.
183. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Kent, livre M2, p. 743 (le 15 janvier 1895).
184. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Kent, livre A3, p. 767 (le 29 novembre 1898).
185. Parks, 1914, p. 40-42.

186. *The Daily Times* (Moncton), le 17 août 1891.
187. Bailey, 1899, p. 114M.
188. *Moncton Transcript*, le 15 mars 1890.
189. Snowdon, 1972, p. 25-27; JHA, 1894, p. C11-12.
190. Belliveau, 1981, p. 144.
191. Hynes, 1982, p. 128.
192. Parks, 1914, p. 39-40.
193. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Kent, livre I2, p. 221 (le 17 avril 1890).
194. Parks, 1914, p. 39-40.
195. Ibid.

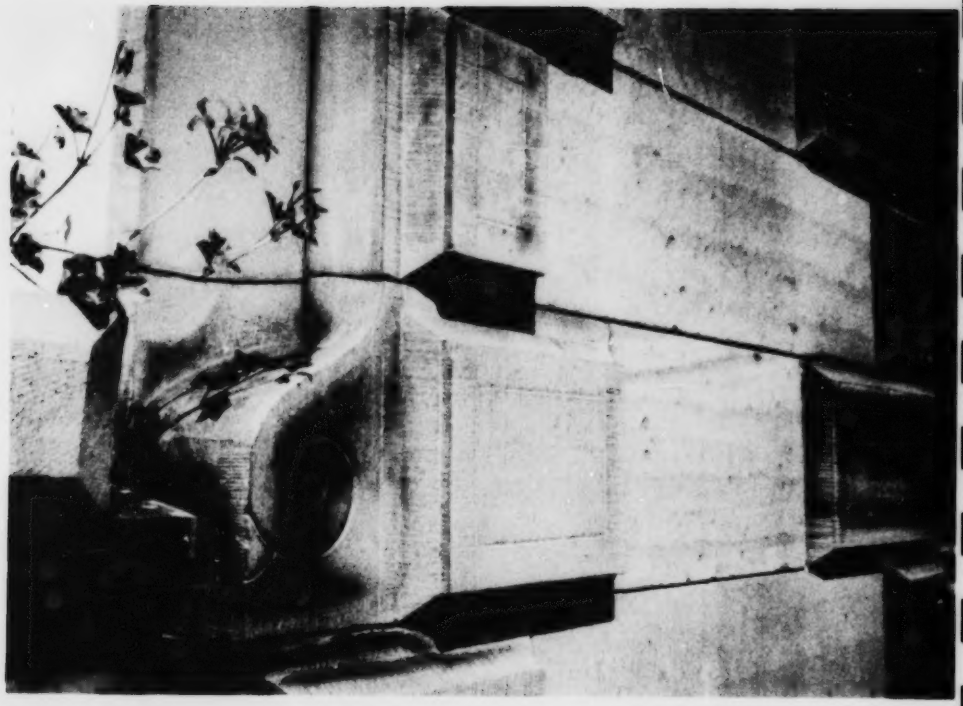
Quelques finitions de
pierre caractéristiques

Quelques finitions de pierre
caractéristiques



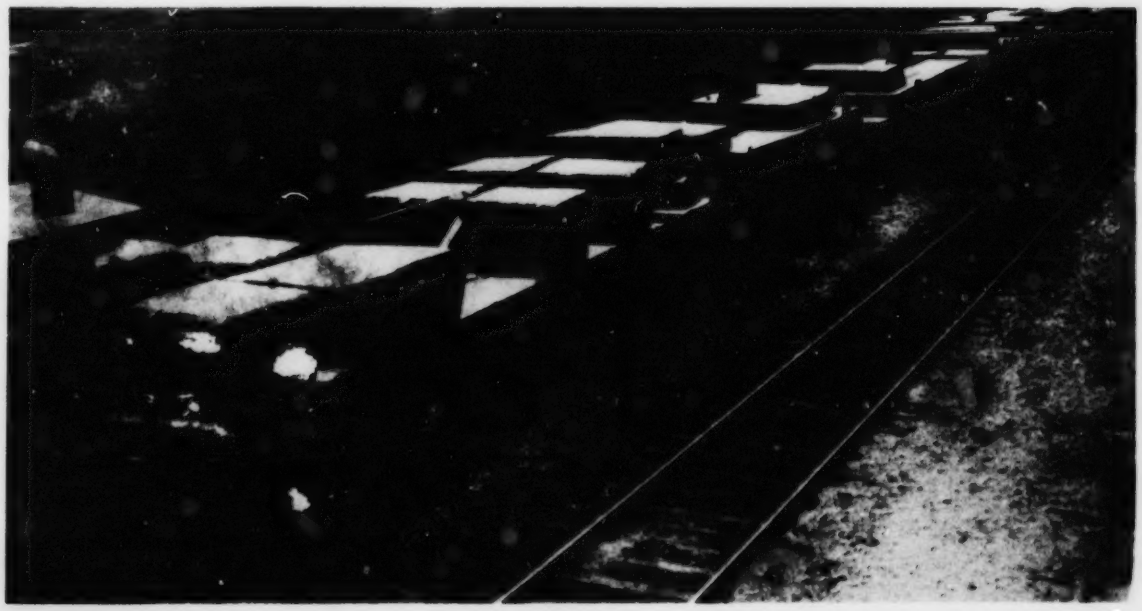


Quelques finitions de pierre caractéristiques



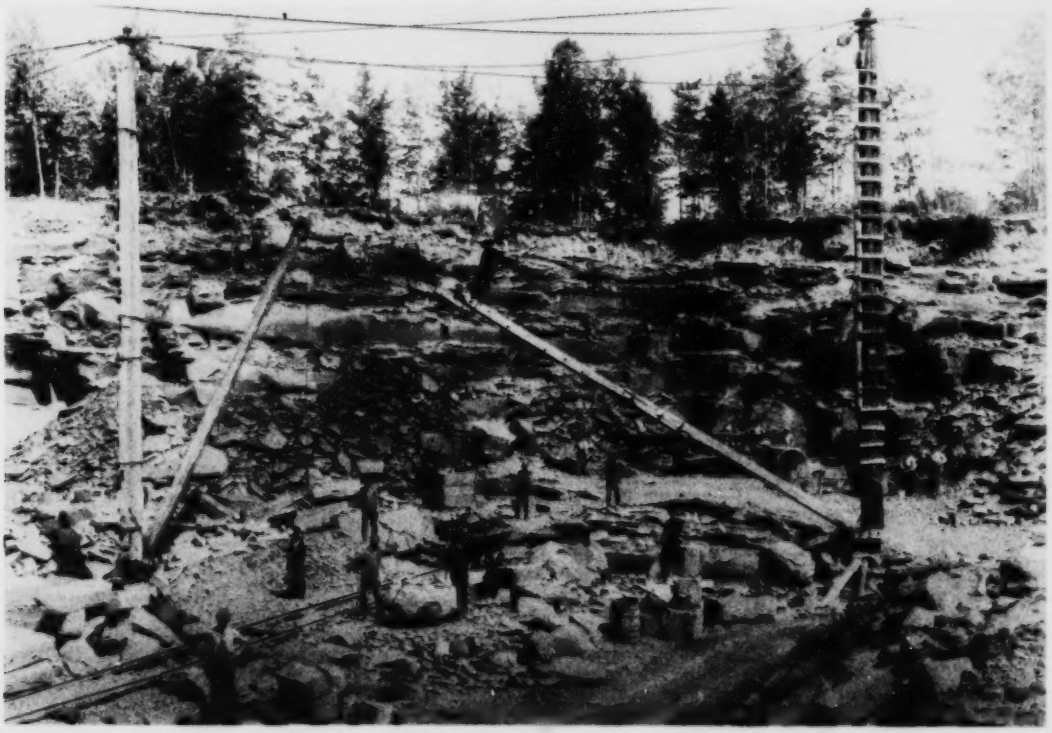
Quelques finitions de pierre caractéristiques

Percer à la main des trous pour y mettre les explosifs (v. 1900) Avant l'ère des outils électriques, il fallait trois personnes pour percer un trou de forage. Deux hommes frappaient en alternance sur la barre de carrier tandis que le troisième la tenait en place et la faisait pivoter après chaque coup. *Photographie P32/90, APNB.*



La carrière de grès Pickard à la gare de Sackville (v. 1900) Le personnel du chemin de fer Intercolonial devait peser à la gare de Sackville le grès rouge de la carrière Pickard avant de l'expédier à divers endroits dans tout l'est du Canada. *Photographie d'archives P7426/1/6 de l'université Mount Allison.*

Hangar de la carrière de French Fort Cove à Newcastle (v. 1893) Les travailleurs taillent la pierre pour la construction de l'Académie Harkins. *Photographie P6/356, APNB.*



Carrière de French Fort Cove (v. 1890) Cette carrière était une entreprise d'envergure possédant plusieurs derricks et un réseau de tramways. *Photographie P6/336, APNB.*

Entreprise de granit de St. George (v. 1910) Hommes photographiés sous le pont roulant qui transporte la pierre dans les installations de finition. À gauche, des pierres tombales terminées. *Archives du comté de Charlotte.*

Entreprise de granit de St. George (v. 1910) On utilisait des chevaux pour transporter la pierre de la carrière aux hangars de découpage. *Archives du comté de Charlotte*.

CHAPITRE IV

L'âge d'or du grès

Partie II - Le nord du Nouveau-Brunswick

1
INTRODUCTION

La rivière Miramichi est un cours d'eau ondoyant et souvent paisible qui coule à travers le comté de Northumberland. On peut apercevoir de nombreux rochers de grès le long de la rivière et de ses affluents, de même que dans les ravins au bord des cours d'eau qui y pénètrent. Dans le comté de Gloucester, plus au nord, on trouve des affleurements de grès sur la côte sud de la baie des Chaleurs et dans la majeure partie de l'intérieur de la Péninsule acadienne.

Comme nous l'avons mentionné au chapitre II, les résidents des comtés de Northumberland et de Gloucester ont commencé à extraire de la meule des carrières dès le milieu du XVIII[e] siècle. Quelques carrières donnaient également un peu de pierre de taille au début des années 1800, qui était destinée à un usage local. Mais même si l'industrie de la pierre avait démarré aussi tôt dans le nord de la province, l'exploitation commerciale de la pierre ne commencera que dans les années 1880, soit presque 30 ans après que la production atteignait un point culminant dans diverses carrières du sud de la province, dont Marys Point, Caledonia et Boudreau. Les éléments qui avaient favorisé l'exploitation des carrières dans le sud après 1850 - la signature du Traité de réciprocité, le financement américain, etc. - eurent peu d'effets dans le district de Miramichi. Pourquoi?

Il est possible que les industries de la coupe du bois, de la construction navale et de la pêche aient pris toute l'énergie des entrepreneurs jusque dans les années 1870. Peut-être le comté de Northumberland était-il trop éloigné des ports américains comparativement aux comtés d'Albert et de Westmorland. Les documents n'indiquent pas que les Américains soutenaient financièrement l'industrie de la pierre dans le nord, même après qu'elle fut entièrement établie dans les années 1880. Mais peu importe, ce n'est qu'après les années 1870 que l'industrie de la pierre dans le nord de la province réalisa sa destinée, c'est-à-dire après qu'on ait mis en place des lignes de chemin de fer fiables pour relier la région à l'Ontario et au Québec, et une fois que les tarifs canadiens imposés sur les importations américaines rendirent la pierre des Maritimes plus attrayante pour le centre du Canada *(figure 7)*.

2
LE COMTÉ DE NORTHUMBERLAND
Les carrières Goodfellow

Selon les archives, les deux premières carrières de pierre de taille du comté de Northumberland appartenaient à Joseph Goodfellow de South Esk. Elles étaient à une distance de cinq kilomètres l'une de l'autre, sur la rive sud de la rivière Little Southwest Miramichi.[1] La carrière la plus à l'est était parfois appelée carrière Shillelagh d'après l'anse Shillelagh située à proximité.

Joseph Goodfellow commence à exploiter la carrière à la fin des années 1860. On dit que la pierre de Shillelagh a été employée pour construire la vieille prison de Newcastle en 1829. Il s'agit probablement d'une histoire apocryphe puisqu'on pouvait trouver à l'époque de la pierre appropriée à ce type de construction pratiquement à côté de l'emplacement de la prison.[2] D'un autre côté, la ferme McTavish à South Esk *[90]* pourrait avoir été construite avec la pierre de la région, sinon avec celle que produisait les carrières de M. Goodfellow.

Dans les années 1870, M. Goodfellow connût une prospérité modeste. Entre 1872 et 1874, il livra 1 200 tonnes de moellon et 60,5 tonnes de meule aux États-Unis. Il vendit de la pierre pour les ponts de la compagnie de chemin de fer Intercolonial traversant la Miramichi dans les années 1870,[3] et sa meule fut même primée à l'occasion de l'exposition célébrant le centenaire de Philadelphie en 1876.[4] Fort de ses succès précoces, M. Goodfellow essaya d'abord de surmonter les difficultés que posait le gonflement des tarifs douaniers américains en s'attaquant de front à ses concurrents. Ses principaux concurrents étaient Henry Read et d'autres membres de l'empire Read.

Henry Read et ses frères exploitaient des carrières dans les comtés d'Albert, de Westmorland, de Northumberland et de Gloucester et en Nouvelle-Écosse, et vendaient le gros de leur pierre à Montréal.[5] En 1884, M. Goodfellow monta donc dans le train en direction de Montréal pour y rencontrer quelques agents de pierre et leur proposer son produit à un prix inférieur à celui que leur offraient les Read. De nos jours, de telles tactiques semblent peu vigoureuses, mais dans les années 1880, elles eurent l'effet de déconcerter le monde courtois des marchands de Montréal.

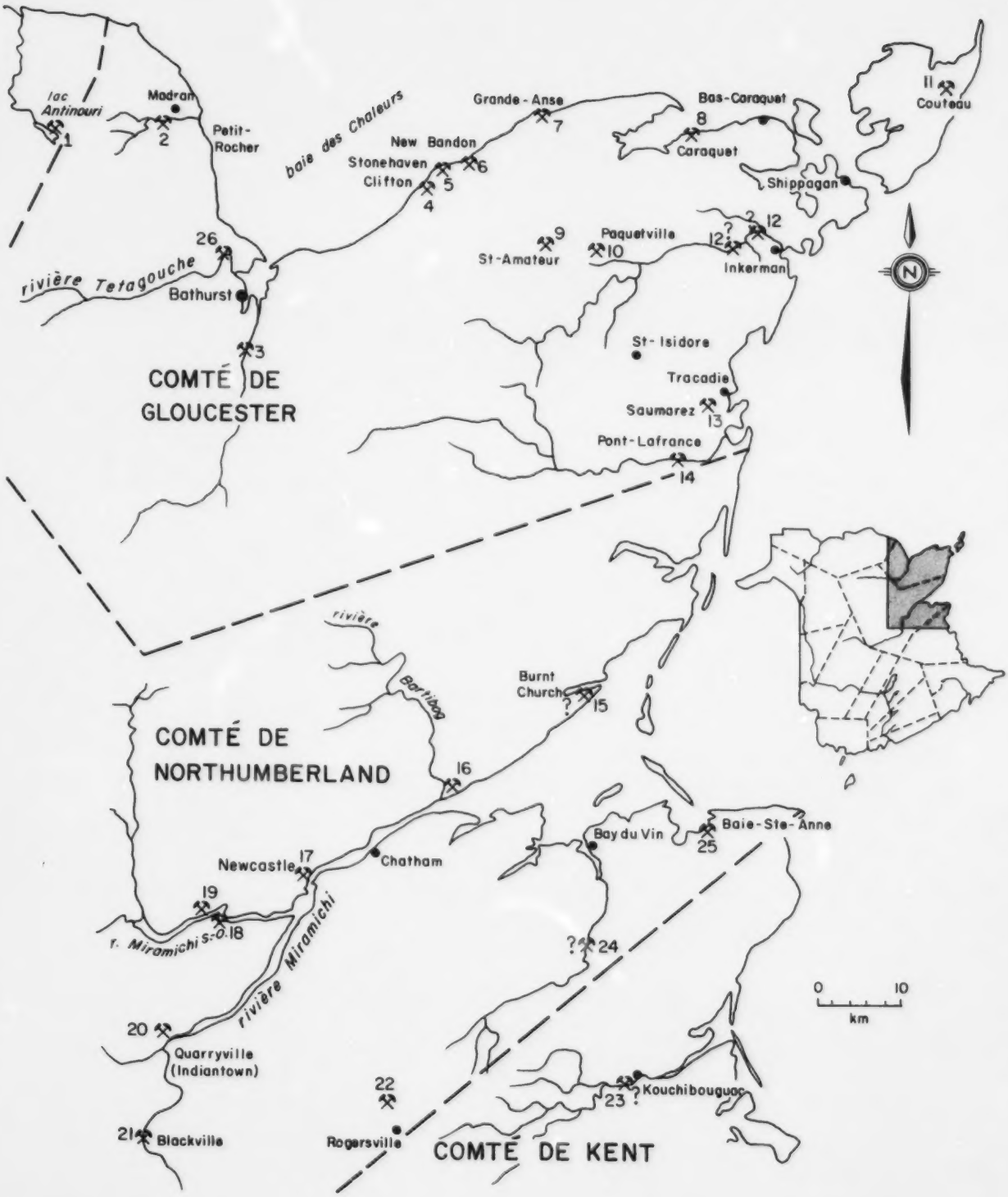
Un des agents avait des doutes sur la qualité de la pierre et, à supposer que M. Goodfellow se fasse une mauvaise réputation à Montréal, il se demandait si cela pourrait avoir des conséquences négatives sur le marché de la pierre de toute la Miramichi.[6] Un autre agent alla plus loin. Après avoir déploré les prix inhabituellement bas de M. Goodfellow - vraisemblablement parce qu'ils réduiraient le profit de l'agent - il fit l'hypothèse que M. Goodfellow avait une dent contre J.B. Read & Co. et refusa de le recevoir à ses bureaux.[7] On ne peut qu'éprouver de la sympathie pour M. Goodfellow qui, après tout, essayait simplement de réchapper à la tempête

Figure 7

Carrières des comtés de Kent (nord), Gloucester, Northumberland et Restigouche

Nom et numéro de la carrière	Principale période d'activité*
Carrières de granit	
1. Carrière du lac Antinouri	1950-1982
2. Carrière de Madran	années 1920
3. Carrière de Nepisiguit (Connolly)	années 1860-1950
Carrières de grès	
4. Carrières de Clifton	années 1870-1910
5. Carrières de Stonehaven	milieu du XIX[e]-années 1920
6. Carrières de New Bandon	début du XIX[e]-années 1890
7. Carrières de Grande-Anse	début du XIX[e]-années 1890
8. Carrières de Caraquet	début du XIX[e]-années 1860
9. Carrière de Saint-Amateur	années 1920
10. Carrière de Paquetville	années 1920
11. Carrière de Coteau	années 1880-1890
12. Carrières de Pokemouche	années 1910
13. Carrière de Saumarez	années 1860
14. Carrière de la rivière Big Tracadie	années 1900-1920
15. Carrière de Burnt Church	fin du XVII[e] siècle
16. Carrière de Bartibog	années 1870-1880
17. Carrière de French Fort Cove	1884-1904
18. Carrières Goodfellow/McGregor	années 1860-1880
19. Carrière Hill	1907-1915
20. Carrières d'Indiantown/Quarryville	Read : 1883-92, 1916-années 1920 Hood : 1897-1933
21. Carrière de Blackville	années 1870
22. Carrière de Rogersville	1927-1929, 1949-1953
23. Carrière de Kouchibouguac	années 1830
24. Carrière de Baie-du-Vin	années 1820
25. Carrière de Baie-Sainte-Anne	années 1910
Carrière d'ardoise	
26. Carrière de la rivière Tetagouche	années 1830

* Données approximatives seulement


lac Antinouri
Madran
Petit-Rocher
baie des Chaleurs
Grande-Anse
Bas-Caraquet
Couteau
New Bandon
Stonehaven
Clifton
Caraquet
Shippagan
Paquetville
St-Amateur
Inkerman
rivière Tetagouche
Bathurst
COMTÉ DE GLOUCESTER
St-Isidore
Tracadie
Saumarez
Pont-Lafrance
rivière Bartibog
Burnt Church
COMTÉ DE NORTHUMBERLAND
Baie-Ste-Anne
Bay du Vin
Newcastle
Chatham
r. Miramichi S.-O.
rivière Miramichi
Quarryville (Indiantown)
Blackville
Rogersville
Kouchibouguac
COMTÉ DE KENT
N
0
10
km

tarifaire. Il ne fut certes pas le premier ni le dernier homme à être pris au piège du réseau de production de pierre dont les Read faisaient partie intégrante.

M. Goodfellow rentra donc à South Esk à l'automne sans avoir gagné la bataille ni fait aucune vente. Il quitta le milieu des carrières, déménagea en Colombie-Britannique vers 1885 et mourut à Washington en 1915.[8] Bien que ses carrières soient maintenant désertées, on dit qu'elles sont hantées par le fantôme d'un travailleur du nom de Sullivan qui se noya à la suite d'une chute dans un des étangs qui s'y trouvent.[9]

La carrière McGregor

À partir du milieu des années 1870, les Read exploitèrent près de 20 carrières dans le comté de Northumberland pour en tirer principalement de la meule.[10] Une de celles-ci portait le nom de carrière McGregor; elle était située à South Esk à quelque distance de l'entreprise de M. Goodfellow. (La soi-disant carrière Holt and Russell était aussi à proximité de l'exploitation de M. Goodfellow. Nous ne savons rien de cette carrière, sauf qu'elle fournissait du grès pour monuments de qualité.)[11]

Daniel Oak, d'Indiantown, était le directeur itinérant des carrières des Read, qui se déplaçait entre leurs diverses propriétés du comté de Northumberland. En juillet 1883, il écrit à Henry Read qu'il a expédié de la pierre de South Esk à Montréal, et que si le vent est bon, il s'embarquera à bord d'un navire à destination de Bartibog.[12] La carrière de South Esk est exploitée jusqu'en 1889, année où les Read hypothèquent la propriété en faveur d'un forgeron du nom de Roderick McGregor.[13] M. Oak fut pris de surprise par ce changement de propriétaire, et écrivit ceci à Henry Read :

> Lorsque vous avez vendu la carrière à M. McGregor, celui-ci ne m'a jamais signalé ce changement. Il a pris tout ce qui m'appartenait sur les lieux et la jeté dehors. Mes biens ont été perdus et certains ont été volés. Je n'ai pas été traité correctement dans cette affaire... Je possédais [aussi] 30 charges de bon fumier que M. McGregor a utilisé au complet, et je ne pense pas qu'il soit juste que je perde toutes les améliorations apportées.[14]

M. McGregor ne fit jamais de paiements hypothécaires réguliers aux Read; il ne semble pas non plus qu'il ait exploité commercialement le terrain de South Esk puisque vers 1890 toutes les activités d'extraction de la pierre y avaient cessé.[15]

La carrière de Bartibog

Une carte de 1876 montrant les excavations de M. Goodfellow indique aussi l'emplacement d'une carrière sur le côté est de la rivière Bartibog, au nord de l'endroit où elle pénètre dans la rivière Miramichi. On sait très peu de choses de cette entreprise, sinon qu'elle appartenait ou qu'elle était louée aux Read dans les années

1870 et 1880. Les ingénieurs du chemin de fer Intercolonial utilisaient la pierre de Bartibog dans les années 1870 pour y construire des ponts le long de la voie ferrée passant au-dessus de la rivière Miramichi et de ses affluents.[16] Plusieurs immeubles locaux - dont surtout la ferme MacDonald sur la rivière Bartibog *[88]* - furent probablement faits avec de la pierre de cette carrière.

En mai 1887, Henry Read confie à un associé qu'il a «une foule d'aiguilles et de coins laissés sur place par les exploitants de la carrière de Bartibog», ce qui signifie que les activités d'extraction y avaient cessé.[17] Une autre carrière de pierre des Read était exploitée à Blackville au cours de la même période,[18] mais avec les carrières de Bartibog, South Esk et d'autres exploitations de meule des Read, il y eut un surcroît de production lorsque le réseau de chemin de fer américain permit à la meule de l'Ohio d'être livrée sur les marchés de la Nouvelle-Angleterre.

Une autre carrière des Read était à ce que l'on suppose située à Chatham et produisit de la pierre d'ornement grise pour une vieille église de pierre de Lamèque.[19] (L'église, construite vers 1880, a été démolie.) On ne sait rien d'autre sur cette carrière.

La carrière des Read à Indiantown

La carrière Read à Indiantown (maintenant Quarryville) était située sur le côté est du ruisseau Indiantown et produisait de la meule et de la pierre de taille. La pierre était transportée dans des chalands sur la Miramichi jusqu'à la ligne du chemin de fer Intercolonial à Newcastle. L'exploitation commence au printemps de 1883 sur un terrain loué par Burton, frère de Henry Read.[20] Pour les besoins de l'entreprise, les Read s'assurent les services d'un contremaître du nom de Laurent Comeau qui, avec l'aide d'autres habitants de son village, Painsec Settlement, déblaient le terrain et commencent à extraire de la pierre à bâtir en juillet.[21] M. Comeau avait déjà travaillé dans les carrières du sud-ouest du Nouveau-Brunswick; à son avis, la pierre produite à Indiantown était de qualité égale à celle de la carrière Boudreau.[22]

En 1888, Henry Read écrit que la carrière d'Indiantown est abandonnée,[23] mais en 1891 elle semblait fonctionner à nouveau. La pierre de taille sortait toujours de la carrière, et M. Comeau tenait toujours les registres relatifs aux heures de travail des hommes et aux dépenses.[24] Les Read possédaient également un magasin de la compagnie à l'époque, et avaient à l'occasion des opinions divergentes de celles des travailleurs à propos de qui devait de l'argent à qui. Voici ce que répondait un homme à qui on demandait de régler sa facture :

> J'ai payé pour que ce j'ai obtenu et si vous désirez mettre l'affaire entre les mains d'un magistrat vous pouvez y aller tout ce que vous pouvez obtenir se résume à me faire mettre en prison et vous pouvez le faire n'importe quand je suis prêt à ça j'ai payé en toute honnêteté et

vous n'aurez jamais un autre cent de moi signé John L. Dugas.[25]

Le sens de la ponctuation qui manque à M. Dugas est clairement compensé par son adresse à se montrer convaincant.

Au cours des années 1880 et du début des années 1890, les tarifs américains et d'autres facteurs causent aux Read des problèmes financiers de plus en plus graves qui se soldent par la faillite de la J.B. Read & Co. en 1892. Les propriétés sont vendues aux enchères, transférées entre membres de la famille, et utilisées de telle sorte que les Read réussissent à survivre jusqu'aux années 1930. Pendant un certain temps presque toutes leurs carrières lucratives, y compris celle d'Indiantown, demeurent toutefois inactives.

Henry Read rouvrit la carrière d'Indiantown au milieu des années 1910 avec l'intention de produire de la meule de défibreur. Il céda la carrière à Read Stone Co. Ltd en 1913,[26] fit construire un atelier de meule de défibreur sur place et commença la production en 1916.[27] Les travailleurs tentèrent de fabriquer ce type de meule sous la direction du contremaître Herbert Holt, mais le projet échoua parce qu'on manquait de pierre appropriée : les fractures très rapprochées du roc empêchaient les hommes de faire des pierres suffisamment grosses. Les activités furent interrompues entre 1922 et 1925, ce qui mit fin à une des dernières exploitations des Read dans la province.[28]

La carrière de French Fort Cove

Charles E. Fish, propriétaire de la carrière de French Fort Cove à Newcastle, était sans aucun doute, ni exagération, le Don Quichotte de l'industrie de la pierre au Nouveau-Brunswick. Il était généreux à l'excès. Rêvant d'un grand destin commercial et politique, il échoua finalement dans les deux domaines. Comme disait Winston Churchill, dans un autre contexte, il excellait à arracher la défaite aux mâchoires de la victoire.

Charles Fish est né à Newcastle en 1854 et sa famille, tant du côté de sa mère que de celui de son père, avait connu le succès dans le commerce de la farine et du bois de coupe. Une source non confirmée prétend qu'en 1879, son père James, lui confia une carrière de pierre à Newcastle, et qu'il vécu à New York, de 1880 à 1882, où il acquit de l'expérience dans les industries de la pierre de taille et de la construction.[29] L'anecdote pourrait bien être vraie. Mais pourtant M. Fish ne fait pas mention de cela dans ses documents, et les problèmes qu'il connaît à la carrière de French Fort Cove ne portent pas à croire qu'il «avait appris le métier» du tout. Mais peu importe l'expérience acquise par M. Fish à ses débuts, il est certain que de 1884 à 1904 il exploita la carrière de French Fort Cove où l'on fabriquait de la pierre de taille, de la meule, de la meule de défibreur et de la pierre pour voies ferrées.

Il ne s'est cependant pas lancé dans cette entreprise seul. Son associé passif n'était nul autre que Henry Read de la J.B. Read & Co. La route tortueuse que suivit M. Fish pour se lier avec les Read n'est pas évidente, mais les archives renferment le scénario suivant. Les Read, nous l'avons déjà dit, avaient de multiples intérêts dans le comté de Northumberland. Aucune de leurs carrières ne contenait toutefois suffisamment de pierre de taille de première qualité pour justifier une exploitation intensive et à long terme. En janvier 1884, Joseph Read écrit à son frère Henry qu'une commande de Boston exigeant 6 000 tonnes de pierre de Miramichi serait difficile à remplir au cours de l'année.[30]

Dans l'intervalle, en septembre 1883, A. Charlebois & Co. (Ottawa) avait signé un contrat relatif à la construction d'un nouvel édifice gouvernemental appelé l'immeuble Langevin.[31] Au milieu de 1884, la compagnie n'avait toujours pas trouvé de fournisseur de grès. Henry passa une bonne partie de l'été 1884 en Ontario et au Québec pour rencontrer des agents de pierre afin d'obtenir des contrats d'achat de meule et de pierre de taille. Il est clair qu'il eut vent du contrat Langevin, mais il se rendit compte qu'il lui était impossible de fournir l'énorme quantité de pierre requise.

Que se passa-t-il donc ensuite? Tout probable qu'on ne le sache jamais, mais il reste que vers la fin de l'automne 1884, Charles Fish et un associé obtiennent la commande de grès pour la construction de l'immeuble Langevin. M. Fish a-t-il lui-même cherché à obtenir le contrat? Ou M. Read a-t-il parlé en son nom à Ottawa en échange de certains avantages? M. Fish écrit que la carrière fut ouverte au printemps 1885 «par moi-même, grâce à la demande de grès pour le nouvel édifice gouvernemental à Ottawa».[32]

Passons pour l'instant au printemps 1885. M. Fish commence à exploiter la carrière de French Fort Cove vers mai, probablement sur un terrain loué appartenant à R.H. Hutchinson. Au cours des quelques années qui suivent, on y extrait des milliers de tonnes de pierre, qui sont expédiées sur des chalands, puis par train à Ottawa. Il est évident que le bail rendait M. Fish nerveux, car à plusieurs occasions M. Hutchinson devait le rassurer à propos de la durée de celui-ci et lui rappeler qu'il jouissait d'une option d'achat.[33]

Henry Read se montra également extrêmement intéressé au bail de French Fort Cove. «C'est malheureux que vous ne puissiez obtenir le bail pour plus de trois ans», écrit-il le 11 juin 1887, puis quelques jours plus tard : «Vous faites mieux d'être certain des modalités du bail avant de vous lancer dans la production en masse de meule - essayez de nous obtenir un bail de plus longue durée, un renouvellement ou une option d'achat».[34] Il est évident que ces mots de M. Read ne sont pas uniquement prononcés par sollicitude. Le «nous» de la deuxième lettre suggère fortement que J.B. Read & Co. était reliée à l'entreprise; ce lien fut rendu officiel en 1889, lorsque M. Fish se porta acquéreur du terrain de M. Hutchinson et en céda immédiatement la moitié à Henry Read.

En 1885 toutefois, la transaction officielle entre MM. Read et Fish n'était pas chose faite. À la carrière, M. Fish avait embauché des travailleurs, surtout de Westmorland, et s'efforçait de livrer régulièrement du grès à M. Charlebois. Les lettres que M. Charlebois écrit à M. Fish au cours de cette année montrent qu'il avait beaucoup de mal à livrer la marchandise.

> 19 février - ...Voici ce que je voulais vous faire comprendre par ma lettre : si des circonstances indépendantes de votre volonté vous empêchaient de livrer moins de trois chargements par jour, je n'avais pas l'intention dans ce cas de vous en tenir responsable, mais je ne voulais certainement pas que vous en déduisiez que vous n'étiez pas obligé d'en livrer du tout... au rythme où vont les choses..., je serai difficilement capable de finir la taille de la pierre de cet immeuble en l'espace de cinq ans.
>
> 14 mars - ... la manière dont vous chargez vos wagons de pierre n'est pas entièrement satisfaisante parce que certains sont surchargés tandis que d'autres ont un poids insuffisant... lorsqu'un wagon pèse plus de 24 000 livres, on nous facture la quantité excédentaire et si, par contre, le poids du wagon est inférieur à 24 000 livres, le poids total nous est facturé [Voici un exemple du travail des employés du chemin de fer Intercolonial. De nombreux autres marchands de pierre du Nouveau-Brunswick ont formulé des plaintes de ce genre à propos de la compagnie de chemin de fer.]
>
> 5 mai - ...une importante partie de la pierre livrée n'est pas de très bonne qualité, certains morceaux sont trop courts, d'autres trop étroits, et certains autres forés sur la face et très grossiers et presque inutilisables pour notre immeuble...Je ne peux plus accepter d'autres excuses : l'hiver dernier vous avez prétexté la grosse tempête, au printemps c'était le mauvais état des routes et plus tard, je présume que le problème viendra des fortes pluies; l'été passera avec toutes ces excuses, et je me retrouverai dans de beaux draps![35]

Si Henry Read a effectivement choisi Charles Fish comme homme de paille, il a dû avoir des doutes après le fiasco de l'immeuble Langevin. Cela explique peut-être pourquoi ses lettres à M. Fish se caractérisent par de constants conseils et avertissements.

En 1888, M. Read implore M. Fish de ne pas négliger la meule dans la mesure où elle était un produit plus sûr que la pierre de taille.[36] L'année suivante, il doit lui rappeler de ne pas couper de la pierre à bâtir de bonne qualité pour en faire de la meule, mais d'employer plutôt de la pierre de qualité inférieure.[37] M. Read connaissait tout de l'industrie de la pierre, et il devait sûrement souffrir de constater un tel mauvais traitement de ce qu'il savait être une carrière de qualité supérieure. D'un autre côté, on ne peut s'empêcher de penser que M. Fish ne connaissait strictement rien de la pierre, tout au moins au cours de ses premières années à French Fort Cove.

Il ne semble pas non plus que M. Fish excellait dans ce qu'on pourrait appeler les relations avec la clientèle. Ses archives regorgent de lettres échangées avec des entrepreneurs furieux qui commandent de la pierre de taille de French Fort Cove et doivent poireauter en attendant qu'elle soit livrée. Leurs lettres vont de la plainte ...

> ...les tailleurs de pierre ont dû attendre tout l'hiver malgré vos promesses répétées de livrer la pierre; ils en ont eu assez et sont rentrés chez eux... vous ne semblez pas vous rendre compte de l'embarras dans lequel vos retards nous mettent...[38]

... à la menace :

> Je ne vous laisse que jusqu'à jeudi pour expédier le reste de la pierre... et attendez-vous à payer pour les jours que vous me faites attendre ici... si la pierre n'est pas ici vendredi, je vais vous demander de verser 10 $ par jour pour me dédommager... Je vous conseille de répondre. Si vous voulez tout savoir, si vous ne me connaissez pas, vous allez me connaître.[39]

À maintes reprises, M. Fish perdit des commandes éventuelles en omettant d'envoyer sa soumission dans les délais, ou en ne fournissant pas tous les renseignements requis ou les échantillons de pierre appropriés. Après avoir essayé pendant des mois de se faire une place sur le marché de la Nouvelle-Angleterre - ce n'était pas une mince tâche compte tenu du monopole exercé par M. Sherwood - il réussit à obtenir (probablement grâce aux efforts de M. Read) une importante commande de pierre de Boston. Comment réagit-il? Il refuse de remplir la commande parce que le client «veut toute la pierre d'un seul coup».[40] Ce qui tient du mystère, ce n'est pas que l'entreprise de M. Fish ait tenu jusqu'en 1904, mais bien qu'elle ne se soit pas effondrée au cours de sa première année d'existence. On ne peut que s'émerveiller à la lecture de cette liste incomplète de bâtiments construits avec de la pierre de French Fort Cove :

> Résidence McIntyre, Montréal
> Hôtel de ville, Hamilton

Immeuble Langevin, Ottawa
Académie Harkins, Newcastle
Église St. Patrick, Nelson-Miramichi
Hôpital Jeffrey Hale, Québec
Immeuble Birks, Montréal
Cathédrale St. Dunstan, Charlottetown
Église méthodiste St. James, Montréal
Bureaux de poste de Rimouski et de Fraserville, Québec
Bureaux de poste de Newcastle, Chatham et Campbellton, Nouveau-Brunswick

De nombreuses raisons peuvent expliquer la surprenante longévité de la carrière. En premier lieu, d'importantes commandes comme celle de l'immeuble Langevin eurent tôt fait de donner à la carrière un élan qui aida à la soutenir ultérieurement. Deuxièmement, l'excellente qualité de la pierre faisait que les commandes continuaient d'arriver (grâce aux négociations d'arrière boutique de Henry Read) jusqu'à ce que le marché de la pierre de taille s'effondre au début des années 1890. Et troisièmement, il faut admettre que M. Fish sembla apprendre sur le tas. Il fabriqua une vaste gamme de produits, à part la pierre de taille : meule, pierre pour la construction de ponts et voies ferrées, socs de monument et pierre d'ornement pour immeubles de brique.

Il faut ajouter que M. Fish était d'une nature généreuse. Il n'hésitait pas à accepter de ses amis des prix ridiculement bas pour sa pierre, mais il manquait ensuite d'argent pour verser à ses travailleurs la somme de 1 $ ou 2 $ qui leur revenait quotidiennement. À plusieurs reprises, il fit des pieds et des mains pour remettre des fraises, du saumon et même des vaches Jersey à des clients qui des mois auparavant l'avaient semoncé parce qu'il livrait la pierre en retard. Les gens semblaient vouloir lui accorder une deuxième ou une troisième chance - probablement à tort - parce que M. Fish n'était ni méchant ni malhonnête, mais simplement inepte et mal organisé. Une telle attitude était bien sûr typique dans la plupart des relations d'affaires au XIX^{e} siècle; ce type de latitude s'estompa après la Première Guerre mondiale.

M. Fish lui-même écrivit dans son journal des mots, qui mieux que toute analyse historique, résume sa façon donquichottesque de percevoir la réalité : «Gravement blessé, presque écrasé en traversant la rue alors que je contemplais la beauté des lieux. Docteur, si quelque chose ne va pas ne me le dites pas, contentez-vous de faire ce que vous pouvez pour 1 $».[41]

L'exemple le plus dramatique de la générosité de M. Fish est peut-être révélé par ses rapports avec la J.B. Read & Co., peu après la faillite de celle-ci en 1892. Trois ans plus tôt, M. Fish avait acheté entièrement la carrière de French Fort Cove le 22 mars.[42] Il vend, le 24 avril, la moitié de la propriété et des installations à Henry Read pour la somme de 2 500 $.[43] Il hypothèque simultanément à son nom la propriété en croyant que M. Read verserait la moitié des paiements.[44] L'hypothèque

permet à M. Fish d'apporter plusieurs améliorations à la propriété, et de construire, entre autres, une ligne de tramway entre la carrière et la rivière.[45] Cela lui donne également accès à une marge de crédit auprès de la J.B. Read & Co., avantage attrayant pour le nécessiteux chronique qu'est Charles Fish.[46]

Dans une lettre adressée à un agent de pierre de Montréal, M. Fish explique en ces termes comment il voit la transaction : «Je suppose que vous comprenez bien que M. H.C. Read et moi-même avons acheté cette carrière, partagée en frères, mais qu'à cause de son lien avec Jos. Read & Co., nous avons décidé pour le moment de l'exploiter en mon nom uniquement».[47]

Le partage en frères est justement ce qui ne se produisit pas. Henry Read savait pertinemment que J.B. Read & Co. essayait d'acheter en 1889 des carrières américaines d'envergure. La compagnie avait même songé à la possibilité d'abandonner toutes ses propriétés du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse pour s'établir aux États-Unis.[48] Il est probable que cette démarche radicale aurait eu lieu si les Read n'avaient pas commis une erreur de jugement, et si un agent immobilier américain n'avait pas fait de maquignonnage.[49] Les Read finirent par acquérir des carrières dans l'Ohio et la Virginie-Occidentale, mais choisirent de rester au Canada. Il n'en reste pas moins que l'aventure américaine avait sérieusement grevé le budget de la Read, qui déclara faillite en 1892.

Lorsque M. Fish apprend les ennuis que connaissaient les Read en 1891, il écrit : «Je crois qu'il serait préférable de me céder à nouveau la moitié non divisée [de la carrière de French Fort Cove] parce que cela serait plus avantageux pour moi, si j'ai à verser cette somme».[50] Quelques jours plus tard, il demande à nouveau que les titres de la compagnie soient mis à son nom et ajoute : «Lorsque la situation sera meilleure, si vous décidez de reprendre votre part, je n'y vois aucune objection puisque j'ai toujours eu le sentiment qu'avec un peu d'argent de surplus, on pourrait faire de bonnes affaires avec cette carrière».[51] M. Fish aurait pu se montrer moins sympathique s'il avait su que Henry avait écrit cette lettre à son associé de la J.B. Read & Co, John Lowe :

> Lorsque nous avons touché l'argent de l'hypothèque [de la carrière], M. Fish nous a dit qu'il ne serait pas nécessaire de payer pour notre moitié des installations puisque les profits seraient bientôt suffisants pour absorber ces coûts; nous n'avons donc jamais rien versé sur le 1 500 $, qui correspond à la moitié de la valeur de la carrière, mais s'il nous dégage de nos responsabilités, je suppose qu'il serait difficile pour nous de refuser de lui donner les titres; en tout cas, faites ce qui vous semble le plus avisé.[52]

À la suite d'autres négociations, M. Read céda finalement sa part de la carrière à M. Fish en septembre 1891.[53]

Jusqu'à la fin de 1893, Henry Read continue d'agir au nom de M. Fish, vantant les mérites de la pierre produite par la compagnie de la Miramichi à des clients éventuels de Toronto et d'ailleurs. Peut-être avait-il l'impression que ces efforts lui donnaient certains droits puisqu'au début de 1894, il écrivit une lettre à M. Fish lui demandant si les Read pourraient extraire de la pierre dans une partie de l'exploitation de French Fort Cove. M. Fish lui répondit un «non» sans équivoque :

> En ce qui concerne votre proposition... Je dois vous dire que cela ne me convient pas du tout, et sans me sentir obligé de me justifier, je peux dire ... que j'ai... en faisant de longs et ennuyeux efforts réussi à trouver assez de liquidités pour l'hypothèque, et un autre montant suffisant pour me permettre de produire un petit stock sans quémander l'aide de mes amis... Cette carrière m'a donné du travail par-dessus la tête au cours des quatre dernières années, et si je peux en retirer un peu de profit, je ne vois pas pourquoi je devrais laisser tomber maintenant.[54]

C'est dans une autre lettre de M. Read qu'on peut apprendre une deuxième raison justifiant le refus de M. Fish. Il croyait qu'une partie de l'équipement d'extraction de French Fort Cove avait disparu au même moment où M. Read quittait en 1891.[55] À la décharge de M. Read, il faut ajouter que sa réponse à cette accusation semble vraiment sincère et il offre même de faire tout en son pouvoir pour retrouver ou remplacer les treuils en cause. Il rappelle aussi à M. Fish - et il semble que c'était juste - qu'il «n'avait jamais touché un seul cent de dividende de la carrière».

On ne sait trop comment ils ont réglé l'affaire, mais les Read rompirent peu à peu les liens avec M. Fish et s'éclipsèrent de French Fort Cove. M. Fish poursuivit son travail seul en essayant d'assurer la survie de l'entreprise. Pendant quelques années, il ne vendit pas de pierre de taille et fut contraint de produire de la meule pour «garder quelques hommes» sur place au cas où «une demande» arrive.[56] Entre 1891 et 1903, M. Fish fabriqua aussi de la meule de défibreur pour des clients de Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario.[57] Cette pierre a remporté une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris tenue en 1900.[58] Mais M. Fish savait que c'était le commencement de la fin et, vers 1897, il écrivit une lettre (paraphrasée ci-dessous) exposant son opinion sur l'industrie de la pierre :

> La modification des tarifs survenue l'an dernier [1896?] permet l'exportation au Canada de pierre de construction et de meule moyennant des droits de douane beaucoup plus faibles que ceux que doivent payer les entrepreneurs

> canadiens qui exportent aux États-Unis. Cela offre pratiquement à l'Ohio et à l'Ouest notre marché de l'Ontario et du Québec, pendant que l'accès au marché de la Nouvelle-Angleterre nous est refusé. L'Ontario n'achète pas de meule des Maritimes, et la production de ces provinces est écoulée dans les États de Nouvelle-Angleterre moyennant d'énormes désavantages puisqu'elles doivent concurrencer les carrières américaines.
>
> Il y a un autre problème qui fait obstacle à l'expansion de l'industrie de la pierre : la grande quantité de pierre de l'extérieur livrée au Canada dans des navires qui viennent prendre de la marchandise au pays. Ces navires transportent la pierre, à peu de frais, pour le lest, et pendant que les carrières européennes vendent à un meilleur prix leur pierre de même qualité, nous sommes exclus de ce marché.[59]

M. Fish poursuit en expliquant que les tarifs canadiens sur les marchandises sont tellement élevés qu'il est avantageux pour les Américains de livrer de la pierre dans les grandes villes canadiennes, tarifs marchandises et droits de douane inclus, pour une somme inférieure aux seuls tarifs marchandises canadiens.

Charles Fish est élu représentant du comté de Northumberland à la Chambre d'assemblée en 1899, mais perd son siège en 1903. Au printemps de 1904, il ferme la carrière de French Fort Cove, n'ayant ni le moral ni les ressources suffisantes pour continuer. Lorsque le géologue William Parks visite Newcastle en 1911, M. Fish lui apprend qu'il entend exploiter à nouveau la carrière sur une grande échelle. Il prenait une fois de plus ses désirs pour la réalité.[60] Cette renaissance n'eut pas lieu et la carrière se détériora peu à peu.

Pour ce qui est de M. Fish, il exerça diverses fonctions, dont celles de cotiseur de l'impôt, maire, député du comté de Northumberland (1925-1926) et, finalement, juge d'instruction. Il meurt en 1933, à 79 ans, six ans après le décès de son ancien associé Henry Read. Avec la mort de ces deux hommes, une grande époque de l'industrie de la pierre au Nouveau-Brunswick s'achève également. La pierre tombale de Charles Fish repose dans le cimetière de l'église unie St. James-St. John, à Newcastle, et représente bien la malchance qui a traversé la vie de cet homme. En effet, la base du monument est faite de grès de mauvaise qualité, fissurée en plein centre, et ne possède pas de bloc vertical. Les lettres, qui ne sont même pas gravées dans la pierre, ont été inscrites à l'avenant sur une plaque de laiton horizontale vissée à la base de la pierre. On ne peut s'empêcher de penser que M. Fish méritait mieux.

La carrière Hill

Au même moment où M. Fish se retirait de l'industrie de la pierre, deux autres hommes de Newcastle y faisaient leur entrée. Adam Hill et Thomas Foley de la Maritime Stone Company font l'acquisition, vers 1907, d'une vieille carrière à Whitney sur la rive nord de la rivière Southwest Miramichi. Il semble que la carrière avait déjà été exploitée, mais on ne connaît pas l'identité des entrepreneurs.[61]

À la différence de la majorité des carrières du district, celle de Whitney ne semble avoir produit que de la pierre de taille. Les blocs non taillés étaient chargés sur des chalands remorqués jusqu'à Newcastle où on les transportait par train à travers la province. En 1911, l'exploitation employait neuf hommes; elle possédait deux derricks, deux chalands et un remorqueur.[62] Les activités cessèrent en 1915, peu après que la carrière ait produit la pierre de l'hôpital de Miramichi *[40]*.[63] La pierre de Whitney, d'un vert olive pâle, est entrée dans la construction de plusieurs autres ouvrages encore debout au Nouveau-Brunswick, dont l'aile de l'Académie Harkins *[13]*, construite en 1908, le palais de justice du comté de Northumberland *[3]* et le palais de l'évêque *[67]*.

La carrière Hood

William et George Hood sont deux Montréalais qui se sont distingués dans l'histoire de l'exploitation des carrières du Nouveau-Brunswick comme étant les deux seuls hommes à déjouer les manoeuvres des Read. En 1894, ils ouvrent une carrière du côté d'Indiantown Brook juste en face de l'entreprise des Read. Tout au cours des années 1890, ils cherchent délibérément, et avec succès, à s'assurer les faveurs d'agents de pierre de Montréal et s'emparent du marché municipal de la pierre. Lorsque le marché de la pierre de taille s'effondre, ils commencent à produire de la meule de défibreur et obtiennent de nombreux marchés lucratifs.

Les Read et Charles Fish entendent parler des Hood en 1894 par une lettre que l'agent de pierre T. Morrison (Montréal) écrit à M. Fish.

> Nous avons entendu dire que William Hood & Son, de Montréal... entend exploiter une carrière à Newcastle [Morrison se trompe puisque la carrière était à Indiantown]. La compagnie a fait paraître une importante publicité et [je] présume que leur pierre s'appellera «Miramichi» comme celle que produit votre carrière [et] j'ai un tailleur de pierre qui a taillé une clef sophistiquée dans votre pierre pour le compte de cette compagnie. Possédez-vous une marque de commerce? Ont-ils le droit de donner le même nom à leur pierre?[64]

Comme l'en-tête de la lettre de M. Morrison porte la mention «Miramichi Olive Green Stone», on comprend qu'il s'inquiète des méthodes publicitaires des nouveaux venus. Il rencontre M. Hood ultérieurement qui lui confie qu'une fois que ses voies

d'évitement seraient en place à la carrière, il serait en mesure de vendre sa pierre cinq cents de moins le pied que ce que lui offrait M. Fish. M. Morrison a la prévenance de signaler ces petites nouvelles à M. Fish par voie de lettre dès le lendemain.[65] En fait, d'autres lettres ultérieures indiquent que M. Morrison tirait un plaisir presque sadique à tenir M. Fish informé des dernières nouvelles au sujet de M. Hood. En 1900, il écrit que la compagnie de M. Hood «nous menait la vie dure» et qu'elle «ferait une lutte de prix serrée.» Trois ans plus tard, il lance cette affirmation plutôt en dessous de la vérité : «M. Hood est sur le point de s'emparer d'une bonne partie du marché.»[66] Il serait intéressant de savoir le rôle que la réussite des Hood a joué dans la décision de M. Fish de se retirer du milieu des carrières.

Il est clair que les Hood eurent recours à des tactiques utilisées antérieurement par Joseph Goodfellow de South Esk. Mais les Hood, étant Montréalais et connaissant bien le milieu local, eurent beaucoup plus de succès. La provenance de la pierre n'est pas aussi évidente. Même si les Hood achetèrent la carrière d'Indiantown dès 1894, ils ne commencèrent à l'exploiter qu'en 1897.[67] M. Morrison - toujours empressé de donner des informations - confia à M. Fish qu'il soupçonnait les Hood d'obtenir d'une manière ou d'une autre de la pierre de French Fort Cove, qu'ils retaillaient et vendaient sous leur nom.

Vers 1897, William Hood & Son déménage le siège de la compagnie à Indiantown et commence à produire de la pierre de taille. Ce fut le produit principal de l'entreprise, même si elle décida ultérieurement de diversifier sa production et d'offrir à ses clients de la meule de défibreur (1905-vers 1930) et de la meule (1918-1920).[68] En 1905, les Hood forment la Miramichi Quarry Company, construisent une ligne de tramway reliée au chemin de fer Intercolonial, et commencent à se doter de l'équipement le plus perfectionné pour extraire la pierre et fabriquer de la meule de défibreur. Ces efforts leur permettent de rapidement devenir les plus importants producteurs canadiens de meule de défibreur, statut qu'ils conserveront jusqu'en 1924.[69]

Les relations d'affaires des Hood les aidèrent à obtenir de gros contrats de pierre de taille dans le sud de l'Ontario et au Québec pour la construction de bureaux de poste, d'hôpitaux, de banques et d'ensembles industriels. Au Nouveau-Brunswick, la pierre des Hood est entrée dans la construction de la succursale postale A *[27]*, à Fredericton, de la succursale postale A *[26]*, à Saint John, et de la basilique St. Michael *[66]* à Chatham. En 1930, on commence à construire quelques-uns des derniers ouvrages qui contiennent de la pierre Hood - la gare de chemin de fer et l'hôtel du Canadien National d'Halifax[70] - peu avant que la compagnie Miramichi Quarry soit mise sous séquestre, en 1933. La mort de cette compagnie marqua la fin de presque 100 ans de production régulière de pierre de taille dans le comté de Northumberland.

La carrière de Quarryville à été exploitée à nouveau trois fois depuis 1933 pour y extraire de la pierre sur demande. En 1953, on y prendra une partie de la pierre qui entrera dans la construction de l'église Notre-Dame-de-Grâce, à Moncton.[71] Deux ans plus tard, on emploiera cette pierre pour construire une annexe à la succursale

postale A de Fredericton, et dans les années 1960, on l'utilisera comme pierre de placage pour l'école secondaire Louis J. Robichaud à Shediac.

La carrière de Rogersville
Rogersville est située à 27 kilomètres au sud de la rivière Miramichi le long de l'autoroute 126. La ville est célèbre pour son festival du choux de Bruxelles, sa musique bluegrass et, depuis 1902, ses trappistes et trappistines.

L'actuel monastère trappiste *[68]* est fait de pierre provenant d'une carrière située à près de 5 kilomètres au nord de Rogersville, à l'est de la vieille voie ferrée entre Chatham et Moncton. Des travailleurs ont ouvert cette carrière de grès vert olive pâle en 1927 en vue de la construction du monastère. En 1949, les trappistes décidèrent toutefois d'exploiter commercialement la carrière. Au départ, les manoeuvres accomplissaient toutes les tâches d'extraction et de la taille de la pierre à la main,[72] mais ils s'équipèrent un peu plus tard de derricks, d'outils électriques, d'une scie multiple, et firent construire un hangar pour y tailler la pierre.[73]

Plusieurs moines travaillaient comme tailleurs de pierre avec des collègues laïques de Shediac, Memramcook, Beaumont et Tracadie.[74] Le père Léo LeBlanc, était fils d'un tailleur de pierre et avait vu le jour dans une ville du Vermont où on excavait de la pierre, avant que sa famille rentre chez elle au Nouveau-Brunswick. Même si la carrière de Rogersville réussit à fournir la pierre nécessaire à la construction de plusieurs immeubles, elle manqua de pierre au cours de son dernier contrat en 1953 (église Notre-Dame-de-Grâce). Les entrepreneurs durent employer de la pierre de Quarryville, Shediac et Wallace pour terminer le travail.[75]

Autres carrières du comté de Northumberland
En 1893, l'entrepreneur William Lawlor chargea de pierre, provenant de quelque part dans la région de la Miramichi, un navire appelé le *Florence May*. Avec son équipage, il partit de Burnt Church pour mettre le cap dans l'île Greenly au large de Terre-Neuve. Au cours des six mois qui suivirent, ces hommes construisirent ce qu'on croit être le seul phare fabriqué avec de la pierre du Nouveau-Brunswick.[76]

On ne connaît que deux autres carrières exploitées dans le comté de Northumberland au cours de cette période, deux petites excavations pratiquées près de Baie-Sainte-Anne à l'est de Chatham. Elles étaient situées sur des terrains appartenant à Lament Martin et Joseph à Anselme Mazerolle. La pierre qu'on en tira fut utilisée dans la construction de l'église Sainte-Anne (1911).[77]

3
LE COMTÉ DE GLOUCESTER

On peut ranger en deux catégories les carrières du comté de Gloucester. La première comprend des carrières de meule qui produisaient également de la pierre de taille en petites quantités au cours de leurs derniers stades de développement; elles sont toutes situées sur la rive sud de la baie des Chaleurs. Le deuxième groupe est constitué de

carrières de pierre d'église exploitées uniquement aux fins de la construction d'églises. La majorité de ces exploitations sont à l'intérieur de la Péninsule acadienne.

Les carrières de meule

Entre 1800 et les années 1930, il y avait de nombreuses carrières de meule sur la rive sud de la baie des Chaleurs, qui approvisionnaient en abrasifs le marché de l'est de l'Amérique du Nord. Les formations de meule étaient pratiquement située au niveau où montait la mer à marée haute. Dans les années 1860, des décennies d'extraction de la pierre avaient réussi à épuiser la majorité des réserves de pierre le long de la plage, et les ouvriers devaient construire des digues pour atteindre le grès plus loin. Ce travail supplémentaire rendait la production très coûteuse. C'est pour cette raison et aussi parce que la meule de première qualité rapportait plus que la pierre de taille, que les exploitants de carrière de la région «gaspillaient» rarement leurs efforts à produire de la pierre de taille puisque l'entreprise était économiquement impossible. Même à cela, on fabriqua de la pierre de taille en petites quantités pour compléter la production de meule à Grande-Anse, Caraquet, New Bandon et Clifton.

Les carrières de Grande-Anse et de Caraquet

À Grande-Anse, les excavations s'étendaient sur moins d'un kilomètre le long du rivage. La pierre est d'une couleur chamois attrayante, beaucoup plus jaune que la pierre d'autres carrières de la baie des Chaleurs. Elle est aussi plus fragile et se détériore assez rapidement avec le temps, ce qui la rend moins intéressante comme pierre de taille. Les deux seuls ouvrages encore existants construits principalement avec cette pierre sont le vieux bureau de poste de Bathurst *[23]* et l'église Saint-Jude-Saint-Simon à Grande-Anse *[75]*.

Au début des années 1800, on a extrait de petites quantités de pierre de taille près de Caraquet pour construire la première église de pierre *[73]* et plusieurs maisons de Caraquet.[78] La pierre de l'église actuelle *[72]* provient en partie de la terre de David Albert à Caraquet. Lorsque le roc s'avéra difficile à excaver, les paroissiens prirent de la pierre dans des affleurements plus malléables à Grande-Anse.[79] L'église Saint-Paul *[72]*, à Bas-Caraquet, est aussi faite de pierre provenant de Caraquet et de Grande-Anse.[80]

Les carrières de New Bandon et de Stonehaven

Les fenêtres arrondies du vieux bureau de poste de Bathurst sont entourées d'une bordure de pierre provenant de New Bandon, à quelques kilomètres à l'ouest de Grande-Anse.[81] D'autres immeubles furent construits avec cette pierre, mais on ne sait rien de leur état ni de leur emplacement.[82] Au cours des années 1860 et 1870, J.B. Read & Co. expédiait de temps à autre de la pierre de taille du comté de Gloucester à sa succursale de Boston, ce qui permet de croire que des ouvrages faits avec de la pierre de la baie des Chaleurs existent peut-être encore en Nouvelle-Angleterre.[83]

La carrière de Clifton
La seule autre carrière de meule qui produisit de la pierre de taille en petites quantités était située à Clifton. La famille Knowles possédait des terrains de carrière dans le voisinage depuis au moins les années 1870,[84] et elle produisait de la meule et de la pierre à aiguiser en 1911 sous le nom de Knowles Quarry Company, Limited.[85] Vers 1900, James Knowles employa la pierre de cette carrière pour construire une maison donnant sur la baie des Chaleurs. Cette maison, dont la construction n'a jamais été menée à terme, comprenait un premier étage de blocs de pierre coupés et un deuxième fait en bois.[86] On peut en voir aujourd'hui les vestiges à l'angle du chemin Turkey Town et de la route 11 dans le village de Clifton.

Les carrières de pierre d'église
C'est dans la Péninsule acadienne que l'on retrouve la plus forte concentration d'églises de pierre du Nouveau-Brunswick. La plupart de ces églises ont été construites entre 1880 et 1930 avec de la pierre extraite à quelques kilomètres de l'emplacement de celles-ci. En règle générale, ces ouvrages sont en bon état, en partie grâce aux soins particuliers apportés à leur construction et aux travaux de restauration dont ont bénéficié plus tard chacun d'eux. Leur excellent état de conservation appuie aussi l'hypothèse selon laquelle la pierre de taille tend à mieux résister à l'usure lorsqu'elle est extraite de carrières à proximité du lieu de construction des ouvrages.

On ne visait pas à exploiter commercialement aucune des quelque deux douzaines de carrières de pierre d'église. Elles étaient au contraire un autre exemple de la tradition acadienne voulant qu'on puisse adapter, à des fins architecturales, toute pierre adéquate qui tombait sous la main. L'équipement dont disposait la carrière était rarement perfectionné; il se résumait le plus souvent à des chevaux ou des boeufs, des barges et des charrettes. Des tailleurs de pierre de l'endroit - souvent bénévoles - travaillaient chaque bloc de pierre à la main jusque vers la fin des années 1930.

L'île de Shippagan et les environs
Jusqu'à sa démolition, l'église Saint-Jérôme de Shippagan représentait un excellent exemple de la taille de la pierre acadienne. La pierre de cet ouvrage construit vers 1902 provenait de trois endroits différents. En effet, une partie de la pierre venait de la carrière de Bernard Mailloux, située à Pont-à-Bernard, à Saint-Simon-de-Caraquet; une autre de la carrière de Pont-Lafrance sur la rivière Big Tracadie; et enfin, de la «quarry à Doucet», au bord de la rivière Pokemouche.[87] Les pierres chamois et rouge pâle des murs de l'église Saint-Michel *[76]*, à Inkerman, proviennent aussi des carrières de la rivière Pokemouche.[88]

L'ancienne église Saint-Urbain, à Lamèque, fut construite entre 1880 et 1906. Le grès rouge de cet ouvrage provenait en partie du village de Coteau dans l'île de Lamèque.[89]

La région de Tracadie

Les données du recensement nous révèlent que Saumarez, près de Tracadie, produisait 50 tonnes de pierre de taille en 1861. Ce sont les premiers chiffres de production de pierre inscrits dans cette région. L'église de Tracadie, Saint-Joseph-Saint-Jean-Baptiste, fut construite en deux étapes bien distinctes : 1926-1928 et 1938-1949.[90] La proximité de l'église et des carrières, au bord de la rivière Big Tracadie, nous permet de supposer que la pierre vert olive et olive jaunâtre des murs de l'église fut probablement trouvée dans la région.

L'église de Saint-Isidore *[78]* est à l'intérieur de la région, plus précisément au village de Saint-Isidore; elle est faite également de pierre extraite le long de la rivière Big Tracadie. En 1894, on commença la construction du lazaret de Tracadie, un des quelques ouvrages de pierre de cette région qui n'est pas destiné à des activités religieuses. (Le bâtiment a été démoli.) La pierre provenait d'une carrière «à une douzaine de milles» de l'emplacement de l'ouvrage[91]; il s'agissait peut-être de la carrière de la rivière Big Tracadie.

La région de Paquetville

L'église Sainte-Augustine de Paquetville *[77]* renferme de la pierre jaune chamois excavée dans le voisinage et sur un terrain à proximité de Saint-Amateur.[92] Une fois l'église terminée, les ouvriers transportèrent la pierre en surplus à quelques kilomètres plus loin et construisirent la résidence Butler *[96]*. Au milieu des années 1940, les paroissiens prirent de la pierre à Butte d'Or (près de Saint-Amateur) pour construire une église à Saint-Sauveur.[93]

4
LES COMTÉS DE RESTIGOUCHE, DE MADAWASKA ET DE VICTORIA

Le nord-ouest du Nouveau-Brunswick comptait très peu de carrières de pierre de taille; aucune de ces carrières n'était d'ailleurs exploitée commercialement. Dans le nord-ouest, on ne trouve qu'à quelques endroits la roche sédimentaire vieille de 300 à 350 millions d'années qui fut extraite en quantité ailleurs dans la province. Quelques rochers granitiques de la région pourraient faire de la bonne pierre de taille, mais sont trop difficiles d'accès pour qu'on les exploite. Même aujourd'hui, les réseaux routiers et de chemin de fer du nord-ouest du Nouveau-Brunswick sont peu développés comparativement à ceux du reste de la province. Dans la dernière partie du XIX^{e} siècle, les réseaux de transport réduits à leur plus simple expression auraient découragé tout exploitant de carrière.

Les documents ne font mention que de trois carrières exploitées dans les comtés de Victoria et de Restigouche à la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e}. Une de celles-ci était à proximité de Campbellton et produisit de la 'pierre de taille Restigouche' pour la construction de plusieurs ouvrages locaux, y compris les fondations de l'école secondaire de Campbellton (1897-1898).[94] John Dickie de Point la Nim était l'unique tailleur de pierre du comté à l'époque et il est possible qu'il ait participé à la construction de l'école.[95]

Quelqu'un ouvrit une carrière de grès rouge au début des années 1900 à une quarantaine de kilomètres au nord de Perth au bord de la voie ferrée du Canadien Pacifique. Elle produisit la pierre de l'immeuble des Archives du comté de Victoria *[4]* à Perth-Andover, et fut abandonnée peu après. La troisième carrière était située à Siegas, à quelques kilomètres au sud de l'église Sainte-Anne-de-Madawaska *[79]*; c'est de cette carrière que provenait la pierre de l'église Sainte-Anne construite en 1922-1923. Un des documents de référence décrit cette dernière comme une carrière de granit,[96] mais les cartes géologiques de l'endroit, par contre, la désigne comme une carrière de grès. Ce qui n'arrange rien, c'est que l'église est faite de granit et de grès.

Malgré sa pénurie de carrières de pierre de taille, le nord-ouest du Nouveau-Brunswick présente plusieurs exemples charmants de la taille de la pierre typique au pays. Le long des routes principales et secondaires entre Saint-Quentin et Edmundston, on peut voir près d'une douzaine de résidences en pierre des champs, qui a été soigneusement taillée, placée et enduite de mortier. Elles ont tendance à imiter le style du régime français par leur toit à pignon à forte pente et leur avant-toit légèrement biseauté.

5

Dans les deux chapitres précédents, nous avons brossé un tableau de l'âge d'or du grès au Nouveau-Brunswick. La quantité considérable de données recueillies traduit bien le grand nombre de carrières de grès et la qualité de la pierre qu'on y produisait.

Mais la province possédait également quelques-unes des plus remarquables carrières de granit en Amérique du Nord. Au début des années 1870, l'industrie du grès dans le sud-est jouissait de la faveur des derniers effets du Traité de réciprocité. La famille Read avait consolidé son empire depuis le bassin de Cumberland jusqu'à la baie des Chaleurs. Des chargements de grès et de meule étaient expédiés régulièrement en Nouvelle-Angleterre, et on ne s'attendait pas aux tarifs exorbitants que les Américains allaient un jour exiger. Les conditions étaient réunies pour développer un autre secteur de l'industrie de la pierre.

NOTES

1. Carte du comté de Northumberland, Nouveau-Brunswick, 1876.
2. Johnston, 1967, p. 11a; Arbuckle, 1978, p. 99.
3. *Union Advocate*, les 27 janvier et 1er septembre 1875.
4. Fred Pellerin, Dieppe, comm. pers.
5. Lettre de J.H. Hutchison à H.C. Read, le 2 juin 1884, MC 224/3/82. APNB.
6. J.H. Hutchison à H.C. Read, le 13 juin 1884, MC 224/3/82. APNB.
7. W.M. McArthur à H.C. Read, le 18 juin 1884, MC 224/3/82. APNB.
8. Hamilton, 1988, p. 174.
9. Johnston, 1967, p. 11a.
10. Eardley-Wilmot, 1927, p. 13.
11. Lettre de H.C. Read à C.E. Fish, le 7 mai 1892. Archives Fish, boîte 4, dossier 'H. C. Read 1889-1906', MC 1244/MS IB/45. APNB.

12. Daniel Oak à H.C. Read, le 26 juillet 1883, MC 224/3/79. APNB.
13. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Northumberland, livre 67, p. 14-15 (le 1er juin 1889).
14. Lettre de Daniel Oak à Henry Read, le 7 novembre 1889, MC/224/3/109-11. APNB.
15. Un exemple : lettre de C.E. Fish à J. Read & Co., le 10 octobre 1891, MC 224/3/122. APNB.
16. Arbuckle, 1978, p. 78.
17. Lettre de H.C. Read à C.E. Fish, le 30 mai 1887. Archives Fish, boîte 4, dossier 'Henry C. Read 1886-1888', MC 1244/MS 1B/45. APNB.
18. Bureau d'enregistrement des titres de Northumberland, livre 61, p. 285 (le 1er juillet 1882); livre 70, p. 415 (le 13 avril 1892).
19. *Album Souvenir...*, 1951, p. 42.
20. Bureau d'enregistrement des titres de Northumberland, livre 61, p. 492 (le 12 décembre 1882).
21. Lettre de L. Comeau à J. Read & Co., le 23 juillet 1883, MC 224/3/79. APNB.
22. Lettre de L. Comeau à J. Read & Co., le 31 juillet 1883, MC 224/3/79. APNB.
23. Lettre de Henry Read à Charles Fish, le 24 mars 1888. Archives Fish, boîte 4, dossier 'Henry C. Read 1886-1888', MC 1244/MS 1B/45. APNB.
24. Lettres de L. Comeau à Henry Read, les 17 et 21 septembre 1891, MC 224/3/121. APNB.
25. Lettre de John Dugas à J. B. Read & Co., le 3 janvier 1884, MC 224/3/82. APNB.
26. Bureau d'enregistrement des titres du Northumberland, livre 95, p. 341 (le 13 octobre 1913).
27. Bureau d'enregistrement des titres de Northumberland, livre 97, p. 19 (le 16 juin 1915).
28. Eardley-Wilmot, 1927, p. 14; procès-verbaux de la Read Stone Company Ltd., 1908-1938. Archives Read, MC 224/1/1. APNB.
29. Document intitulé *Charles E. Fish M.P.P.* Archives Fish, boîte 1, MC 1244/MS/1/A. APNB.
30. Lettre d J.B. Read à H.C. Read, le 28 janvier 1884, MC 224/3/81. APNB.
31. Arbuckle, 1978, p. 78-79.
32. Ganong Papers, boîte 23, Pk 7, article 1, p. 1. MNB.
33. Lettre de R.H. Hutchison à C.E. Fish, le 10 juin 1887. Archives Fish, boîte 1, dossier 'R.H. Hutchison 1887-1889'. MC 1244/MS IA/21. APNB.
34. Lettres de Henry Read à Charles Fish, les 11 et 17 juin 1887. Archives Fish, boîte 4, dossier 'Henry C. Read, 1886-1888', MC 1244/MS 1B/45. APNB.
35. Lettres de A. Charlebois à C.E. Fish, 19 février, les 14 mars et 5 mai 1885. Archives Fish, boîte 2, 'A. Charlebois & Co.', MC 1244/MS IB/11a. APNB.
36. Lettre de Henry Read à Charles Fish, le 9 août 1888. Archives Fish, boîte 4, dossier 'Henry C. Read 1886-1888', MC 1244/MS 1B/45. APNB.

37. Lettre de Henry Read à Charles Fish, le 20 juin 1889. Archives Fish, boîte 4, dossier 'Henry C. Read 1889-1906', MC 1244/MS 1B/45. APNB.
38. Lettre de Paul Lea à Charles Fish, le 6 mars 1890. Archives Fish, boîte 2, dossier 'Building Stone, General Correspondence, F-L', MC 1244/MS 1B/8. APNB.
39. Lettre de P. Rioux à C.E. Fish, le 8 février 1890. Archives Fish, dossier 'Building Stone, General Correspondence, N-Z', MC 1244/MS 1B/8. APNB.
40. Lettre de Charles Fish, le 7 avril 1890. Archives Fish, copie-lettres '19 septembre 1889-17 novembre 1890', MC 1244/MS 23/#89. APNB.
41. Mémoire de 1899, MC 1244/MS 23/#28. APNB.
42. Bureau d'enregistrement des titres de Northumberland, livre 66, p. 485 (le 22 mars 1889).
43. Bureau d'enregistrement des titres de Northumberland, livre 66, p. 490 (le 24 avril 1889).
44. Bureau d'enregistrement des titres de Northumberland, livre 66, p. 487 (le 24 avril 1889).
45. Lettre de Charles Fish à J.B. Snowball, le 5 octobre 1889, copie-lettres '19 septembre 1889-17 novembre 1890', MC 1244/MS 23/#89. APNB.
46. Lettres de Charles Fish à J.B. Read & Co., les 18 octobre 1889 et 28 avril 1890. Archives Fish, copie-lettres '19 septembre 1889-17 novembre 1890', MC 1244/MS 23/#89. APNB.
47. Lettre de Charles Fish à J. Hutchinson, le 28 mai 1889. Copie-lettres '1er mai 1888-19 septembre 1889', MC 1244/MS 23/#82. APNB.
48. Lettres de John Lowe à Henry Read, les 30 novembre et 6 décembre 1889, MC 224/3/111. APNB.
49. Voir les dossiers de lettres, MC 224/3/111-113. APNB
50. Lettre de Charles Fish à Henry Read, le 6 août 1891. Archives Fish, copie-lettres '7 avril 1891-19 août 1892', MC 1244/MS 23/#86. APNB.
51. Lettre de Charles Fish à Henry Read, le 18 août 1891. Archives Fish, copie-lettres '7 avril 1891-19 août 1892', MC 1244/MS 23/#86. APNB.
52. Lettre de Henry Read à John Lowe, le 19 août 1891, MC 224/3/121. APNB.
53. Bureau d'enregistrement des titres du Northumberland, livre 68, p. 428 (le 4 septembre 1891).
54. Lettre de Charles Fish à Henry Read, le 30 mars 1894. Archives Read, MC 224. APNB. Photocopie dans le dossier de l'auteur, référence originale provisoirement mal classée.
55. Lettre de Henry Read à Charles Fish, le 5 mai 1899. Archives Fish, boîte 4, dossier 'Henry C. Read 1889-1906', MC 1244/MS 1B/45. APNB.
56. Lettre de Charles Fish à H.R. Emmerson, le 22 février 1893. Archives Fish, copie-lettres, MC 1244/MS 23/#87. APNB.
57. Eardley-Wilmot, 1927, p. 15.
58. Document dans la boîte 2, dossier 'Exposition - correspondance générale 1885-1905', MC 1244. APNB.
59. Archives Ganong, boîte 23, paquet 7, article 1, p. 4-5. MNB.
60. Parks, 1914, p. 37.

61. Arbuckle, 1978, p. 79.
62. Parks, 1914, p. 33-35.
63. Arbuckle, 1978, p. 147-148.
64. Lettre de T. Morrison à Charles Fish, le 10 décembre 1894. Archives Fish, boîte 3, dossier 'T.A. Morrison and Co. 1894', MC 1244/MS 1B/39. APNB.
65. Lettre de T. Morrison à Charles Fish, le 24 octobre 1895. Archives Fish, boîte 3, dossier 'T.A. Morrison and Co., 1895', MC 1244/MS IB/39. APNB.
66. Lettre de T. Morrison à Charles Fish, les 19 juin 1900 et 18 décembre 1903. Archives Fish, boîte 3, dossiers 'T.A. Morrison and Co., 1900' et 'T.A. Morrison and Co., 1902-1904', MC 1244/MS 1B/39. APNB.
67. Parks, 1914, p. 33.
68. Eardley-Wilmot, 1927, p. 13-14.
69. Ibid., p. 36.
70. Thomas, 1930, p. 97.
71. Roy LeBlanc, Shediac, comm. pers.
72. Ronald Labelle, entrevue avec le père Léo LeBlanc, le 30 novembre 1981, Dossier 32, ms 99 et 100. CEA.
73. Wright, 1949, p. 112.
74. Ron Labelle, Moncton, comm. pers.
75. Père Léo LeBlanc, Rogersville, comm. pers.; Roy LeBlanc, Shediac, comm. pers.
76. Père Leo Hynes, Moncton, comm. pers.
77. Daigle et al. [s.d., v. 1985], p. 22.
78. Cooney, 1832, p. 181-182.
79. *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas Denys*, volume 1, n° 4, janvier-juin 1972, p. 91.
80. Léger, 1984, p. 57.
81. Parks, 1914, p. 26.
82. Ibid.
83. Voir diverses lettres et notes dans MC 224/MS 2/1-2/2, MC 224/MS 3/1-7 et MC 224/MS 4/25. APNB.
84. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Gloucester, livre 23, p. 691 (le 15 janvier 1874).
85. Parks, 1914, p. 26.
86. Hunter, 1978, p. 54-55.
87. Robichaud, 1976, p. 89-90.
88. Arseneau, 1987, p. 48; père Benoît Rioux, Inkerman, comm. pers.
89. *Album Souvenir...* 1951, p. 42.
90. *L'Évangéline*, le 20 septembre 1949, p. 7.
91. Losier et Pinet, 1984, p. 121.
92. Père Donat Robichaud, Paquetville, comm. pers.
93. *L'Histoire de St-Sauveur...*, 1985, p. 27.
94. JHA, 1899, p. 122.
95. McAlpine's New Brunswick Directory for 1889-1896.
96. Michaud, 1984, p. 65.

CHAPITRE V

Les carrières de granit du comté de Charlotte

1
INTRODUCTION

Quelqu'un qui fait une balade en voiture aujourd'hui au Nouveau-Brunswick peut croiser sur sa route quelque 150 ouvrages de grès : des églises, maisons, écoles, palais de justice, prisons et autres immeubles publics faits de pierre locale. Mais il lui serait difficile de trouver des ouvrages construits avec du granit de la province. En fait, il n'y a dans la province qu'une douzaine d'immeubles faits de granit du Nouveau-Brunswick, dont huit sont situés à Bathurst et dans les environs de cette ville.

Comment expliquer cela? D'abord, les carrières de grès étaient plus nombreuses et eurent une plus longue existence que les exploitations de granit. Le granit était également plus coûteux à travailler et nécessitait davantage de temps, surtout avant que se répande l'usage des outils électriques. Il semble pourtant que la cause principale soit attribuable au fait que l'industrie du granit produisait des volumes plus considérables de pierre à monuments que de pierre de taille. C'était particulièrement le cas des carrières de granit du comté de Charlotte.

À toutes fins pratiques, l'âge d'or du granit commence dès l'ouverture de la première carrière de granit du comté de Charlotte en 1872. La pierre devient rapidement réputée grâce à ses riches couleurs et à son poli brillant très durable. Entre les années 1870 et 1930, des milliers de colonnes, monuments et piliers de granit poli et sculpté, et une certaine quantité de pierre de taille, quittent St. George en direction de la Nouvelle-Angleterre et de l'est du Canada. Pendant une certaine période, St. George devient la capitale canadienne non officielle du granit et produit une des plus éblouissantes pierres à monuments jamais vue.

Les carrières du comté de Charlotte *(figure 8)* se retrouvent au sud d'un vaste rocher granitique qui affleure entre St. George et St. Stephen. Elles renferment de la pierre aux multiples couleurs qu'on peut ranger en gros en deux catégories : le granit noir et le granit rouge. Les quelques exploitations de granit dont la couleur va du noir au gris étaient situées autour de Bocabec et de St. Stephen. Les carrières de granit rouge et rose étaient à l'est à l'intérieur d'une étendue de terrain juste au nord de St. George entre la rivière Magaguadavic et le lac Utopia.

2

LES CARRIÈRES DE GRANIT ROUGE*

Introduction

Les couleurs du granit de St. George allaient du rouge foncé au rose pâle, et le gros de cette pierre était vendue sous la marque de commerce *St. George Red*. Les carrières les plus près de l'extrémité sud de la formation granitique fournissaient la pierre rouge la plus riche, tandis que celles qui étaient plus au nord donnaient un produit rose pâle ou grisâtre.

Entre 1872 et les années 1940, près de 50 carrières furent ouvertes à St. George et dans les environs. Au cours de cette période, de nombreux entrepreneurs tentèrent de monter dans le train de granit en marche. La plupart d'entre eux ne firent pas long feu et ne laissèrent pour la postérité pas beaucoup plus que leur nom et des trous dans le sol *(annexe 1)*. Par contre, la demi-douzaine de compagnies dont on parle ci-dessous ont obtenu des succès divers mais raisonnables. La première de celle-ci à se constituer en société fut la Bay of Fundy Red Granite Company.

La Bay of Fundy Red Granite Company

Un beau jour de l'été 1872, un paysagiste du nom de Charles Ward décide d'aller pêcher au lac Utopia près de St. George dans le sud-ouest du Nouveau-Brunswick. Né à Saint John, M. Ward rentrait d'un long séjour en Europe, où il avait étudié la peinture et visité des villes renommées pour l'usage répandu du grès et du granit qu'en faisaient leurs architectes.

Il se peut que ce séjour en Europe ait aiguisé la sensibilité de M. Ward pour la pierre de taille, ou peut-être se voyait-il lui-même à la fois artiste et entrepreneur. De toute manière, M. Ward n'alla pas à la pêche par cette belle journée d'été, il préféra

> ... approcher un pêcheur en vue de louer un bateau ancré au rivage au moyen d'une grosse pierre rouge. En soulevant la pierre, son attention fut attirée par la riche couleur de celle-ci, et.... il lui vint à l'esprit que cette pierre pourrait être utile pour autre chose qu'une ancre de fortune. Au lieu de partir en excursion de pêche, il se mit à la recherche de granit rouge et trouva d'immenses saillies de magnifique granit rouge foncé, qui sont à l'origine des carrières actuelles.[1]

---

* Les rochers granitiques sont formés principalement de feldspath et de quartz, et en moindre quantité, de mica, de hornblende ou (et) de pyroxène. On trouve du feldspath rouge foncé, bleu-noir, blanc, rose ou jaune. La couleur d'une roche granitique dépend, dans une large mesure, de la proportion et du type de feldspath qu'elle contient. Les «granits noirs» - ceux dont la couleur peut aller du noir pur au gris foncé - ont une forte teneur en pyroxène, hornblende et magnétite (tous des minéraux gris foncés ou noirs) ou en labradorite, un feldspath de couleur bleu-noir.

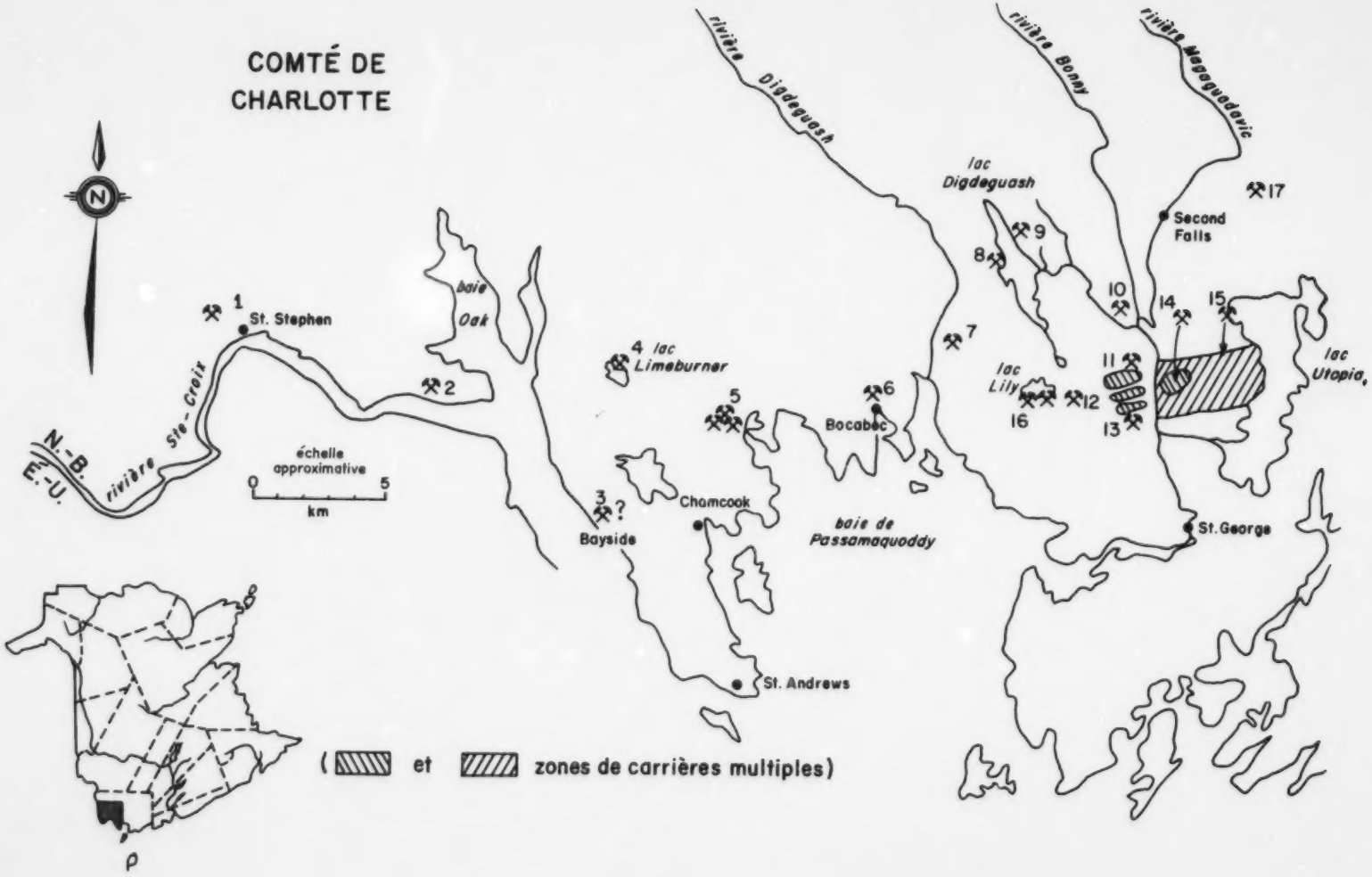
Figure 8

Carrières de granit du comté de Charlotte

Nom et numéro de la carrière	Principale période d'activité*
Carrières de granit noir	
1. Carrière de Little Ridge	1909-1913
2. The Ledge (6)**	v. 1900-années 1950
3. Carrières de Bayside	1917-1937
4. Carrière Kennedy	fin des années 1890
5. Carrières du mont Chamcook (par ex., Stuart)	années 1890
6. Carrières de Bocabec (par ex., Hanson)	années 1890-début du XX^{e}
8. Carrière Spinney	1932-années 1950
9. Carrière McGratten de Digdeguash	1916-1926
17. Carrières de Second Falls	début du XX^{e}
Carrières de granit rouge/rose	
7. Carrière du chemin Roix	fin des années 1890
10. Carrière du mont Dawson	fin des années 1890-années 1930
11. Carrières de la New Brunswick Red Granite Co. (9)	années 1870-1911
12. Carrières ouest de la Milne, Coutts & Co. (2)	années 1880-1940
13. Carrières de la Tayte, Meating & Co. (3)	années 1880-1920
14. Carrières de la Epps, Dodds & Co. (7)	années 1880-1920
15. Carrières est de la Milne, Coutts & Co. (environ 20)	1872-années 1940
16. Carrières du lac Lily (2)	années 1880-1890

* Données approximatives seulment

** Nombre estimatif de carrières dans les régions illustrées


COMTÉ DE
CHARLOTTE
N
N.-B.
E.-U.
rivière Ste-Croix
St. Stephen
1
2
baie
Oak
échelle
approximative
0
5
km
3
?
Bayside
Chamcook
St. Andrews
4
lac
Limeburner
5
6
Bocabec
baie de
Passamaquoddy
rivière Digdeguash
lac
Digdeguash
7
8
9
10
rivière Bonny
rivière Magaguadavic
Second
Falls
17
14
15
lac
Utopia
11
12
13
lac
Lily
16
St. George
(et zones de carrières multiples)

Tout porte à croire que M. Ward a travaillé à toute vitesse à la suite de cette excursion au lac Utopia puisque le 28 décembre de la même année il constitue, dans l'État de New York, avec sept autres hommes, une société appelée la Bay of Fundy Red Granite Company. Selon le certificat de constitution, la firme possédait un capital social de 200 000 $ et réunissait trois dirigeants de St. George; les autres cadres étaient de la ville de New York.[2] Le certificat renferme plusieurs témoignages de louange de la qualité du granit. Un de ceux-ci, daté du 12 juillet 1872, est pour le moins étrange :

> Je suis heureux de constater, grâce à l'échantillon que vous m'avez fait parvenir, qu'il est enfin possible de se procurer le granit de la baie de Fundy. Je connais cette pierre depuis plusieurs années, mais je ne savais comment l'obtenir... Je ne me contenterai pas de profiter sans tarder de l'occasion qui m'est offerte de l'utiliser dans mes travaux personnels, mais j'ai l'intention de la recommander fortement au Ministère aux fins de nos travaux de construction à venir.
>
> Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.
>
> Jacob Wrey Mould,
> Architecte adjoint
> Ministère des parcs publics
> Ville de New York[3]

S'il est vrai que M. Mould «connaissait la pierre depuis quelques années», elle doit alors avoir été découverte avant 1872. En fait, les géologues Loring Bailey et George Matthew se rendirent dans la région dès 1869 et rédigèrent un court rapport publié en 1872.[4] Cela jette un autre éclairage sur le scénario de Charles Ward, mais alors son histoire, comme bien des histoires de pêche, aurait pu être quelque peu embellie.

C'est vers 1873 qu'un premier monument sort de la fabrique de pierre de la Bay of Fundy Company. On peut toujours le voir au cimetière de St. Marks, à St. George, où il a été érigé à la mémoire de la famille Thomson *[109]*.[5] Les efforts de commercialisation des actionnaires de New York réussirent au-delà de toutes les espérances, et le granit fit bientôt son apparition en Nouvelle-Angleterre, sous forme de piliers décorant des ouvrages aussi prestigieux que le siège social du nouvel Evening Post, à New York, la cathédrale catholique romaine de Boston, et les immeubles du Parlement à Ottawa.[6] On retrouve aussi la pierre dans un pont d'accès à Central Park (New York) et dans un imposant immeuble de Boston.[7]

Dans l'intervalle, le surintendant George McGlashan s'affairait à agrandir l'entreprise à l'ouest du lac Utopia. Son équipe de travail réunissait des tailleurs de pierre qu'il

avait ramenés en 1872-1873 de son Écosse natale, et d'autres tailleurs de St. George et de Saint John.[8] Les hommes utilisaient la technique des «trous de Lewis» pour extraire des blocs de pierre pouvant atteindre jusqu'à 2,7 mètres de longueur. Cela signifiait percer deux trous très rapprochés et buriner la pierre entre les deux. Rempli d'explosifs, le roc se brisait parallèlement au long axe des trous agrandis.

Des chalands transportaient les blocs non taillés sur le lac Utopia, traversaient le canal naturel reliant le lac à la rivière Magaguadavic, puis descendaient en direction de St. George. L'usine de la compagnie, située à St. George, était alimentée en électricité par les chutes de Magaguadavic. Elle était dotée de hangars et de cours remplis de treuils de levage, d'outils de polissage et de broyage, de tours et autres machines. Entre 100 et 150 employés y travaillaient de longues heures en échange d'une rémunération quotidienne variant entre 50 cents et 2,50 $.[9] À l'usine, comme aux carrières, les postes exigeant le plus de compétences étaient d'abord confiés aux tailleurs de pierre écossais.[10] Les ouvriers locaux devaient faire leur apprentissage et avec le temps pouvaient devenir des «ouvriers du granit» de premier ordre.

L'usine de la Bay of Fundy Granite coûtait plus de 75 000 $; au milieu des années 1870 c'était la meilleure des Maritimes.[11] Après en avoir vu les installations, un visiteur impressionné écrivait ce qui suit en 1876 :

> La pierre grossière est d'abord apportée au hangar de taille... où elle est dégrossie à l'aide d'un ciseau et ramenée à la forme requise. Elle est ensuite transportée à l'atelier de polissage et de meulage, où le premier polissage est fait avec du sable [du lac Utopia][12] et de l'eau. Lorsque la pierre est suffisamment lisse, on en retire le sable et on la frotte contre de l'émeri jusqu'à ce qu'il soit réduit en une poudre impalpable. On nettoie ensuite entièrement l'émeri, et on met sur la pierre une poudre de chaux humide pour la polir et en faire briller la surface. [Il arrive aussi que les hommes polissent la pierre au moyen de blocs de saules pleureurs dont l'extrémité est enduite de poudre.[13]]
>
> Un bloc ordinaire de six pieds de hauteur peut être coupé et façonné en quatre jours par un seul homme... il faut environ quatre autres jours pour en polir tous les côtés...[14]

Mais au même moment où le visiteur écrit ces mots, la Bay of Fundy Red Granite doit se débattre pour régler des problèmes financiers - inconnus des travailleurs de la carrière - qui finissent par l'«acculer au pied du mur».[15] Certaines indications portent à croire que des conflits entre les dirigeants de la compagnie auraient pu précipiter sa

faillite.[16] Quelle que soit la cause de l'échec, les carrières et installations furent finalement remises à la banque de St. Stephen lors d'une vente du shérif en 1879.[17]

Les tailleurs de pierre au chômage durent donc quitter les lieux. Quelques-uns d'entre eux rentrèrent en Écosse, mais la plupart trouvèrent du travail aux États-Unis ou dans d'autres carrières de granit de St. George. Quatre hommes - William Coutts, Alex G. Milne, James Watt et Alex Milne - décidèrent d'aller un peu plus loin. En effet, en 1881, ils louent les terrains de l'ancienne Bay of Fundy Red Granite Co. et spéculent pour rouvrir les carrières. Deux ans plus tard, ils achètent la compagnie et des biens pour la somme de 10 000 $ et rebaptisent l'entreprise la Bay of Fundy Red Granite Works. Ils ouvrent finalement des bureaux de commercialisation à St. George et Aberdeen,[18] et fusionnent avec une autre compagnie pour former l'une des plus prospères entreprises de granit de toute l'histoire du Nouveau-Brunswick : la Milne, Coutts & Co.

La Milne, Coutts & Co.

La Milne Coutts & Co. fut à l'industrie du granit du Nouveauu-Brunswick ce que la Read Stone Company fut à celle du grès. Comme elle fut exploitée de 1883 à 1953, la Milne, Coutts & Co. recouvre presque toute la période d'extraction du granit dans le comté de Charlotte. Dans une large mesure, les renseignements donnés dans la présente section s'appliquent également aux autres carrières de granit de St. George de la même époque.

Le long succès que connut la Milne, Coutts & Co. est sans aucun doute attribuable à la connaissance intime du granit qu'en avaient ses mandants. Loin d'être de simples financiers, ces ouvriers du granit avaient fait leur apprentissage dans des carrières de granit écossaises avant d'émigrer en Amérique en 1868, et avaient travaillé à St. George à partir de 1872.[19] Alex et Alex G. Milne étaient des cousins, mieux connus comme Big Sandy et Little Sandy. James Watt, ancien contremaître de la Bay of Fundy Company, prit sa retraite en 1885 et vendit ses actions au capitaine de la marine marchande Charles Johnston.[20]

Milne, Coutts & Co. exploitèrent une vingtaine de carrières de granit rose et de granit rouge entre le lac Utopia et la rivière Magaguadavic, et quelques autres plus à l'ouest de la rivière. La pierre des carrières au bord du lac était transportée à St. George par chaland. Des boeufs (plus tard des camions) tiraient la pierre à partir des carrières à l'intérieur des terres et parcouraient une route de près de cinq kilomètres jusqu'à la ville. Les produits finis étaient transportés à cheval ou sur des wagons de l'usine jusqu'au quai dans la baie de Fundy, et de là par bateau jusqu'à la ligne de chemin de fer de Saint John. Une certaine quantité de pierre était expédiée également sur le marché américain par le chemin de fer Shore Line, qui passait par St. George dès 1875.

La plupart des carrières de Milne, Coutts & Co. fournissaient de la pierre à monuments, mais au moins une de celles-ci - la carrière Big Dump - expédiait de nombreuses tonnes de pierre de taille en Nouvelle-Angleterre. Parmi les ouvrages qui sont faits entièrement ou partiellement de pierre produite par la Milne, Coutts & Co., citons l'édifice de la bibliothèque municipale de New York et le musée américain d'histoire naturelle. La pierre remporta des prix : un diplôme à l'exposition provinciale de 1883 de Saint John, et une médaille de même qu'un diplôme à l'exposition indienne et coloniale de 1886 à Londres (Angleterre).[21]

On ne peut parler de l'industrie du granit dans la région de St. George, sans faire allusion à la concurrence amicale qui régnait entre les travailleurs du granit. Chacun essayait de surpasser l'autre en sculptant sa propre pierre tombale grandiose. Dans leurs temps libres, les hommes créaient des urnes, presses à copier, butoirs, boules de granit poli, dessus de table, têtes d'aiguille à chapeau, et même, à une occasion, des palets de curling. Pour les «ouvriers du granit», c'était presque devenu un rite de passage que d'arriver à prendre un bloc de pierre plein et d'en buriner l'intérieur pour ne laisser que de minces bandes reliées autour, et, à l'intérieur, une boule de granit lâche qui faisait entendre un cliquetis.[22]

Grâce à un flot continu de contrats, l'industrie néo-brunswickoise du granit fut florissante pendant les années 1880 et au début des années 1890. En 1897, Milne, Coutts & Co. et les trois autres compagnies de granit de St. George (décrites plus loin dans ce livre) employaient en tout 300 hommes et traitaient une quantité de pierre dont la valeur approximative était de 90 000 $.[23] Voici une liste de prix par pied cube, selon les diverses catégories de pierre :

Pierre non dégrossie, livrée à l'usine	1-1,25 $
Produit fini	5 $
Pierre grossière à monuments	2 $
Pierre à bâtir	0,75 $ [24]

Une lettre d'Alex Milne, rédigée en 1897, révèle pourtant que l'industrie du granit faisait face à d'importants obstacles que posait la concurrence étrangère, les tarifs marchandises et, comme toujours, les droits de douane américains prohibitifs qui passèrent, au début des années 1890, pour ce qui est des produits finis de la pierre, de 30 à 40 pour cent.

> Nos concurrents principaux sont à Aberdeen; cette région ne se limite pas à fabriquer ses propres produits de granit, elle importe de la pierre de la Norvège et de la Suède. Les salaires peu élevés offerts dans ces pays leur permettent de traiter cette pierre à un coût qui est à peu près équivalent au coût de l'extraction. Les tailleurs de pierre d'Aberdeen gagnent entre 4 et 5 shillings par jour, tandis que ceux de St. George reçoivent quotidiennement

> entre 2 $ et 2,50 $. Notre proximité avec les centres de production de granit américains nous force à offrir les mêmes salaires que les Américains, puisque nos hommes, qui sont connus et reconnus comme de bons travailleurs... sont toujours les bienvenus chez nos voisins; par conséquent, nous devons leur verser ces salaires pour les garder à notre service... Les entreprises livrant de la pierre d'Aberdeen en Ontario doivent payer des tarifs marchandises à peu près équivalents (ou un peu moins élevés) à ceux des firmes qui en expédient de St. George.[25]

Les tarifs américains forcèrent les marchands de granit à commercialiser le granit de St. George presque exclusivement au Canada, parfois aussi loin qu'en Colombie-Britannique.[26] Les chiffres relatifs aux exportations sont encore plus éloquents : en 1890, le Nouveau-Brunswick exporta aux États-Unis du marbre et du granit ouvrés dont la valeur atteignait 24 048 $. Combien valait la même quantité de pierre en 1898? Soixante-cinq dollars. Quelques compagnies tentèrent de diminuer leurs coûts en réduisant les salaires des travailleurs. Ces mesures ne réussirent qu'à causer une grève générale *(annexe I)*.[27] Le fait que les diverses carrières de granit de St. George survécurent après 1900 en dit long sur la superbe qualité de la pierre qu'on y extrayait.

Milne, Coutts & Co. firent de modestes tentatives pour améliorer leurs installations au début des années 1900. En effet, vers 1911, la compagnie se dote d'une machine à couper les colonnes et d'appareils à air comprimé. Alex G. Milne n'avait que faire du nouveau système et se plaignait «qu'il n'était bon qu'à une seule chose : faire retentir le maudit sifflet».[28] Ce sifflet se faisait d'abord entendre à 7 heures, puis à plusieurs reprises au cours de la journée, pour avertir les travailleurs de la carrière ou de l'usine que leur quart commençait ou était terminé. Un grand nombre d'hommes sortaient deux fois par jour des hangars de traitement du granit, couverts de la poussière que faisaient les lustreuses, broyeurs et autres machines.

Et la poussière de granit elle... On possède tellement peu de documents sur l'histoire de la silicose au Nouveau-Brunswick qu'on ne peut recourir qu'à des anecdotes pour parler de ce que les carriers appelaient la «maladie des tailleurs de pierre». Ces anecdotes nous apprennent toutefois que de nombreux travailleurs du granit moururent dans la trentaine ou la quarantaine après avoir toussé pendant des années et connu une vieillesse prématurée. Il semble qu'aucun de ces travailleurs n'ait reçu de compensations - du gouvernement ou de la compagnie - pour la maladie pulmonaire dont ils étaient affligés. Les travailleurs affectés aux poussiéreux hangars étaient particulièrement vulnérables à la silicose, maladie pulmonaire causée par l'inhalation de la poussière de silice, qui se dégage des machines à couper, meuler et polir le granit, dans des conditions d'aération médiocres. Selon un ancien ouvrier du granit, on

acceptait généralement la maladie comme un risque professionnel inévitable; vous aviez de la chance ou, le plus souvent, vous n'en aviez pas.

Tout comme les effets de la silice sont cumulatifs, des décennies de conditions défavorables ou de mauvaise gestion sapent même les carrières produisant le granit de la plus haute qualité. Au moment où la dépression s'abattit sur le Nouveau-Brunswick, Milne, Coutts & Co., et leurs collègues marchands de granit de St. George, connaissaient des problèmes graves pour plusieurs raisons.

La majorité des compagnies possédaient de la machinerie de carrière et d'usine désuète. Le manque de matériel moderne empêchait les carrières de St. George d'être sur le même pied que leurs concurrents dotés d'équipement très spécialisé et situés dans une région plus centrale au Québec, en Ontario et en Nouvelle-Angleterre. Si les entrepreneurs de St. George avaient pris le parti de se réunir pour financer une usine de première qualité, ils auraient peut-être pu échapper à la faillite dans les années 1930. Cette fusion ne se produisit pas.

Au début des années 1900, Milne, Coutts & Co. et d'autres exploitants cessèrent d'employer à la journée des carriers d'expérience. Ils décidèrent d'acheter plutôt de la pierre à des entrepreneurs à un prix fixe par pied cube.[29] Cette décision fut fatale. Exploiter une carrière dans la perspective d'en assurer la longévité présentait peu d'intérêt pour ces entrepreneurs. Ils prenaient la meilleure pierre, laissaient des déchets s'entasser dans les carrières, puis déménageaient dans un autre emplacement se souciant peu d'abandonner l'excavation dans un état inexploitable. La majorité de ces entrepreneurs ne pouvaient pas non plus assumer les coûts d'entretien des palans à action mécanique et du matériel de forage. Dans les années 1930, des visiteurs de passage dans les carrières de St. George font état du grand nombre d'exploitations où des hommes emploient des outils manuels et des derricks actionnés par des chevaux à côté de la machinerie abandonnée - tableau inquiétant à une époque où la survie de l'industrie exigeait une machinerie complexe.[30]

La pierre européenne en vint elle aussi à nuire de plus en plus à l'industrie du granit du Nouveau-Brunswick. Les faibles coûts de production étrangers et les tarifs marchandises peu élevés permettaient d'importer de la pierre de Suède, en passant par l'Écosse, à St. George à un prix presque équivalent aux dépenses d'extraction de la pierre et de transport à l'usine dans le comté de Charlotte. Les ateliers de St. George traitaient de grosses quantités de pierre importée, sans se soucier du fait qu'ils réduisaient ainsi leurs chances de survie. Il y a pire, les tarifs marchandises imposés par le Canada sur les produits finis étaient beaucoup plus élevés que ceux de la pierre grossière. Les usines de finition se multiplièrent donc à travers le pays et commencèrent à utiliser la pierre importée ou produite à proximité au lieu d'acheter la pierre plus dispendieuse de St. George, même si elle était de qualité supérieure.

On peut dire que les compagnies de granit du comté de Charlotte échouèrent en bout de ligne à cause d'une répugnance destructrice. En effet, elles étaient peu disposées à diversifier leur production pour faire de la pierre de taille, à travailler collectivement, à fabriquer de la pierre non dégrossie plutôt qu'un produit fini, et surtout, à moderniser leur équipement. Un rédacteur affirme que la deuxième génération des familles de marchands de granit manifestait peu d'intérêt pour ce genre d'entreprise.[31] Ce manque de continuité eut raison de l'industrie en la privant de sang neuf et de vision à un moment où elle en avait grand besoin.

Entre la période de dépression économique et 1953, Milne, Coutts & Co. connut une mort lente. Tous les mandants de la première heure moururent ou se retirèrent, et la gestion de la firme fut transmise à son ancien commis comptable, A.J. Stewart. Daniel Gillmor de St. George et Warren Cottrelle de Montréal firent l'acquisition, en 1946, de l'usine et de plusieurs carrières de granit rouge et de granit noir.[32] Ils dotèrent les installations de nouveau matériel dans l'intention de produire de la pierre de taille et de la pierre à monuments, mais le projet tomba à l'eau. Le coup fatal se produisit en 1953 lorsque la St. George Pulp and Paper Company acheta les terrains de la Milne, Coutts & Co. pour exploiter ses ressources de coupe de bois. Avec cette vente, la plus importante compagnie de granit du comté de Charlotte devenait de l'histoire ancienne.

La New Brunswick Red Granite Company Limited

La plus grosse entreprise de granit de St. George, à part la Milne, Coutts & Co., appartenait à la New Brunswick Red Granite Company. Ses carrières étaient situées à l'est de la rivière Magaguadavic et fournissaient du granit rouge et du granit rose à l'usine de finition de la compagnie à St. George.

Une certaine confusion règne quant aux origines de cette compagnie. En avril 1873, la Saint George Red Granite Company Limited est constituée en société par un groupe d'hommes.[33] Deux ans plus tard, la compagnie est déclarée insolvable et doit céder tout ce qu'elle possède à Fred Burpee.[34] Celui-ci ne perd pas une minute pour former la New Brunswick Red Granite Company Limited avec plusieurs autres personnes, y compris deux de ses prédécesseurs insolvables, John Burpee et Peter Cormack.[35] Ce dernier était un agent de pierre et marbrier de Saint John.

Que s'est-il passé entre 1873 et 1876 pour que la compagnie soit acculée à la faillite? Le géologue George Matthew, qui visitait les carrières vers 1876, nous donne des indices.

> D'étranges accidents se sont produits à cette compagnie. Ses ateliers considérables, dont la construction avait coûté 30 000 $, ont été rasés par les flammes peu après leur ouverture. Ces ateliers étaient au bord de la rivière Magaguadavic. Après leur destruction, le travail de

> finition de la pierre dû être exécuté à Saint John, mais il y a peu de temps les bâtiments ont aussi été incendiés à cet endroit, et des installations de grande valeur ont été perdues.[36]

S'agissait-il d'un incendie criminel allumé par un concurrent de la compagnie?

En dépit de ces revers de fortune, le directeur Fred Burpee et sa compagnie Red Granite se relevèrent, tel le phénix de la mythologie grecque, pour construire une troisième usine de traitement du granit à la périphérie de Saint John. L'usine resta intacte et opérationnelle de 1876 à 1892, année où la compagnie déménagea son entreprise de finition de la pierre au Maine. Au cours de ces 16 ans, la compagnie employa une centaine d'hommes. Elle transportait la pierre non dégrossie de St. George, par le chemin de fer Grand Southern, à l'usine, puis l'expédiait à des clients canadiens et américains.

À la différence de la majorité des autres entreprises de St. George, il arrivait à la Red Granite d'expédier du granit grossier dans le Maine et le Haut-Canada.[37] En 1881, un journaliste de Saint John obtient une entrevue avec Fred Burpee pour faire le point sur l'état de son entreprise.

> Les affaires [c'est M. Burpee qui parle] n'ont jamais été aussi bonnes... Nous avons actuellement une importante commande pour le nouvel immeuble de la First National Bank à Chicago. La Red Granite est presque exclusivement une entreprise d'exportation, et cette année une partie considérable de notre production de granit a été livrée à Boston, New York, et dans d'autres villes... La ville la plus à l'ouest où nous avons livré notre pierre jusqu'ici est Kansas, mais l'un de nos meilleurs clients reste l'État de l'Ohio.[38]

Dix ans plus tard, les paroles de M. Burpee devaient revenir le hanter. En effet, les Américains devaient imposer un tarif de 30, puis de 40 pour cent sur les produits fabriqués en pierre, et le commerce entre St. George et l'Amérique sombrait dans la confusion.

M. Burpee ne manqua pas de réagir à la situation de la manière catégorique qui le caractérisait : il constitua avec un groupe de résidents de Calais et St. Stephen la New Brunswick Red Granite Company of Maine,[39] déménagea ses locaux à Calais en 1892 et poursuivit ses activités commerciales.[40] On utilisait le chemin de fer Grand Southern pour transporter le granit non dégrossi à une usine de Calais où on le finissait pour ensuite le vendre sur le marché américain. Mais en 1893, M. Burpee disparaît étrangement. Que s'est-il passé? Est-il décédé, a-t-il décidé de se retirer et

de toucher ses jetons de granit? Nous savons que vers 1893 M. Burpee vendit son entreprise à Charles Young.[41]

M. Young poursuivit les activités de l'entreprise jusqu'à 1911 au moins, année où son nom figure sur les listes officielles à titre de propriétaire de la compagnie avec celui d'un autre, John Maxwell, exploitant de sa carrière.[42] Après le décès de M. Young, les activités se font sporadiques à la vieille Red Granite Company. Au fil des années, les terrains passent successivement aux mains de deux autres entreprises de granit de St. George : H. McGrattan and Sons et Meating, Epps Company.[43]

La Epps, Dodds & Co. et Tayte, Meating & Co.

Les familles Epps, Dodds, Tayte et Meating se lancèrent toutes dans le domaine du granit à la fin des années 1870 et au début des années 1880 et, au cours des cinq décennies suivantes, firent une sorte de quadrille d'unions commerciales d'abord avec un partenaire puis avec un autre. À l'origine, les deux premières entreprises étaient Epps, Dodds & Co. et Tayte, Meating & Co. Ces deux compagnies établirent des usines de granit à St. George et comptaient au nombre de leurs dirigeants, ce qui ne manque pas d'intérêt, un homme du nom de Henry Meating. Les terrains de la Tayte, Meating & Co. étaient situés à l'ouest de la rivière Magaguadavic, et un peu plus loin à l'ouest au lac Lily. Quant à la compagnie Epps, Dodds & Co., elle avait acheté ses carrières de granit à l'est de la rivière Magaguadavic des frères Michael au début de 1878.[44]

Au cours d'une visite à St. George en 1911, le géologue William Parks y trouva les deux compagnies fonctionnant à plein régime. Chacune employait une vingtaine d'hommes et possédait des installations de finition ayant à peu près la même taille et la même qualité.[45] Une des firmes, ou peut-être les deux, produisit la pierre du monument de Champlain érigé à Saint John, le monument de la ville et des Mineurs de Springhill et le monument des soldats de Louisbourg.[46]

Peu après la visite de M. Park, James Dodds meurt. Epps, Dodds & Co. est vendue à Tayte, Meating, ou fusionne avec celle-ci en 1916,[47] et forme une nouvelle organisation dirigée par Henry Meating : la Meating Epps Company Ltd.* Dans les années 1920, la compagnie produisait du moellon pour la construction de routes et de ponts, mais au fil des ans, ses carrières et son matériel se délabrèrent. En 1933, deux

---

* Le *Saint Croix Courier* (le 24 mai 1973) rapporte que la Meating-Epps présenta un pilastre de rampe d'escalier en granit sculpté qui remporta le premier prix soit à la Chicago Columbian Exposition, soit à la Chicago World's Fair en 1893. Mais la compagnie n'existait pas en tant que telle dans les années 1890. Le pilastre en cause fut finalement placé dans la résidence de Henry Meating.

frères Meating achetèrent de la succession Young l'ancienne New Brunswick Red Granite Company, et ces carrières ne furent plus jamais exploitées.

En 1932, Meating, Epps et l'entreprise H. McGrattan & Sons (St. George) examinèrent la possibilité de fusionner les compagnies pour former la Meating and McGrattan. Une tentative de partage d'une usine se révéla néanmoins peu réaliste et les deux firmes cessèrent leur activité à peu près un an plus tard.[48]

La H. McGrattan & Sons Ltd.
C'est entre 1898 et 1911 que H. McGrattan and Sons Ltd. entre dans le monde du granit du comté de Charlotte. La compagnie possédait une usine de finition à St. George et quatre carrières de granit : une de celles-ci produisait du granit rouge clair à l'est de la rivière Digdeguash le long du chemin Roix; à l'ouest de la rivière Bonny, celle du mont Dawson offrait de la pierre d'un rose grisâtre; et deux autres du granit noir (voir la section suivante).

H. McGrattan and Sons possédait toujours son usine en 1937, mais seule la carrière du Mont Dawson était encore active; elle produisait de la pierre dont les marques de commerce étaient *Canada Pink* et *Rose Pink*. La carrière a fourni de la pierre pour construire un pont pour le chemin de fer et un bassin de radoub de Saint John,[49] et le bureau de poste de St. George en 1935 *[28]*. Après 1935, la carrière restera plus ou moins active pendant une quarantaine d'années. Sa dernière production d'importance remonte au milieu des années 1970[50] lorsque la compagnie Nelson Monuments Ltd. de Sussex exploite la carrière de granit du mont Dawson pour construire la façade de l'entrée principale de l'hôpital régional de Saint John.

La carrière Taylor (O'Brien et Baldwin)
La carrière Taylor était située à environ six kilomètres à l'ouest de St. George au lac Lily et fournissait de la pierre d'un rouge pâle. Elle appartenait à la famille Taylor avant que John O'Brien et Andrew Baldwin ne l'achètent.

Né à Aberdeenshire en Écosse, Alex Taylor émigre à St. George, en passant par les États-Unis, en 1874.[51] Dans la décennie qui suit, il établit deux sociétés de personne : d'abord sous le nom de Taylor and Black[52] et plus tard sous celui de Taylor and Hibbard.[53] Même si au départ M. Taylor semble avoir exploité le granit en provenance d'autres carrières, il acheta sa propre carrière vers 1882.[54]

Au début des années 1890, M. Taylor forme une autre société de personne, mais cette fois avec ses trois fils. Les frères Taylor «font de grosses affaires» pendant plusieurs années et poursuivent leur travail après le décès de leur père qui survient en 1897.[55] Lorsque deux des trois frères meurent à leur tour presque à la même période, le troisième perd courage et vend la société à O'Brien and Baldwin vers 1898.[56]

O'Brien and Baldwin achète la carrière Taylor et son usine de St. George, embauche deux douzaines d'employés et produit de la pierre de taille et de la pierre à monuments pendant plusieurs décennies. Au nombre des ouvrages contenant la pierre de cette firme, citons le bureau de poste de Owen Sound (Ontario), l'église de l'Enfant Jésus (Montréal) et le monument de Montcalm (ville de Québec).[57] Les deux hommes exploitent des carrières et produisent de la pierre jusqu'en 1947, mais comme Milne, Coutts & Co. n'arrivent pas à faire survivre l'entreprise après 1950.

3
LES CARRIÈRES DE GRANIT NOIR

Introduction

Au Nouveau-Brunswick, l'industrie du granit noir commence pour de bon vers 1900, époque où la pierre noire est à la mode tant pour les monuments que pour les immeubles. On ne s'étonne pas que la majorité des compagnies de granit rouge de St. George s'intéressent alors à obtenir des baux de location de carrières de granit noir pour mettre à jour leur palette de couleurs. Même l'industrie de la pierre doit hélas se plier aux caprices de la mode!

L'industrie du granit noir n'a jamais produit ni vendu autant de pierre que les entreprises de granit rouge. Les raisons qui expliquent ce constat sont surtout d'ordre géologique. Il n'était pas rare que le granit noir du comté de Charlotte présente de petites mais indésirables imperfections. Les lignes de fracture ou de jonction de ce marbre étaient irrégulières ou (et) très rapprochées, ce qui n'arrangeait rien. Ces éléments rendaient difficile l'extraction de blocs de pierre impeccables, de grande dimension, sans accumuler d'importantes quantités de pierre inutiles. Sur le plan économique, les granits noirs avaient tendance à n'être pas du tout rentables.

Les carrières de granit noir étaient concentrées à proximité de deux localités : St. Stephen et Bocabec Village. Non sans ironie, la dernière carrière et peut-être la meilleure ouvrit près de Bocabec juste au moment où les carrières de granit rouge de St. George commençaient à chanceler. C'était la carrière Spinney.

Les carrières de la région de Bocabec

La carrière Spinney

La carrière Spinney s'étendait sur la rive ouest du lac Digdeguash; son exploitation commença en 1932 sous la direction de Stephen Spinney et d'autres personnes de la région de Bocabec.[58] La pierre était transportée sur des charrettes tirées par des chevaux et vendue principalement à Milne, Coutts & Co. Même si ses activités cessèrent à la fin des années 1930, après la mort de Stephen Spinney, une certaine organisation (peut-être le ministère des Travaux publics) exploita à nouveau la carrière entre 1942 et 1946. Dans un rapport rédigé en 1948, on peut lire que la carrière remplie d'eau renferme l'un des meilleurs granit noir de toute la région de St. George.[59]

Ken Fitzgerald, marchand de granit de St. Stephen achète la carrière dans les années 1950. Il la fait renaître brièvement avant de la revendre à la Nelson Monuments Ltd. de Sussex en 1962. Avant de fermer la carrière pour de bon en 1968, cette compagnie en extrait de la pierre à monuments et parfois même de la pierre de construction.[60] La pierre est mise en marché sous le nom de *Atlantic Black Granite*; on peut la voir sous forme de placage extérieur dans plusieurs ouvrages provinciaux, dont l'immeuble du gouvernement du Canada à Saint John, l'édifice du Centenaire à Fredericton et la façade d'immeubles commerciaux de Moncton *[102]*.[61]

La carrière Stuart

L'une des plus vieilles carrières de granit noir du comté de Charlotte appartenait au shérif Stuart. Elle était située au nord de Chamcook Station sur le mont Chamcook (Glenley).[62] Elle était exploitée en 1898, mais les documents ne font état que de peu d'activités après cette date.[63]

En décembre 1946, Daniel Gilmour et Warren Cottrelle achètent les droits d'exploitation de la vieille carrière de M. Stuart et ceux de l'usine de la Milne, Coutts & Co. et de quelques-unes de ses carrières.[64] L'acquisition n'apporta que des ennuis aux deux acheteurs. On ne sait si l'affaire avait été conclue en temps inopportun, ou si les acheteurs ne disposaient pas des fonds suffisants ou jouaient d'une quelconque malchance, mais il semble que leur seul client ait été le ministère des Travaux publics, qui avait besoin de pierre pour construire les ponts New River n° 1 et Dennis Stream n° 5 (voir *[105, 107]* et l'*annexe II*).

Epps, Dodds & Company exploitèrent les ressources d'une autre carrière sur le mont Glenley au début des années 1900, située sur un terrain appartenant à R.H. Stewart.[65] La firme McGrattan & Sons exploitait également le granit noir dans la région (sur le mont Glenley ou peut-être à proximité de Bocabec Village) vers 1911; la marque de commerce de la pierre était *Egyptian Black*.[66]

Les carrières de Bayside

Bayside se situe sur la rive ouest de la péninsule de St. Andrews en face de Bocabec Village. On trouve des deux côtés de la route principale au sud de Gilman's Corner, de vastes dépôts de granit noir. Entre 1917 et 1937, divers exploitants excavèrent de la pierre de carrières situées sur des terrains loués à Arthur Mears pour la vendre à des usines de finition de St. George.[67] Les marchands mirent en vente cette pierre pour monuments sous la marque de commerce *Irish Black* ou *Bayside Black*.[68]

Autres carrières de la région de Bocabec

Plusieurs autres carrières de granit noir existaient près de Bocabec Village, mais on sait peu de choses de leurs activités. Angus Kennedy excava de la pierre au lac Limeburner à la fin des années 1890 jusqu'à ce qu'il découvre qu'elle était trop mal fracturée.[69] Entre 1916 et 1926, H. McGrattan and Sons exploitait une carrière sur la rive sud du lac Digdeguash en face de la carrière Spinney.[70] La pierre des deux

carrières de Digdeguash avait la réputation d'être la plus noire de tout le district.[71] Deux petits affleurements de granit noir furent exploités également à l'est de Second Falls.[72]

Les carrières de la région de St. Stephen

C'est au géologue Abraham Gesner que l'on doit l'une des premières allusions au granit de la région de St. Stephen dans un rapport sur la géologie du Nouveau-Brunswick rédigée en 1839.

> Je me suis promené le long de la rive est de la baie Oak, en allant de temps à autre un peu à l'intérieur des terres... sur le terrain de John Wilson [près de l'embouchure de la rivière Waweig], j'ai découvert un superbe type de granit... La carrière sera ouverte au printemps prochain...[73]

Bien que la carrière de M. Wilson ne sera jamais «ouverte le printemps prochain», on finira par exploiter commercialement des carrières dans la région vers 1890. Les activités auront lieu à quatre milles au sud-est de St. Stephen sur une péninsule appelée The Ledge, étendue de terrain bien boisée et attrayante qui traverse à l'est la baie Oak. Pendant 50 ans, des entrepreneurs exploitèrent une demi-douzaine de carrières de grande et de petite taille le long de la péninsule principalement sur le mont Bald (Brown's) ou à proximité de celui-ci.

On ignore qui a ouvert la carrière au départ et à quel moment. Un répertoire de 1886, nous apprend que St. Stephen avait une fabrique de marbre appelée la St. Croix Marble Works, qui appartenait à Samuel Almond. On y fabriquait des monuments avec du marbre importé, mais aussi des produits de granit, de stéatite et de moellon.[74] Une certaine partie de ce granit provenait-il d'une carrière locale - peut-être The Ledge - ou de St. George? Les documents dont on dispose sont muets sur ce sujet.

La même année, la population de St. Stephen comprenait un carrier et onze tailleurs de pierre. Il est fort probable que plusieurs de ces personnes étaient des employés de M. Almond. La présence de Robert Fraser, carrier, constitue un premier indice sérieux permettant de croire qu'il y a eu *extraction* de pierre par opposition à de la *production* de pierre dans la région, même s'il est possible que M. Fraser ait vécu à St. Stephen et travaillé à St. George. Une autre entrée dans le répertoire de 1886 - J. Price & Son, tailleurs de pierre - est encore plus significative : la famille Price loua et géra plus tard les plus grosses carrières de granit de The Ledge.

Le maître tailleur de pierre Joseph Price quitta l'Angleterre pour s'installer au Nouveau-Brunswick vers 1870. Il est dit qu'il y arriva muni d'un mandat de la Reine Victoria l'enjoignant de travailler à la construction de l'école de St. Stephen, tâche

qu'il exécuta avec l'aide de son jeune fils Alfred, également tailleur de pierre.[75] Il est difficile de déterminer avec certitude à quel moment les Price ont commencé à exploiter les carrières locales de granit. La publicité de Joseph Price & Son les présentait comme une compagnie de tailleurs de pierre et non de carriers, ce qui signifiait qu'on y taillait dans une fabrique familiale de la pierre provenant d'une carrière. Alfred Price prit en mains l'entreprise de pierre à la mort de Joseph et se faisait toujours appeler tailleur de pierre en 1889.[76]

Il ne fait pas de doute qu'on avait bel et bien commencé à extraire de la pierre à The Ledge en 1911.[77] À ce stade, Alfred Price avait loué plusieurs terrains le long du mont Bald et réunit une équipe qui comprenait son fils Joseph. À l'aide d'outils manuels et d'un treuil improvisé, les hommes excavaient le granit gris foncé et le chargeaient dans des charrettes de bois. Un attelage de cheval mettait une journée entière pour tirer les blocs grossiers de The Ledge à St. Stephen où ils étaient livrés à la petite fabrique de finition que possédaient et dirigeaient les Price à l'angle des rues Queen et Rose.[78] Malgré la grande simplicité du matériel et des méthodes de transport, l'entreprise Price, connue plus tard sous le nom de St. Stephen Granite Works, produisait annuellement quelque 700 pieds cubes de granit gris, qu'elle transformait en pavés pour bordure de trottoir ou de rue, monuments, socs de monument et en pierre de taille pour le marché local.

Il pouvait arriver que la St. Stephen Granite Works traite de la pierre achetée de marchands de granit de St. George, mais le plus souvent la compagnie s'approvisionnait en granit rouge à Red Beach (Maine). Les Price traversaient régulièrement la frontière pour extraire la pierre de la carrière louée au Maine, et rentraient à la nuit avec des charrettes remplies de granit rouge à décharger à la fabrique. La carrière de Red Beach n'était qu'à 14 ou 15 kilomètres de St. Stephen; grâce à cette courte distance et au faible tarif canadien sur la pierre américaine, il était plus économique d'employer la pierre des États-Unis que celle du Canada.*

Même si les tarifs étaient peu élevés, ces voyages de l'autre côté de la frontière ne se déroulaient pas sans incident. Selon le petit-fils d'Alfred Price (qui s'appelle lui aussi Alfred), le règlement canadien sur les importations renfermait un mystérieux arrêté en vertu duquel les agents des douanes devaient vérifier s'il y avait des scarabées sur ou dans la pierre en provenance des États-Unis.[79] Il est probable que la règle s'appliquait aux insectes trouvés dans le sol et non la pierre. Même à cela, les carriers de M. Price aimaient bien parler des «scarabées du granit» évoquant des visions de créatures de science-fiction munies de gencives de diamant pour dévorer paisiblement le roc.

---

* Entre 1909 et 1913 à peu près, Alfred Price extrayait également la pierre d'une carrière de granit gris située à Little Ridge, à quelque trois kilomètres au nord-ouest de la ville.

Alfred Price meurt en 1919 ou 1920. La St. Stephen Granite Works est cédée à son fils Joseph, qui continue à extraire du granit et à fabriquer des monuments dans les années 1920 et 1930. À sa mort au milieu des années 1940, la génération suivante ne comptait personne qui s'intéressait à assumer la direction de l'entreprise familiale. L'épouse de Joseph essaya bien de la diriger à elle seule et construisit une nouvelle fabrique de finition aux dimensions imposantes à côté du vieil hangar. Mais les choses se compliquèrent et en 1947 elle vendit la compagnie à un de ses employés du nom de Ken Fitzgerald et à d'autres. C'est avec cette transaction que prit fin la participation de la famille Price à l'industrie de la pierre du Nouveau-Brunswick.

Ken Fitzgerald connaissait bien le granit. Avant d'entrer à la St. Stephen Granite Works, il avait travaillé comme tailleur de pierre dans plusieurs carrières et fabriques de St. George. Il n'est pas impossible que son séjour à St. George ait suscité en lui le rêve de faire renaître l'entreprise de granit moribonde, car au cours de la décennie qui suivra M. Fitzgerald participera aux activités de diverses entreprises de granit du comté de Charlotte. En effet, il achète et essaye d'exploiter la carrière Spinney près de Bocabec. Il examine la possibilité de rouvrir d'autres vieilles carrières de St. George. En 1957, il constitue à nouveau en société la St. Stephen Granite Works et lui donne le nom de Charlotte County Granite Company Ltd.; il en agrandit la fabrique pour pouvoir produire du placage et des monuments. Dans les années cinquante ou soixante, il achète également quelques carrières de The Ledge et complète la pierre qu'elles donnent par des livraisons coûteuses de granit de l'étranger.

Il est triste de constater que l'état de l'industrie du granit, les conditions économiques et d'autres facteurs se sont ligués contre M. Fitzgerald. Bien que ses ventes et sa production ne furent jamais aussi magnifiques que son rêve, il réussit quand même à obtenir quelques contrats de construction au Nouveau-Brunswick : la galerie d'art Beaverbrook et la Banque de Montréal à Fredericton et l'immeuble du gouvernement fédéral à Saint John. En 1966, la firme de M. Fitzgerald se voit retirer sa charte et cesse ses activités. C'en était fini de la dernière compagnie de granit du comté de Charlotte.

4

Entre 1943 et 1947, le gouvernement du Nouveau-Brunswick construisit trois ponts dans le comté, dont la pierre venait des districts de St. Stephen et St. George. Ces ponts traversent des cours d'eau près de Moores Mills *[105]*, New River *[107]*, et la gare Lepreau *(Annexe II)*. Les deux derniers ouvrages ont un revêtement de granit. Le pont de Moores Mills est une oeuvre d'art faite de gros blocs de pierre formant une belle voûte - c'est le seul du genre au Nouveau-Brunswick. Avec leurs parois dessinant une mosaïque colorée de granit rouge, gris, et noir, ces ponts sont une sorte d'exposition permanente de la pierre du comté.

Aujourd'hui, les carrières du comté de Charlotte reposent en silence. Nombre d'entre elles sont remplies d'eau et envahies de vestiges de matériel rouillé, dont certaines pièces sont plus vieilles que les carriers du comté encore parmi nous. St. George et St. Stephen comptent encore des habitants qui ont travaillé le granit ou se souviennent des beaux jours de l'industrie lorsqu'ils étaient enfants, mais le nombre de ces personnes diminue d'année en année.

La meilleure façon de terminer le présent chapitre est peut-être de citer des souvenirs paraphrasés d'Eulalia O'Halloran, résidente de St. George maintenant décédée. Au fil des années, Mlle O'Halloran fit fonction d'archiviste non officielle de l'industrie du granit de St. George, et les historiens lui sont très redevables pour ses recherches sans prix.

> D'une certaine façon, l'industrie du granit avait des répercussions dans la vie de presque toutes les familles de St. George. J'ai encore en tête les images et les sons de cette industrie. Les pas précipités des hommes au petit matin ou qui faisaient crisser la neige en hiver; les chevaux et wagons arrivant avec des travailleurs de Canal, Caithness ou Mascarene - et parfois les cloches des carrioles qui tintaient. Je me souviens des bruits du roulement des lourds camions en route vers les carrières ou qui en rentraient chargés de blocs de granit grossier pour les fabriques de finition.
>
> Après le sifflet de 7 heures, les foreuses commençaient à faire leur bruit. Les tailleurs de granit se mettaient à faire résonner leurs outils tout comme les autres ouvriers, polisseurs et tailleurs de colonnes faisaient entendre leurs propres musiques constantes et lourdes. Les derricks grinçaient en déplaçant d'énormes blocs de pierre d'un endroit à un autre. Et dans toute cette clameur, on entendait les cris des ouvriers.
>
> Il y a longtemps qu'on ne voit plus ces choses et qu'on n'entend plus ces bruits; il ne reste que quelques reliques de ces époques montrant qu'une industrie entière y a déjà été florissante.[80]

NOTES

1. Matthew, 1878, p. 346.
2. Certificat de constitution en société de la Bay of Fundy Red Granite Company. Archives de la Bay of Fundy Red Granite Company. Archives du comté de Charlotte, St. Andrews, Nouveau-Brunswick.
3. Ibid., p. 15.
4. Bailey and Matthew, 1872, p. 186, 236.
5. Parks, 1914, p. 110.
6. Matthew, 1878, p. 348; Note d'information intitulée *Office of John M. Moffit, 670 Hudson Street, New York, General Agent for the Bay of Fundy Red Granite Co., St. George, New Brunswick.* Archives de la Bay of Fundy Red Granite Company. Archives du comté de Charlotte, St. Andrews, Nouveau-Brunswick.
7. Note d'information intitulée *Office of John M. Moffit, 670 Hudson Street, New York, General Agent for the Bay of Fundy Red Granite Co., St. George, New Brunswick.* Archives de la Bay of Fundy Red Granite Company. Archives du comté de Charlotte, St. Andrews, Nouveau-Brunswick.
8. O'Halloran, 1973a.
9. Matthew, 1878, p. 348.
10. Hamilton, 1876, p. 65; *The New Brunswick Catholic Directory and History*, 1932, p. 104.
11. Bailey, 1899, p. 102-103M.
12. O'Halloran, 1973a.
13. Ibid.
14. Matthew, 1878, p. 347-348.
15. Bailey, 1899, p. 102-103M.
16. *Saint John Globe*, le 25 février 1896.
17. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Charlotte, livre 29, p. 459 (le 19 avril 1879).
18. Bailey, 1898, p. 102-103M.
19. O'Halloran, 1973a.
20. O'Halloran, 1973a.
21. McAlpine's New Brunswick Directory for 1889-1896, p. 524.
22. Jack Gibson, St. Andrews, comm. pers.
23. Bailey, 1899, p. 103M.
24. Parks, 1914, p. 112, 116.
25. Lettre de Milne, Coutts & Co. à L. W. Bailey, le 30 juin 1897. Archives Ganong, boîte 23, paquet 12, article 20. MNB.
26. Bailey, 1899, p. 104M.
27. *Saint John Daily Telegraph*, le 27 mai 1895.
28. O'Halloran, 1968, p. 5.
29. Wright, 1934, p. 14.
30. Wright, 1934, p. 2, 9, 14, 21, 24.
31. Paterson, 1948, p. 7.
32. *Saint John Telegraph Journal*, le 5 décembre 1946.

33. Acts of the New Brunswick Legislature, 36 Vic. C. 86.
34. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Charlotte, livre 25, p. 632 (le 17 novembre 1875).
35. Acts of the New Brunswick Legislature, 39 Vic. C. 51.
36. Matthew, 1878, p. 348.
37. *Saint John Daily Telegraph*, les 11 janvier 1882 et 17 janvier 1888.
38. *Saint John Daily Telegraph*, le 4 novembre 1881.
39. Acts of the New Brunswick Legislature, 56 Vic. C. 85.
40. *Saint John Daily Telegraph*, le 27 février 1894.
41. Wright, 1934, p. 10-11.
42. Parks, 1914, p. 117-118.
43. Wright, 1934, p. 10-11.
44. Wright, 1934, p. 8-9; Matthew, 1878, p. 348.
45. Parks, 1914, p. 115-117, 118-121.
46. *Prominent People of the Maritime Provinces*, 1922, p. 137-138.
47. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Charlotte, livre 82, p. 551 (le 2 septembre 1916).
48. Wright, 1934, p. 7.
49. Wright et Cole, 1937.
50. Merrill Nelson, Sussex, comm. pers.
51. O'Halloran, 1973a.
52. Atlas of the Maritime Provinces of the Dominion of Canada, 1878.
53. McAlpine's Charlotte County Directory for 1886-1887.
54. Wright, 1934, p. 10.
55. Bailey, 1899, p. 104M.
56. O'Halloran, 1973a; (voir aussi Bureau d'enregistrement des titres du comté de Charlotte, livre 54, p. 347-350).
57. Parks, 1914, p. 120-121.
58. Wright, 1934, p. 28, 29.
59. Paterson, 1948, p. 10.
60. Notes inédites de Dallas Davis, 1973. Feuillet 21G/2W-34/K-28, dossiers NTS, ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick, Fredericton.
61. Merrill Nelson, Sussex, comm. pers.
62. Wright, 1934, p. 29.
63. Bailey, 1899, p. 107M.
64. *Saint John Telegraph Journal*, le 5 décembre 1946.
65. Parks, 1914, p. 145-148.
66. Parks, 1914, p. 149.
67. Notes inédites de Dallas Davis, 1973. Feuillet 21G/3E-9, dossiers NTS, ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick, Fredericton.
68. Wright, 1934, p. 29.
69. Bailey, 1899, p. 107M; Parks, 1914, p. 149.

70. Wright, 1934, p. 26-27.
71. Notes inédites de Dallas Davis, 1973. Feuillet 21G/2W-34/K-28, dossiers NTS, ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick, Fredericton.
72. Parks, 1914, p. 149; Wright, 1934, p. 27-28.
73. Gesner, 1839, p. 23.
74. McAlpine's Charlotte County Directory for 1886-1887.
75. Elaine et Donald Price, St. Stephen, comm. pers.
76. McAlpine's New Brunswick Directory for 1889-1896.
77. Parks, 1914, p. 127-128, 151.
78. Alfred Price, St. Stephen, comm. pers.
79. Ibid.
80. O'Halloran, 1973b.

CHAPITRE VI

Autres carrières de granit

1
INTRODUCTION

Il se peut que les carrières du comté de Charlotte ait produit le granit pour monuments le plus spectaculaire de tout le Nouveau-Brunswick. Il ne fait aucun doute en tout cas que ces exploitations fournissaient presque tout le granit exporté et qu'en provenait, entre les années 1870 et 1920, le gros des recettes tirées de cette pierre. Mais il y avait d'autres carrières de granit dans la province.

Le Nouveau-Brunswick renferme deux grandes régions de rochers granitiques dont l'âge varie entre 350 et 400 millions d'années. Au nord, cette zone s'étend de la frontière internationale dans le comté d'York jusqu'à la baie de Nepisiguit au nord-est de la province. De petites carrières étaient exploitées dans cette zone, plus précisément à McAdam et Woodstock, et de plus grosses étaient situées au sud et au nord de Bathurst. Nous traiterons de ces entreprises du nord un peu plus loin dans ce chapitre.

La zone du sud commence par une ceinture de granit qui s'étire de St. Stephen vers le nord-est dans tout le comté de Charlotte; elle fournissait d'ailleurs la pierre des carrières de St. George et St. Stephen dont nous avons parlé au chapitre V. Dans les comtés de Queens et Kings, cette zone se réduit à une série de petites buttes-témoins. C'est parmi une de ces buttes qu'on peut trouver les premières carrières de granit de la province : les carrières de l'île Spoon ou de Hampstead.

2
LES CARRIÈRES DE HAMPSTEAD OU DE L'ÎLE SPOON

La route tranquille entre Fredericton et Saint John, qui longe la rivière Saint-Jean, vous amène directement à Hampstead. Une fois que vous dépassez le village, vous pouvez apercevoir les contours sablonneux de l'île Spoon à l'est, et à l'ouest les falaises de granit rouge et rose. Pendant près de 150 ans, on a extrait de la pierre de ces falaises pour en faire des immeubles, des ponts et des monuments dans tout le sud du Nouveau-Brunswick.

Les carrières de Hampstead *(figure 6)* sont situées à l'ouest de la rivière Saint-Jean dans une zone dont la superficie est inférieure à 1,6 kilomètre carré. Les carrières de l'île Spoon (nord) sont les plus anciennes; elles sont à trois kilomètres au sud de Hampstead et à un peu plus d'un kilomètre au nord des carrières de l'île Spoon (sud). Ces deux districts produisaient un granit gris appelé le *Blue Monumental* ou *Spoon Island Blue*, et un granit rose appelé *Gypsy Mountain, Spoon Island Pink* ou *Coral Dawn.*

Les carrières de l'île Spoon (nord)

La période Wetmore-Walton

C'est au géologue Abraham Gesner que l'on doit l'exploitation des premières carrières de granit près de Hampstead. En faisant une étude géologique de la région en 1838, il en remarque les dépôts de granit et en fait la louange aux résidents de Hampstead. La nouvelle se répand sans tarder, et en peu de temps un résident de Saint John du nom de Justus Wetmore décide de se lancer dans le domaine du granit. À partir de novembre 1838, M. Wetmore achète sept terrains à des fermiers de la région et ouvre la première des carrières qui porteront plus tard le nom collectif de carrières de l'île Spoon.[1] Dès 1840, M. Gesner pouvait faire un compte rendu favorable sur les progrès accomplis par M. Wetmore :

> Tout le granit employé au [Nouveau-Brunswick] était anciennement importé des États-Unis et de la Nouvelle-Écosse, mais depuis qu'on a découvert les carrières de [Hampstead]... on n'importe plus de granit. Ces carrières appartiennent à Justus S. Wetmore et ce sont MM. Small et Barker [Américains] qui les ont exploitées au cours de la dernière saison... Plus de 6 000 tonnes de pierre ont déjà été expédiées à Fredericton, Kingston et Saint John... Le granit grossier est livré aux quais pour la somme de 14 shillings la tonne; le granit importé coûte environ 24 shillings la tonne...[2]

Une partie des 6 000 tonnes de pierre a servi à la construction d'un bureau de douane (1840)[3] et de la Commercial Bank (vers 1838), qui furent détruits pendant le Grand Incendie de 1877.[4] La pierre a aussi été utilisée dans la construction d'un mur autour du phare de Gannet Rock.[5] En tant que première carrière de granit de la province, l'exploitation de Hampstead gagna naturellement la faveur des architectes locaux, qui avaient tous hâte de faire l'expérience de cette nouvelle pierre. Les ouvriers de M. Wetmore devaient travailler dur pour répondre à la demande constante.

> Un gros quai a été construit avec de puissants appareils de levage; des immeubles ont été bâtis, et 50 hommes s'affairaient sans relâche à extraire et à tailler la pierre. On utilise de nombreux navires pour transporter la pierre... C'est ainsi qu'un morne village presque abandonné fait maintenant entendre le bruit des marteaux et connaît le remue-ménage de l'industrie.[6]

Les ingénieurs utilisaient également le granit du «morne village» pour les piles et tourelles de leurs ponts. Voici les propos d'un journaliste sur place au sujet de la construction du pont Suspension à Saint John, en 1851.

> La pierre [pour les pylônes du pont] a été entièrement taillée, marquée et numérotée à la carrière dont elle provenait; il ne reste rien d'autre à faire que de placer les blocs les uns sur les autres à l'endroit désigné. La pierre est soulevée des chalands, par un cheval rattaché à un treuil, et glissée sur une voie ferrée en pente. Sur ce côté, la fondation d'un des pylônes est terminée et prête à recevoir les blocs de granit.[7]

À la fin des années 1850, un autre pont fait de pierre de l'île Spoon est construit au-dessus de la rivière Hammond à l'est de Rothesay. Au cours de la construction, des problèmes surgissent entre deux inspecteurs des ponts et nécessitent la rédaction de la lettre suivante de William Campbell adressée à M. Milligan le 29 janvier 1859.

> Monsieur, plusieurs personnes de Hammond River m'ont appris que vous aviez l'habitude de vous servir de mon nom de manière peu respectueuse; il serait plus digne de votre part d'avoir la bienveillance de vous taire à mon sujet et de vous mêler de vos propres affaires. Dans le cas où vous persisteriez dans cette attitude, je me verrais obligé de vous faire taire.
>
> Et maintenant, un petit conseil : apprenez d'abord votre métier de tailleur de pierre; je sais que cela serait étrange pour un Milligan de poser un tel geste, car vous êtes la risée des ouvriers de Hammond River, ... ce sont de médiocres bousilleurs comme vous qui sont à l'origine de tout le travail mal fait sur la ligne, mais attention, vos jours, tout comme ceux de l'autre niais qui vous a donné ce poste, sont comptés, et votre chute sera de taille. Sachez que si vous aviez été un jeune homme, je vous aurais donné le fouet.[8]

Nous n'avons pas la réponse de M. Milligan à cette missive peu délicate.

Par tradition, on a toujours préféré construire les prisons en granit. C'est une pierre extrêmement impénétrable, dont l'aspect est assez austère pour que la plupart des gens décident de rester dans le droit chemin. Lorsque le granit de M. Wetmore fut mis sur le marché, le gouvernement du Nouveau-Brunswick commanda la construction d'une série de nouvelles prisons pour les villes de Fredericton *[7]*, Saint John *[8]* et Kingston *[8]*, et prit des dispositions pour qu'elles soient construites par des prisonniers déjà incarcérés. L'offre de soumission suivante relative à la construction du pénitencier provincial de Saint John, paraît dans un journal en 1860 :

> Aux tailleurs de pierre et entrepreneurs en construction de routes. La Commission du pénitencier provincial... recevra les offres de soumission des personnes disposées à s'engager par contrat à employer un certain nombre de personnes pour tailler de la pierre. On choisira parmi les prisonniers dont la période d'incarcération sera assez longue pour qu'ils deviennent experts et utiles dans un tel emploi.[9]

Les implications sinistres de cette dernière phrase en disent très long sur les pratiques correctionnelles en vigueur au Nouveau-Brunswick au milieu du XIX[e] siècle.

Jusque dans les années 1890, les carrières Wetmore étaient les seules exploitations de granit de Hampstead. En 1861, M. Wetmore hypothèque sa propriété pour la somme de 800 livres sterling probablement afin de disposer de suffisamment de capital pour agrandir l'entreprise.[10] Des contrats réguliers le tenaient occupé à fournir de la pierre pour des ouvrages d'envergure tels le magasin de Thomas Furlong (1864)[11] et l'orphelinat Wiggins (1869),[12] deux immeubles situés à Saint John. En 1870, le granit de Hampstead reçoit aussi le premier prix à l'exposition provinciale.[13] À cette occasion, les échantillons furent toutefois présentés par Henry Walton et non par Justus Wetmore.

Les rapports qu'entretenaient MM. Wetmore et Walton ne sont pas évidents. On sait que M. Walton faisait paraître une publicité en 1871 disant qu'il «possédait une imposante carrière de granit» à Hampstead.[14] On sait également que M. Wetmore est décédé vers 1873.[15] Il est possible que M. Walton ait été l'associé de M. Wetmore ou son directeur, et qu'il ait acquis par défaut les terrains de la carrière quand M. Wetmore est devenu infirme. Les registres ne font état d'aucune transaction légale entre les deux hommes, mais il semble probable que M. Walton ait commencé à louer les carrières de granit vers 1870.

L'ère Walton dura de 1870 à 1901 environ. Au cours de ces années, la pierre qu'il produisait ne perdit pas de sa popularité auprès des entrepreneurs locaux. Il a eu jusqu'à 15 employés, et les fondations d'une foule d'immeubles du sud du Nouveau-Brunswick furent fabriquées de granit de Hampstead.[16] Dans la liste incomplète dressée ci-dessous, on retrouve des ouvrages renfermant de la pierre de l'île Spoon (mais pas nécessairement de la carrière Walton), dont certains furent construits après 1900.

Saint John :
- Succursale postale A *[26]*
- Ancien bureau de poste *[25]*
- Ancien immeuble de la compagnie de téléphone
- Ancienne bibliothèque
- Église St. John the Baptist

	Église Queens Square-Centenary *[44]*
	Monument de Champlain
	Monument de Tilley
	Monument commémoratif McClean, cimetière Fern Hill
	Ancien pénitencier
Fredericton :	Succursale postale A *[27]*
	Fabrique de coton de Marysville
	Assemblée législative *[16]*
	plusieurs écoles
	Monument commémoratif Guthrie, cimetière de Forest Hill
	Prison de Fredericton *[7]*
Halifax :	Banque de Nouvelle-Écosse, rue Hollis
	un immeuble du Capital Theatre
Kingston :	Monument de Sir John A. MacDonald (Ontario)

L'ouvrage le plus élégant fait avec du granit de Hampstead est peut-être le bureau de la douane de Saint John (v. 1879). Conçu par J.T.C. McKean et G.E. Fairweather, il servit pendant près d'un siècle de vitrine pour l'excellent grès de Caledonia posé sur des fondations de l'île Spoon.[17] Cet énorme et magnifique immeuble fut démoli en 1961 pour faire place, entre autres choses, à un terrain de stationnement.

En avril 1891, Henry Walton rendit officiel son rapport avec les carrières et les acheta directement des exécuteurs testamentaires de M. Wetmore pour la somme de 5 000 $.[18] La transaction comprenait un fouillis d'hypothèques, d'impôts en retard et d'autres ennuis qui ébranlèrent l'entreprise de M. Walton et peut-être même sa santé.[19] En l'espace de 10 ans, le malheureux était mort et ruiné. Pour régler ses dettes, les administrateurs James et Ernest Walton durent se défaire des carrières à une vente à l'enchère tenue en mars 1901. Si l'on en croit les titres, cette vente rapporta la minable somme de cinq dollars.[20]

Mais pourtant tout ne s'est peut-être pas passé ainsi. C'est un avocat de Saint John, du nom de William Baird qui, à ce que l'on suppose, acheta les carrières. En 1904, Ernest Walton vendit (ou revendit) sa part des mêmes carrières à Patrick Mooney de B. Mooney & Sons (dont nous parlerons davantage tout à l'heure) pour la somme de 500 $.[21] La carrière fut vendue une troisième fois en 1905 au même prix de 500 $ à Pat Mooney, mais cette fois par William Baird.[22]

Qu'est-il arrivé? M. Baird a-t-il secrètement cédé à nouveau le terrain aux Walton? Le moins qu'on puisse dire, c'est que la situation nous laisse perplexe. Fait

révélateur, les quatre titres d'enregistrement des Walton pour la vente des carrières, la vente à l'enchère *et* les deux transferts figurent l'un à la suite de l'autre dans le registre même si ces transactions eurent lieu officiellement sur plusieurs années. Cela suggère une sorte de créativité d'entreprise.

Mis à part les intrigues possibles, il reste que Patrick Mooney possédait en 1908 les cinq terrains connus sous le nom de carrière Walton et deux autres terrains voisins.[23] De cette manière, il réunit sous le même titre les sept terrains d'origine de M. Wetmore, et lança les carrières de l'île Spoon (nord) dans une ère de forte productivité.

La période Mooney

Patrick Mooney était le fils de Bernard Mooney, tailleur de pierre et briqueteur. Bernard avait quitté l'Irlande en compagnie de sa famille dans les années 1860 pour s'établir au Nouveau-Brunswick. En l'espace de 10 ans, il fonda une entreprise de construction appelée B. Mooney & Sons; ses fils s'appelaient Patrick, Edward et Michael.[24] La compagnie possédait une usine de brique à Fairville et une fabrique de pâte et papier à Mispec; plus tard, elle joua le rôle d'entrepreneur dans d'importants chantiers de construction dans tout le sud de la province. Les Mooney employaient le granit de Hampstead dans bon nombre des fondations de leurs ouvrages. Ils semblent avoir maintenu une entente de sous-location avec Henry Walton, soit qu'ils en achetaient la pierre, soit qu'ils l'extrayaient également.[25]

Mais peu importe la situation qui régnait avant 1908, il ne fait pas de doute qu'à partir de cette année B. Mooney & Sons exerce un ferme contrôle sur les carrières de l'île Spoon (nord), et les exploitent avec ardeur. L'exploitation comprend deux carrières principales, dont l'une donne du granit gris et l'autre du rose, et plusieurs excavations plus petites. Il y avait cinq derricks aux carrières et un sixième au quai d'expédition sur la rivière Saint-Jean, à moins d'un demi-kilomètre de distance, qui était relié à la carrière par un wagon sur rail.[26] Sur place, parmi les derricks, moteurs et forets à vapeur, il y avait des ateliers pour les forgerons et des maisons de pension pour la trentaine d'ouvriers. Ernest Walton était directeur de la carrière; en 1915, il rachetait aux trois frères Mooney une part égale à un cinquième de la valeur de la carrière.[27]

Au début des années 1900, la carrière de B. Mooney & Sons eut un succès retentissant grâce à son emplacement entre Fredericton et Saint John, près du fleuve Saint-Jean, qui permettait de livrer, au besoin, de la pierre au nord ou au sud. La pierre servait principalement à l'érection de monuments (dont un grand nombre ont été faits dans les ateliers de granit de St. George), ou à la fabrication de socs de monument ou de matériau de fondation ou de pavage, dont voici les prix en vigueur à l'époque :

pierre à monuments	0,75 $ le pied cube, f.o.b.
pierre de mauvaise qualité	0,30 $ le pied cube, f.o.b.
blocs de pavage	68 $ à 78 $ pour mille, livrés à Saint John[28]

Les années 1930 amenèrent des changements majeurs dans la compagnie des Mooney. À cette époque, les trois fils de Bernard étaient décédés et les fils de Patrick, John et Thomas, avaient constitué une nouvelle société, la B. Mooney and Sons Realty Ltd. En 1933, ils transfèrent les biens de production de la carrière de l'ancienne à la nouvelle firme.[29] Même si les activités d'extraction se poursuivirent la production chuta et le nombre de carriers fut réduit à environ sept.[30]

Les Mooney devaient faire face aux difficultés communes à toutes les compagnies de pierre dans les années 1930 - marchés réduits, substituts artificiels de la pierre, coûts de transport plus élevés - mais ils étaient également aux prises avec une ressource qui diminuait. Les ouvriers ne cessaient de tomber sur des zones remplies de pyrite, minerai qui produit des taches de rouille avec le temps et ruine la pierre à monuments ou la pierre ornementale. Vers la fin de ses activités, la compagnie devait se résigner à fabriquer des bouées de navigation parce que la pierre facile à extraire pouvait difficilement servir à d'autres fins.

La période Mooney prit fin avec la mort de John en 1952. Quelques années auparavant, des parties de la carrière avaient été cédées à un entrepreneur de Upper Gagetown.[31] Entre 1956 et 1965, il y eut de nombreux changements de lotissement et de propriétaire; les carrières principales finirent entre les mains de Imperial Realty Limited, le propriétaire actuel.[32] Depuis 1972, cette compagnie a loué une partie de l'ancienne carrière Mooney à Nelson Monuments Ltd., de Sussex, compagnie dont la participation à l'industrie de la pierre au Nouveau-Brunswick remonte à 1909. Comme cette compagnie est toujours en activité, son histoire est présentée au chapitre VII.

Les carrières de l'île Spoon (sud)

La période Appleby-Hanington

Les carrières de l'île Spoon (sud) étaient situées immédiatement au sud de l'entreprise Wetmore-Walton-Mooney. La documentation fait peu de cas des premières années de ces carrières. Elles semblent avoir été ouvertes dans les années 1880 ou 1890 probablement par le même Fred T. Burpee qui possédait la New Brunswick Red Granite Company Limited, à St. George.[33] En 1892, Ben A. Appleby, de Saint John, achète le terrain de M. Burpee et commence à exploiter la carrière ou prend le contrôle de l'exploitation.[34] Un an plus tard, il fait imprimer un beau papier à correspondance officielle pour annoncer ses couleurs en toute modestie :

PROPRIÉTAIRE DES CÉLÈBRES CARRIÈRES DE L'ÎLE SPOON
LE MEILLEUR GRANIT AU MONDE
pour les monuments.
Résistance aux intempéries garantie
Pierre convenant à tous les climats[35]

M. Appleby conserva les «célèbres carrières» pendant environ une quinzaine d'années, jusqu'à sa retraite ou à sa mort avant 1908, année où un membre de sa famille, du nom de Allen Appleby vendit les terrains de la carrière à Duncan Slipp pour la somme de 1 525 $.[36] Au vif dépit de M. Slipp, cette transaction fut le début de

plusieurs mois de litige mettant en conflit MM. Slipp et Appleby, de même qu'un avocat du nom de Gérard Ruel, avec les exécuteurs testamentaires de Charles Fawcett à propos de demandes de reconvention de la carrière en raison de dettes non réglées.[37] Le litige se termina en juin 1910 par la mise à l'enchère de la carrière, des derricks, des quais et autres biens.[38] C'est à cette occasion que Gérard Ruel obtint tous les avoirs faisant l'objet du litige pour la somme de 3 700 $ de même que les dettes connexes.

À l'époque où M. Ruel était propriétaire, les derricks, le tramway et le quai de M. Appleby restèrent inutilisés, pendant qu'au nord, les carriers des Mooney faisaient sauter la pierre et la taillaient dans un esprit de vengeance.[39] Cette période d'inactivité fut cependant courte. En 1913, des résidents de Saint John et de Boston formèrent la Granite Street Pavement & Construction Company Limited.[40] Robert Hanington, président de la compagnie, acheta de M. Ruel la carrière Appleby, la céda à sa firme et embaucha à nouveau un grand nombre des anciens carriers de cette exploitation.[41] En 1919, les activités battent leur plein encore une fois.

La Granite Street Pavement & Construction Company ouvrit deux carrières, dont l'une donnait du granit gris et l'autre du rose. À la différence de l'entreprise Mooney qui envoyait sa pierre grossière à la fabrique de St. George, cette compagnie établit son propre hangar d'équarrissage sur place près de la carrière principale. L'entreprise employait en tout une trentaine de personnes. À l'intérieur de l'atelier, une panoplie d'appareils électriques et d'équipement à l'essence permettaient aux ouvriers d'assurer le processus de fabrication complet de la pierre à monuments et de la pierre de taille, de même que des blocs de pavage et de la pierre pour bordure de trottoir ou de rue.[42] Malgré des ventes qui n'arrêtaient pas, la compagnie devait se résoudre à obtenir une hypothèque après l'autre durant les années 1920 et 1930. Sa situation financière devient précaire à un point tel que lorsque Chester Stults, ingénieur de la carrière, propose d'acheter l'entreprise vers 1935, M. Hanington capitule. Au cours des quelques années qui suivront, il vend peu à peu les carrières et l'usine de finition, et en 1938, toutes les propriétés de la Pavement sont entre les mains compétentes de M. Stults.[43]

La période Stults-Trites

La décision de M. Stults d'acheter les carrières entraient dans un plan d'ensemble dont l'origine remontait à 1936, année où il établit à Saint John un magasin de monuments de pierre. Le commerce était en face du cimetière de Fernhill, à côté d'une maison qu'il avait construit pour Minnie, sa nouvelle épouse.

Chester et Minnie Stults devaient assurer la gestion de la carrière et de l'entreprise de fabrication de monuments pendant les 25 années qui suivirent, et gardèrent à leur service une grande partie du personnel de la Pavement. M. Stults se procurait la majorité des teintures pour ses monuments en Suède et dans d'autres pays, mais il utilisait le granit gris de Hampstead pour la base de ceux-ci.[44] C'est également de la

carrière de M. Stults que provient la pierre du pont n° 1 de Ward's Creek, à Sussex, *(appendice II)* et la pierre d'ornement d'ouvrages de Saint John, dont les seuils et les marches de l'école secondaire régionale Simonds.[45]

Au début des années 1950, M. Stults exploitait la seule carrière en activité à Hampstead. De passage à Hampstead en 1954, le géologue G.F. Carr vante «l'excellente occasion d'exploiter des carrières dans ce district». Par contre, il fait remarquer que les techniques d'exploitation des carrières employées sur place gaspillaient presque la moitié de la pierre. De plus, selon lui M. Stults avait dû refuser plusieurs gros contrats de pierre de taille parce qu'il ne disposait pas des installations voulues pour fabriquer de la pierre de construction en quantité.[46] Au premier coup d'oeil, l'histoire du granit de St. George semblait se répéter à nouveau : pierre de bonne qualité, carriers très compétents, équipement désuet, et refus apparent de la part de la direction, pour une raison ou une autre, de répondre aux besoins du marché. Mais M. Stults savait pertinemment ce que M. Carr ignorait : l'ensemble du marché de la pierre de taille était devenu chancelant au point d'exclure tout important investissement de capital.

En 1962, M. Stults se retire et vend les carrières et l'usine à un fleuriste et agent de monuments de Fredericton du nom de Everitt Trites. Ce dernier donne à l'entreprise le nom de Trites Monuments & Quarries Ltd, et embauche lui aussi le personnel de l'entreprise de M. Stults, y compris Harry Dunn, surintendant de la carrière. Comme son prédécesseur, M. Trites fabrique des monuments sur place en granit noir acheté à l'étranger, et utilise de la pierre de Hampstead pour les socs. Pourquoi les fabricants de monuments du Nouveau-Brunswick comptaient-ils sur la pierre importée plutôt que de s'approvisionner aux carrières de St. George? C'est que les frais de production plus faibles faisaient que l'importation de granit de Suède était plus avantageuse comparativement aux coûts à assumer par l'entreprise pour extraire la pierre à St. George et la transporter à travers la province.

M. Trites prit sa retraite au début des années 1970 et vendit la carrière, le hangar de finition et l'équipement à Nelson Monuments Ltd. À peu près à la même époque, les Nelson commencèrent à louer les carrières voisines appartenant à M. Mooney. C'est ainsi que pour la première fois depuis leur ouverture - plus de 100 ans auparavant - l'ensemble des carrières de granit de Hampstead furent la propriété d'un même exploitant (la suite de cette histoire figure au chapitre VII).

3
LES CARRIÈRES DE WELSFORD

Dans le comté de Queens *(figure 6)*, la région de Welsford est située à peu près à mi-chemin entre Hampstead et St. George, sur le côté est de la ceinture granitique qui traverse le comté de Charlotte. Dans les années 1890, pendant la construction du chemin de fer Canadien Pacifique, des travailleurs ouvrirent plusieurs carrières dans

la région. Loring Bailey s'arrête à Welsford en 1897 et donne un compte rendu de l'activité qui y règne.

> ... le gros de la pierre nécessaire à la fabrication des ponceaux provient de falaises connues sous le nom de Eagle Rock, à environ deux milles de la gare de Welsford, et d'autres carrières furent ensuite ouvertes à des fins diverses, un peu plus loin que cette même gare... La pierre est facile à extraire, se détache aisément en blocs... et se transporte sans problème. C'est un matériau de construction excellent et durable.[47]

À peu près à la même époque, la Dominion Granite Company, de Bridgewater (Nouvelle-Écosse), obtint le droit d'exploiter le granit noir, à proximité de la ligne du Canadien Pacifique à Welsford. Elle acheta le terrain de Henry Sorette & Company, de Bridgewater, qui elle l'avait obtenu de Malcolm McKenzie de Welsford.[48] La Dominion fabriquait des monuments de granit noir dans un hangar à la carrière même,[49] mais ne connaissait que de modestes succès. En 1905, elle vendit la carrière à George Pelton, ingénieur minier de Bridgewater.[50] M. Pelton partagea le même sort. Au moment où M. Parks était de passage au Nouveau-Brunswick en 1911, toutes les activités avaient été interrompues.[51]

4
LES CARRIÈRES DE LA RÉGION McADAM-WOODSTOCK

Le chemin de fer entre McAdam et Woodstock traverse des kilomètres de terrain granitique. En effet, il y a du granit le long de la voie sous forme de sol rocheux et d'énormes rochers qui se sont détachés d'affleurements de glacier il y a huit à dix mille ans. À partir du milieu des années 1800, le sol rocheux et les rochers fournissaient du granit à des fins de construction dans la région. Certaines pierres une fois dégagées étaient de taille tellement imposante que les carriers pouvaient en tirer des morceaux mesurant jusqu'à 20 pieds de longueur.[52]

Woodstock et les environs

Le lieutenant-colonel William T. Baird (Nouveau-Brunswick), payeur général de l'armée et parfois surintendant des magasins, vécu durant la dernière moitié du XIX[e] siècle. En 1860, alors qu'il habite Woodstock, il décide de faire construire un hôtel qu'il nomme Renfrew House. Il extrait de la pierre à la carrière de Jacksontown pour les murs de la cave, puis monte à bord d'un navire à vapeur en direction de Saint John où il entend acheter de la pierre de taille - probablement du granit de Hampstead - pour les appuis, capuchons et colonnes, de même que le pavage. Son journal nous apprend ce qui arriva en route :

> En passant près des chutes après Woodstock [près de Meductic], j'ai pensé que les gros blocs de granit que

> j'avais sous les yeux pourraient fournir la pierre dont j'avais besoin et qu'elle était bien plus près de chez moi. J'ai donc choisi... un morceau de granit de 18 sur 25 pieds et d'environ 10 pieds de hauteur sur la route au-dessus des chutes. Le rocher... contenait non seulement ce dont j'avais besoin, mais répondait aussi aux souhaits de la plupart des autres constructeurs qui avaient adopté mon plan. Les colonnes de cette pierre, qui soutenaient l'entrée de Renfrew House, faisaient 12 pieds de longueur sur 13 pouces de largeur.[53]

Des blocs de granit de cet affleurement et d'autres «carrières de blocs» furent ensuite utilisés dans de nombreuses fondations d'immeubles de Woodstock *(figure 6)*. En 1889, le travail de la taille de la pierre autour de la ville arrivait à faire vivre quatre tailleurs de pierre de la région : Michael et Owen Kelly, James McKenna et Charles O'Hagen.[54]

McAdam et les environs

La région de McAdam au sud de Woodstock produisait aussi du granit en bloc à des fins de construction et de fabrication de monuments *(figure 6)*. De nombreuses personnes profitaient des carrières prêtes à utiliser, dont Joseph et W.R. Oldham, de Southampton, Joseph McVay, de St. Stephen, et Powers & Brewers de Woodstock, pour n'en nommer que quelques-uns.[55] Ces hommes ne détenaient pas les droits sur les rochers, mais payaient des redevances aux propriétaires des terrains où se trouvait le granit. Le gros du granit de McAdam servit de matériau pour fondations à Woodstock, Canterbury, St. Stephen et les environs. Même si les tailleurs de pierre produisaient à l'occasion des monuments avec cette pierre grise à gros grain, il reste qu'elle contenait trop de pyrite pour permettre un travail de qualité.

En 1890, un dirigeant du Canadien Pacifique écrit : «...Nous avons une très bonne carrière près de McAdam qui nous permet de produire à peu de frais un excellent granit, avec très peu de pertes».[56] La carrière du CP était au nord de la ville le long de la ligne menant à Deer Lake; elle a fourni de la pierre pour des piles de pont, des ponceaux et la célèbre gare de chemin de fer de McAdam *[30]*.

5

LES CARRIÈRES DE LA RÉGION DE BATHURST

La ville de Bathurst est sise à l'autre extrémité de la zone granitique du nord qui englobe McAdam et Woodstock. On a exploité la pierre dans trois carrières distinctes dans les environs *(figure 7)*. La carrière de Nepisiguit était à quelque six kilomètres au sud de Bathurst près du pont du CN qui traverse la rivière Nepisiguit; des affleurements de granit furent également exploités pendant peu de temps à Madran, au nord de Bathurst, et au lac Antinouri, au nord-ouest de la ville.

La carrière de Nepisiguit (Connolly)

La carrière de Nepisiguit est le seul exemple néo-brunswickois de ce qu'on pourrait appeler un «croisement» par lequel une carrière de granit était exploitée par des hommes qui avaient appris leur métier dans les carrières de grès. Selon un article publié dans un journal de la région, ce fait inhabituel semble remonter autour de 1868 :

> À l'heure actuelle, les affaires marchent assez bien à Bathurst, en raison du grand nombre d'ouvriers employés à la construction de cette partie du chemin de fer Intercolonial, qui traverse le comté de Gloucester. La semaine dernière, plus de 200 hommes sont arrivés de Norvège, et nous croyons comprendre que comme la majorité d'entre eux sont les tailleurs de pierre ils sont allés travailler dans les carrières [Nepisiguit] à proximité de la ville.[57]

Dans le nord du Nouveau-Brunswick, la carrière de Nepisiguit fut la première exploitation de granit. Même si l'on trouvait dans le district de nombreux fabricants de meule, ceux-ci travaillaient le grès et non le granit. On présume qu'ils avaient fait leur apprentissage avec des Norvégiens et avaient appris à passer au granit puisque, après 1870, les tailleurs de pierre de la région constituaient la majorité des employés de la carrière de Nepisiguit.

On ne connaît pas les origines de la carrière de Nepisiguit. On dit que William Hussey, de Bathurst, obtint le terrain dans les années 1850 ou 1860. Mais il ne semble pas avoir exploité la carrière lui-même; il la louait probablement au chemin de fer Intercolonial, qui y prenait alors de la pierre pour construire la voie ferrée (ce qui explique la présence de Norvégiens). M. Hussey concéda ultérieurement le terrain à sa fille Hannah qui épousa Edward Connolly en 1867.[58] Après leur mariage, il est possible que Ed et Hannah ait décidé d'exploiter eux-mêmes la carrière; de toute manière, les Connolly et leurs descendants devinrent propriétaires de la carrière de Nepisiguit *et* la dirigèrent pendant 90 ans.

Il était rare qu'on vende du granit de Nepisiguit au-delà du nord de la province puisque cette exploitation isolée ne pouvait entrer en concurrence avec les entreprises plus au sud de St. George et de Hampstead. Il n'en demeure pas moins qu'on disposait d'un marché local limité mais stable pour écouler la pierre rose pâle. Les ouvriers extrayaient principalement le granit l'été et l'expédiaient à Bathurst sur des chalands qui descendaient la rivière Nepisiguit, ou par train sur une voie secondaire reliée à celle du chemin de fer Intercolonial.[59] Les résidents tiraient aussi de cette carrière de quoi faire de la meule.[60]

Les vieux ponts des rivières Nepisiguit et Red Pine furent construits avec du granit des Connolly avant 1876. Le superbe travail de taille de la pierre de ce dernier pont fit écrire à quelqu'un qu'il durerait jusqu'au jugement dernier,[61] et inspira un artiste à créer une gravure photolithographique illustrant la travée du pont en voie de construction.[62] Mais à part cette reconnaissance exprimée par l'artiste, le granit de Nepisiguit n'aurait peut-être jamais connu un autre débouché que celui du monde prosaïque des ponts et de la meule, sans le concours du Révérend Thomas Barry.

Thomas Barry arrive à Bathurst au milieu des années 1880. Comme il adore les ouvrages de pierre, il encourage les paroissiens à utiliser le granit dans la construction de l'église Sacred Heart, de l'école et du presbytère *[10,69]*, entre les années 1886 et 1898. Les trois bâtiments, et un couvent (1910) construit après le décès du père Barry, contiennent du granit Connolly et se dressent côte-à-côte sur la rue St. Andrew, à Bathurst. Dans une certaine mesure, c'est grâce à l'influence du père Barry que l'entreprise de Nepisiguit a pu devenir un fournisseur à part entière de pierre de taille après les années 1890. John Dunn, architecte de l'église Sacred Heart, fit également la promotion de la pierre en demandant qu'elle soit employée pour un autre de ses immeubles, le palais de justice du comté de Gloucester *[2]*.

Ed Connolly meurt en 1912 et confie l'entreprise à ses fils Joseph et Dan. Peu après le décès de M. Connolly, un homme se présente pour revendiquer la carrière pensant probablement qu'Hannah la lui concéderait. Mais Hannah - qui avait prêté main forte à son époux dans l'entreprise, apportant nourriture et autres articles à la carrière - ne fait rien de la sorte. Elle traîne l'usurpateur devant les tribunaux, produit le titre prouvant que son père lui a cédé la carrière, et réussit à défendre son droit de propriété. Vers 1919, elle cède légalement les terrains de la carrière à Joseph et Dan, qui avaient à cette époque constitué la firme J.E. et D.P. Connolly.[63]

À partir du début des années 1900, les Connolly se font connaître à travers les Maritimes comme constructeurs de ponts et de quais. Les piles des vieux ponts de Nepisiguit et de Red Pine ont aujourd'hui disparu, mais on peut encore voir d'autres ponts fabriqués avec la pierre de fondation Connolly, tels que le pont Morrissy à Newcastle (1912-1914) et le pont McDonald, à Halifax (v. 1949).[64] La carrière continua également à produire de la pierre pour la construction d'ouvrages de Bathurst. L'hôtel de ville *[20]*, l'école élémentaire de Coronation Park *[11]*, l'école secondaire de Bathurst (1926), et l'annexe du palais de justice du comté de Gloucester *[2]* renferment tous du granit de Nepisiguit, soit sous forme de pierre de taille, ou dans les immeubles plus récents, de placage. Joe Connolly trouvait aussi le moyen de sculpter de temps à autre un foyer de granit, y compris celui (1928) de la résidence de sa mère à Bathurst. (C'est une descendante de William Hussey qui habite actuellement cette maison, Pearl Duffey, née Hussey).[65]

Les années 1950 et 1960 amenèrent des changements d'envergure dans l'entreprise Connolly. En 1955, J.E. et D.P. Connolly restructure l'entreprise et forme la

Connolly Construction Ltd., peu après le décès de Dan. À la fin des années 1960, c'est au tour de Joe à perdre la vie. Il laisse son fils Bill aux commandes de l'entreprise. Les activités d'exploitation de la pierre deviennent de plus en plus sporadiques et en 1985, Connolly Construction liquide l'affaire. Depuis lors, il n'y a pas eu de production régulière à la carrière de Nepisiguit.

La carrière de Madran

La rivière Elmtree, au nord de Bathurst, entre dans la baie de Nepisiguit, en passant au sud de Madran. Trois kilomètres avant d'atteindre la baie, la rivière croise des affleurements de granit gris foncé. Ce granit produit une pierre de taille superbe mais, à ma connaissance, n'a servi qu'à la construction d'un seul ouvrage : le presbytère de Saint-Polycarpe à Petit-Rocher *[71]*. On l'a aussi employé dans la construction du sous-sol de la nouvelle église de Saint-Polycarpe en 1928 *[70]*, mais pour une raison ou une autre ce sous-sol fut démoli vers 1954 et remplacé par un autre fait avec du granit rose de la carrière Connolly.

La carrière du lac Antinouri

Le lac Antinouri est situé à l'est des sources de la rivière Elmtree. Entre 1950 et 1982, divers entrepreneurs exploitèrent le granit rose d'une carrière longeant la rive est du lac pour produire de la pierre de taille et du placage.

Le premier promoteur était un constructeur de Rimouski, du nom de Paul Frenette, qui avait beaucoup travaillé dans les carrières de granit au Québec. Vers la fin des années 1940, il entendit parler des dépôts de granit du lac Antinouri, et décida qu'ils étaient bien situés pour fournir de la pierre tant au Nouveau-Brunswick que dans la région voisine, soit celle de Gaspé (Québec). Par conséquent, M. Frenette loua l'emplacement au gouvernement du Nouveau-Brunswick en 1950 et ouvrit une carrière sur la rive est du lac.

En l'espace de quelques mois, M. Frenette arriva à obtenir sa première commande de granit du lac Antinouri : de la pierre de taille pour l'église de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs *[80]*, à Edmundston. Au cours des 10 années qui suivirent, il produisit du granit pour la construction de 16 églises de grande taille et pour d'autres ouvrages au Nouveau-Brunswick et dans la péninsule gaspésienne.[66] Pour exécuter bon nombre de ces contrats - par ex., l'église Saint-Polycarpe à Petit-Rocher *[70]* - il travailla en collaboration avec l'entrepreneur Louis Fecteau.

M. Frenette meurt subitement en 1960, au summum de sa productivité. La carrière reste inactive jusqu'en 1962, année où le gouvernement en loue le terrain à la Jacquet River Granite Company Ltd. dont le propriétaire et l'exploitant est Roland Bernard, de Bathurst. M. Bernard achète l'équipement de M. Frenette, son hangar de taille et le stock de granit. Comme il connaît plus l'agriculture que la pierre, il choisit un tailleur de pierre d'expérience pour superviser les activités de la carrière : Lucien Gagnon, de Rimouski (qui s'installe finalement à Jacquet River).[67] Les autres

ouvriers sont embauchés sur place.

M. Frenette avait fabriqué de la pierre de taille, mais M. Bernard modifia les activités de la carrière pour produire du placage rectangulaire et de la mosaïque *(figures 3 et 4)*. L'école élémentaire et le collège de Belledune *[12]* témoignent du placage fabriqué avec le granit d'Antinouri, de même que la mosaïque que l'on trouve dans les résidences pour personnes âgées à Dalhousie et Saint-Quentin, le bureau de poste *[29]* et l'église Sainte-Thérèse à Cap-Pelé, ainsi que dans des maisons privées du Nouveau-Brunswick.[68]

Au début des années 1970, le granit d'Antinouri s'était acquis une bonne réputation au Nouveau-Brunswick et au Québec. Une compagnie de Nouvelle-Angleterre se montra intéressée à commercialiser la pierre, et une autre offrit d'acheter la compagnie de M. Bernard.[69] Comme les circonstances ne permirent pas de concrétiser ni l'une ni l'autre de ces propositions, la Jacquet River Granite Company attendit que son bail arrive à expiration à la fin des années 1970.

Le dernier exploitant de la carrière du lac Antinouri fut Harold Kenny, de la Acadian Granite Ltd., qui se porta acquéreur du bail vers 1978. Pendant que M. Kenny remplissait le rôle d'agent commercial et de teneur de livres au sein de la compagnie, deux assistants se chargeaient d'extraire la pierre et de tailler la mosaïque. Ils utilisaient la vieille méthode des aiguilles et coins pour donner leur forme aux blocs de pierre *(figure 2)*. Ils furent peut-être les derniers tailleurs de pierre du Nouveau-Brunswick à employer ces outils traditionnels dans une carrière en activité.

Même si le marché principal de Acadian Granite fut celui des maisons privées, l'entreprise produisit un peu de pierre pour la construction d'immeubles publics, dont l'aéroport de Charlo. La compagnie resta active trois saisons, jusqu'à ce que les taux d'intérêt, dans les années 1981-1982, eurent pour effet d'ébranler l'entreprise, dont l'existence était déjà précaire, et forcèrent M. Kenny à renoncer à son bail en 1982. La carrière du lac Antinouri est demeurée inexploitée depuis.

NOTES

1. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre V2, p. 546 (le 14 avril 1891) et livre O3, p. 134 (le 28 février 1902).
2. Gesner, 1841, p. xiii.
3. *Morning News* (Saint John), les 2 mai, 26 juillet et 10 septembre 1841.
4. Bunting et al., 1895, p. 118.
5. JHA, 1843, pp xciii-xciv.
6. Gesner, 1841, p. 55.
7. *Morning News* (Saint John), le 10 novembre 1851.
8. JHA, 1859, p. dxv.
9. *Morning News* (Saint John), le 18 janvier 1860.
10. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre V2, p. 541 (le 14 avril 1891). Fait allusion à une hypothèque arrêtée le 4 décembre 1861.
11. Williamson, 1974, p. 121.
12. *Saint John Daily Telegraph*, le 26 janvier 1869.
13. JHA, 1871, p. 84, 187.
14. Lovell's Province of New Brunswick Directory, 1871.
15. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre V2, p. 489 (le 21 avril 1873).
16. Bailey, 1899, p. 101-102M.
17. *Saint John Daily Telegraph*, le 26 avril 1881.
18. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre V2, p. 546 (le 14 avril 1891).
19. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre V2, p. 546-556 (le 14 avril 1891).
20. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre H3, p. 173 (le 13 mars 1901).
21. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre H3, p. 177 (le 22 janvier 1904).
22. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre H3, p. 175 (le 2 février 1905).
23. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre O3, p. 137 (le 25 septembre 1908).
24. John Mooney, Saint John, comm. pers.
25. *Saint John Daily Telegraph*, le 26 avril 1881.
26. Parks, 1914, p. 122-126.
27. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre W3, p. 248 (le 18 juin 1915).
28. Parks, 1914, p. 126.
29. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre 04, p. 633 (le 25 mai 1933).
30. Wright et Cole, 1937, [s. p.].
31. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre A5, p. 579 (le 29 janvier 1947).

32. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre C6, p. 211 (le 10 mai 1965).
33. Selon des renseignements pris au Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre X2, p. 83 (le 1er décembre 1892).
34. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre X2, p. 83 (le 1er décembre 1892).
35. Lettre de B.H. Appleby à C.E. Fish, le 26 décembre 1893. Archives Fish, dossier 'Building Stone, General Correspondence A-E', MC 1244/MS 1B/8. APNB.
36. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre K3, p. 86 (le 23 janvier 1908).
37. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre N3, p. 86 (le 4 juin 1910).
38. Ibid.
39. Parks, 1914, p. 126.
40. Constituée en société au Nouveau-Brunswick par lettres patentes, le 9 janvier 1913.
41. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre R3, p. 65 (le 14 février 1913); livre R3, p. 23 (le 17 janvier 1917) [erreur de copiste; 1914 est probablement la bonne année].
42. Wright et Cole, 1937, [s.p.].
43. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre Q4, p. 684 (le 19 janvier 1937).
44. Carr, 1955, p. 61.
45. Minnie Stults, Saint John, comm. pers.
46. Carr, 1955, p. 59-61.
47. Bailey, 1899, p. 102M.
48. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre A3, p. 396, et livre B3, p. 367.
49. Bailey, 1899, p. 107M.
50. Bureau d'enregistrement des titres du comté de Queens, livre H3, p. 318 (21 janvier 1905).
51. Parks, 1914, p. 151.
52. Parks, 1914, p. 109.
53. Baird, 1890, p. 200.
54. McAlpine's New Brunswick Directory for 1889-1896.
55. Parks, 1914, p. 109-110.
56. Lettre d'un dirigeant du CPR à C.E. Fish, le 3 septembre 1890. Archives Fish, boîte 5, dossier 'Canadian Pacific Railway - Correspondence 1890-1906', MC 1244/MS 1D/3. APNB.
57. *The Gleaner* (Chatham), le 5 mai 1868.
58. Noreen Connolly, Bathurst, comm. pers.
59. Ibid.
60. Ells, 1881, p. 47D.

61. Hamilton, 1876, p 36.
62. Photographie P7/33, APNB.
63. Noreen Connolly, Bathurst, comm. pers.
64. Paul Delicaet, Bathurst, comm. pers.; MacMillan, 1984, p. 112-113.
65. Pearl Duffey, Bathurst, comm. pers.
66. *The Jacquet River Granite Company Limited*, 1973.
67. Roland Bernard, Bathurst, comm. pers.
68. Ibid.
69. *The Jacquet River Granite Company Limited*, 1973.

CHAPITRE VII

L'industrie de la pierre : aujourd'hui

1
INTRODUCTION

De nos jours, l'industrie de la pierre au Nouveau-Brunswick ressemble bien peu à ce qu'elle était auparavant. Le nombre total de travailleurs de la pierre au travail actuellement est inférieur à l'ensemble de ceux qui auraient vécu dans le seul village de Rockport pendant les années 1880. Une demi-douzaine de compagnies exploitent néanmoins les carrières et travaillent la pierre dans la province pour en faire des monuments et des bordures de trottoir ou de rue, ou pour répondre aux besoins des travaux de paysagement des rues, de construction d'immeubles ou de restauration. Dans le présent chapitre, nous examinons les compagnies de pierre modernes et évaluons les perspectives d'avenir de la pierre au Nouveau-Brunswick.

On peut ranger en trois catégories les compagnies de pierre actuelles.* Dans la première catégorie, on retrouve celles qui n'emploient pas de pierre locale, mais qui se procurent des blocs de pierre grossiers à l'extérieur de la province, puis les traitent pour fabriquer des monuments. La seule compagnie de ce genre actuellement est la Brunswick Monuments Ltd. de Grand-Sault. Plusieurs autres compagnies font partie de la deuxième catégorie qui réunit les entreprises important des monuments finis pour les graver au Nouveau-Brunswick. Dans ce chapitre nous ne traiterons que d'une seule de ces entreprises, la Smet Monuments Ltd, de St. Stephen.** Enfin, la troisième catégorie renferme les firmes qui utilisent de la pierre importée et de la pierre locale. Ce sont les compagnies suivantes : Nelson Monuments Ltd., de Sussex, Smith Cut Stone & Quarries Ltd., de Shediac, Maritime Stoneworks Ltd., de Dieppe, et Dupuis Cutstone Ltd., de Shediac.

Trois des six compagnies susmentionnées fabriquent principalement des monuments. À une certaine époque, le Nouveau-Brunswick a réuni de nombreux fabricants de

---

* L'expression «compagnie de pierre» renvoie à l'entreprise qui fabrique de la pierre de taille ou de la pierre à monuments ou d'autres produits de pierre d'ornement. Elle ne désigne pas les nombreuses compagnies néo-brunswickoises qui extraient et broient la pierre pour en faire des agrégats ou pour la fabrication de produits chimiques.

** À l'origine, la Smet Monuments Ltd. travaillait aussi la pierre grossière du Nouveau-Brunswick, c'est pourquoi nous en parlons ici.

monuments, des hommes qui n'ont jamais extrait de la pierre dans les carrières, mais qui l'ont travaillée et en ont fait leur gagne-pain tout au long de leur existence. Les trois entreprises actuelles (et d'autres qui ne sont pas mentionnées ici) sont de récentes représentantes d'une longue tradition vieille de 200 ans dans notre province.

Les premiers fabricants de monuments

Au Nouveau-Brunswick, les premières pierres tombales étaient en grès. Il reste de vieux monuments du XVIII[e] siècle dans des cimetières abandonnés, dont les plaques sont de guingois et les lettres complètement effacées. Vers les années 1830, les fabricants commencent à importer du marbre et du granit d'Italie, d'Écosse et des États-Unis dans le but de produire des monuments et des articles de pierre ornementaux pour les marchés locaux et américains.

Après 1850, le nombre de fabricants de monuments s'accroît au rythme de l'augmentation de la population provinciale. Ils s'installent dans de grands centres aptes à leur fournir des contingents intéressants d'âmes en partance nécessitant des pierres tombales : Saint John, Fredericton, Chatham et Moncton. Saint John, où il n'y a pourtant pas de carrière, avait trois grandes entreprises de taille de la pierre et six marbriers à temps plein dans les années 1860, y compris un éclectique du nom de Francis Clear, qui se faisait connaître en tant que marbrier et éditeur de musique.[1]

Du milieu à la fin du XIX[e] siècle, les tailleurs de pierre du Nouveau-Brunswick pratiquent l'important et lucratif commerce de l'exportation du marbre en raison de la différence de prix entre la pierre traitée et la pierre grossière de l'étranger. En effet, les droits de douane pour une livre de marbre importée, qui avait été sculptée, étaient de quinze cents. Ceux du marbre en plaques d'Italie étaient fixés à trois cents et les droits du marbre américain ne coûtait qu'un cent et demi. Par conséquent, les marbriers de la province importaient du marbre grossier, le travaillaient et vendaient le produit fini aux États-Unis.[2]

Nous possédons beaucoup plus de renseignements sur les fabricants de monuments et sculpteurs de pierre d'antan du Nouveau-Brunswick. Nous ne faisons qu'effleurer ici le sujet, qui par ailleurs pourrait faire l'objet d'autres recherches enrichissantes.

2

LA SMET MONUMENTS LTD.[3]

Le siège de la Smet Monuments Ltd. est à St. Stephen; la compagnie porte le nom de son fondateur : Leon Smet. En 1954, M. Smet quittait l'Ontario, où il avait travaillé pendant plusieurs années dans l'une des plus vieilles entreprises de pierre canadienne, pour s'établir à St. Stephen. En 1959, il aménage un dépôt de pierre et une fabrique de finition sur la route 3 au nord de St. Stephen. Au départ, M. Smet importe sa pierre de l'Ontario, puis des États-Unis et d'outremer. Ses dix ouvriers d'usine font des monuments de granit qui sont vendus à travers les Maritimes, le Maine et les Îles-

de-la-Madeleine. Avec le temps, le volume des ventes augmente et M. Smet doit s'entourer de 21 agents de distribution.

Même si l'entreprise se consacre principalement à la production de monuments, elle accepte, dans les années 1960 et 1970, de fournir de la pierre pour des ouvrages nécessitant de la pierre locale. Un de ces contrats a trait à la réparation de la taille de la pierre du pont de la gare de Lepreau, dans le comté de Charlotte *(Appendice II)*, avec du granit de Bonny River. Un autre est exécuté à la demande de l'architecte Johnston, qui ayant vu et admiré un foyer en granit de St. George, demande à M. Smet de lui faire un monument avec ce même granit. Ce dernier s'exécuta, et l'architecte repose maintenant sous une pierre tombale taillée sur mesure érigée dans le cimetière de Forest Hill à Fredericton.[4]

Leon Smet prit sa retraite en avril 1985 et vendit son entreprise à Cedric McFarlane, de St. Stephen. M. McFarlane n'avait pas d'expérience du travail de la pierre, mais son père avait travaillé, dans les années 1930, à la carrière de granit noir de Spinney. Depuis l'achat, M. McFarlane a modernisé la vieille usine et les locaux. Parmi les nombreuses améliorations apportées, mentionnons un meilleur système de contrôle de la poussière et l'achat d'une grue mobile qui facilite le déplacement de lourdes plaques dans l'atelier.

M. McFarlane a également acheté un ordinateur très perfectionné qui est le centre nerveux de son nouveau matériel de dessin assisté par ordinateur. Grâce à ce système, les concepteurs peuvent taper l'inscription qui doit figurer sur le monument, y ajouter un motif ornemental et imprimer une copie sur papier de ce qui apparaîtra sur le monument. Si le client approuve le modèle, on l'imprime à nouveau sur un pochoir adhésif en caoutchouc. Le pochoir est fixé sur la pierre qui est alors placée sous une sableuse et gravée. Le dessin assisté par ordinateur élimine les heures requises pour couper à la main chacun des pochoirs et améliore l'efficacité au point où une seule personne peut produire 20 dessins par jour, soit presque sept fois plus qu'un employé qui travaille manuellement.

Smet Monuments importe ses monuments déjà taillés et polis du Vermont, de l'Ontario, du Québec et de l'Inde. Dix employés travaillent à la fabrique et plusieurs de ceux-ci sont membres de la famille McFarlane. L'entreprise a également 30 représentants qui vendent de la pierre à travers les Maritimes, dans l'est du Maine, aux Îles-de-la-Madeleine et aux Bermudes.

Depuis son entrée dans le domaine de la pierre, M. McFarlane a fabriqué quelques panneaux spéciaux et des monuments publics, dont le monument commémoratif pour les prisonniers de la Guerre du Vietnam à la demande d'un client américain. (M. McFarlane et son fils ont installé eux-mêmes le monument, sans frais, par simple bienveillance.) Il essaye également de mettre sur le marché la pierre de bordure de trottoir *Concord Grey* importée du New Hampshire.

3

LA BRUNSWICK MONUMENTS LTD.

Roland Cyr possède et dirige la seule entreprise de finition de la pierre du nord du Nouveau-Brunswick. Après avoir fait son apprentissage dans l'industrie de la pierre au Québec, il lance sa propre entreprise de fabrication de monuments en 1972, qu'il établit sur la Transcanadienne à huit kilomètres à l'ouest de Grand-Sault, au Nouveau-Brunswick. À la différence de la compagnie Smet, qui n'utilise actuellement que des monuments déjà polis, la Brunswick Monuments importe des blocs grossiers de granit du Québec, de l'Ontario, de l'Afrique du Sud et des États-Unis, et les taille à l'usine.

Quelques-uns des huit employés de la compagnie polissent les plaques de pierre à la machine; il faut compter de trois à quatre heures pour polir une plaque. D'autres taillent la pierre pour lui donner la forme d'un monument avec une scie diamantée. Les ouvriers préparent à la main les pochoirs pour le lettrage et l'ornementation avant de graver le monument sous une sableuse. M. Cyr vend des monuments dans tout le nord du Nouveau-Brunswick et dans le Maine.[5]

4

LA NELSON MONUMENTS LTD.[6]

La Nelson Monuments Ltd., qui est la plus importante entreprise de fabrication de monuments de la région atlantique, partage des liens historiques avec Josiah Tingley, un des premiers fabricants de monuments de la province. C'est en 1846 que la famille Tingley se lance dans la production de pierres tombales à Hopewell Cape (voir chapitre III); elle prend régulièrement de l'expansion au cours des 70 ans qui suivent, et embauche des employés de la région à mesure que le travail augmente. En 1907, les Tingley s'assurent les services de Percy et George Nelson, deux jeunes frères. Après un apprentissage qui durera deux ans, ces derniers fondent leur propre entreprise trois kilomètres plus loin, à Lower Cape. Ils y font des monuments avec du grès de la région et du granit local et importé.

Les premiers frères Nelson n'exploitaient la pierre qu'à temps partiel et travaillaient comme bûcherons pendant la saison morte. Mais cela ne les empêcha pas de pratiquer le commerce de la pierre de manière systématique. Au lieu d'attendre que des clients se présentent à Lower Cape, ils passaient des mois à parcourir les routes pour remplir des contrats à travers le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Ils obtenaient le contrat, expédiaient le monument par train, et arrivaient un peu plus tard dans leur voiture tirée par des chevaux pour installer la pierre. Il leur arrivait souvent d'acheter et de vendre des chevaux en route. Comme bon nombre de ceux qui pratiquaient ce métier, les Nelson étaient d'authentiques ouvriers. En 1934, ils taillaient de la pierre pour la construction de ponts à Hampstead avec M. Hanington; dans les années 1930, ils extrayaient du grès de Memel pour la carrière de M. Smith à Shediac; et à

Wallace (Nouvelle-Écosse), ils taillaient de la pierre pour le bureau de poste de Amherst, sous la direction d'Arthur Dewar.*

La Nelson Monuments Ltd. demeura une petite entreprise familiale pendant une quarantaine d'années jusqu'au moment où elle fut vendue, au début des années 1950, à Maurice et Russell, fils de George. Ces deux hommes changeront peu à peu toute l'approche de la compagnie. Ils se constituent d'abord en société en 1954 et forment la Nelson Monuments Ltd. Cinq ans plus tard, ils quittent Lower Cape pour s'installer dans une nouvelle fabrique de finition, à Sussex, et transforment progressivement l'entreprise pour en faire la dynamique compagnie d'exploitation de la pierre et de fabrication de monuments qu'elle est devenue aujourd'hui. En 1967, Russell Nelson, et ses trois fils Merrill, Eric et Carter, deviennent propriétaires de l'ensemble de l'entreprise Nelson. Quelques années plus tard, Garth, quatrième fils de Russell, achète les parts de son père. Les quatre fils devinrent ainsi des actionnaires ayant des parts égales dans la compagnie.

Une partie de la stratégie des Nelson consistait à acheter ou à louer des terrains de carrière dans tout le Nouveau-Brunswick. Mais cette approche n'était pas toujours couronnée de succès. Entre 1957 et le début des années 1970, ils obtiennent les droits d'exploitation de la pierre de plusieurs terrains de Hampstead. Ces carrières ont démontré depuis leur rentabilité et fournissent actuellement de 30 à 40 pour cent de toute la pierre traitée à la fabrique de Sussex. La production annuelle moyenne de granit rose de Hampstead qui en sort (dont la marque de commerce est maintenant *Coral Dawn*) varie entre 7 000 et 10 000 pieds cubes.

Par contre, les carrières que les Nelson tenteront de mettre en valeur dans le comté de Charlotte connaîtront moins de succès. En 1962, ils achètent la carrière Spinney de Ken Fitzgerald dans le but d'en utiliser le granit noir pour produire des monuments et du placage pour les façades de magasins de Moncton, et l'Édifice du Centenaire de Fredericton. Du milieu à la fin des années 1970, ils rouvrent les carrières du mont Dawson (granit rose pâle) et de Johnson Lake (granit noir), qui leur fourniront la pierre pour la construction de l'hôpital de Saint John et d'autres ouvrages. Ils se rendent compte cependant que les carrières ne sont pas rentables, et vers 1980 Nelson Monuments interrompt toutes ses activités dans la région.

---

* On dit que le grès fut utilisé comme pierre d'ornement pour l'école secondaire de Moncton, et coupé sous la direction de George Harrop, chef maçon de pierre des Smith. On trouvera de plus amples informations à ce sujet, à la description n° 14 du volume II.

Aujourd'hui, les Nelson exploitent des carrières à Hampstead et à Vermilion Bay dans le nord de l'Ontario.* Pour extraire la pierre, on a recours à la technique du jet de flammes, selon laquelle le gas-oil et l'air comprimé sont alliés pour produire une flamme très concentrée, à température élevée comme un chalumeau. Le jet de flammes appliqué sur la pierre en fait éclater et écailler une étroite bande et y creuse un petit canal d'environ 10 centimètres de largeur. Les carrières sont également dotées de barres, d'outils d'équarrissage et de chargeuses frontales modernes. Le granit de Hampstead est transporté par camion à l'usine de Sussex et sert à produire des socs de monuments, de la pierre pour le paysagement des rues, les bordures de trottoir ou de rue, les ponts, et un peu de placage. Il a été employé récemment dans les villes suivantes :

Chatham	bordure de trottoir ou de rue
Fredericton	bordure de trottoir ou de rue, paysagement des rues
Bathurst	bordure de trottoir ou de rue, paysagement des rues
Moncton	bordure de trottoir ou de rue, paysagement des rues, marches de l'entrée de l'église St-Bernard
Dalhousie	paysagement des rues
Saint John	bordure de trottoir ou de rue
Newcastle Bridge	pierre de faîte du pont n° 2 de Newcastle Creek
Petitcodiac	monument de moellon commémorant le deux millionième arbre planté par une importante entreprise d'exploitation forestière

Mis à part la pierre de Hampstead et de Vermilion Bay qu'ils utilisent, les Nelson importent du granit de divers pays, soit l'Afrique du Sud, l'Inde, la Norvège, la Finlande et les États-Unis pour fabriquer des monuments ou des articles de décoration. La fabrique de Sussex dispose d'une panoplie de scies diamantées, de tables de polissage et d'installations de lettrage, y compris du matériel de dessin assisté par ordinateur semblable à celui qu'emploie Smet Monuments. Les Nelson emploie quelque 75 personnes, dont la moitié travaillent au Nouveau-Brunswick. La compagnie regroupe plus de 200 représentants, et ses monuments sont vendus à Terre-Neuve, en Nouvelle-Écosse, à l'Île-du-Prince-Édouard, sur la côte de Gaspé et dans le sud de l'Ontario. Son usine de distribution et de lettrage située à Waterloo (Ontario) est l'une des plus modernes au Canada.

---

* Ils achètent la carrière de granit de Vermilion Bay en 1981. L'entreprise s'appelle Nelson Granite Limited et vend le granit d'un rose rougeâtre de cette carrière au Canada, aux États-Unis, en Italie et au Japon.

5

LA MARITIME STONEWORKS LTD.[7]

La Maritime Stoneworks Ltd. appartient entièrement à Fred Pellerin, de Dieppe, qui en assure aussi la direction. Il s'est lancé dans l'industrie de la pierre à la fin des années 1980 et produit du grès tant pour de nouveaux ouvrages que pour le marché de la restauration.

Ingénieur civil de métier, M. Pellerin commence à s'intéresser à la pierre de taille en 1985 à la suite d'un cours sur les bâtiments du patrimoine. Depuis lors, il a acquis les droits d'exploitation de carrières de grès de valeur dans les comtés de Westmorland et d'Albert, des exploitations qui, dans certains cas, exportaient des millions de tonnes de pierre de taille dans les années 1800 (voir chapitre III). Maintenant qu'il possède les carrières, M. Pellerin s'occupe désormais de délimiter les marchés éventuels. Cela signifie faire des recherches pour déterminer quels sont les bâtiments du patrimoine de l'est de l'Amérique du Nord renfermant de la pierre de ces carrières, et ceux qui sont susceptibles de nécessiter des travaux de restauration. Un organisme du gouvernement américain l'aide à mener ces recherches à caractère historique.

À ce jour, l'entreprise s'est acquittée d'un contrat de restauration; en effet, elle a extrait de la pierre de la carrière Boudreau pour réparer le monument Lefebvre *[38]* à Saint-Joseph. Travaillant en collaboration avec Smith Cut Stone & Quarries Ltd., de Shediac (voir la section 7 du présent chapitre), M. Pellerin a fait en sorte d'utiliser la fabrique de pierre et le personnel de cette firme pour excaver et tailler la pierre. D'autres travaux de construction et de restauration sont en suspens.

6

LA DUPUIS CUTSTONE LTD.

Le nom de Dupuis revient souvent dans plusieurs documents relatifs aux travaux de la taille de la pierre dans la région de Memramcook.[8] Un des plus connus de ceux-ci est Sam Dupuis, qui alla apprendre son métier au Vermont et au New Hampshire avant de revenir au Nouveau-Brunswick en 1913 pour fabriquer des monuments avec son frère. Sam et son fils William travaillèrent par la suite pour le compte de la Smith Stone de Shediac, et eurent ainsi l'occasion de collaborer à la construction de plusieurs églises de pierre dans le sud-est du Nouveau-Brunswick.

Alex Dupuis est le fils de William et le président de Dupuis Cutstone Ltd. Briqueteur de métier, Alex se lance dans le domaine de la pierre dans les années 1980. Un de ses premiers contrats consiste à monter la façade de grès rouge du nouveau Musée de Moncton avec de la pierre recyclée provenant de l'ancien hôtel de ville de Moncton. En 1987-1988, M. Dupuis effectue le travail de la taille de la pierre que nécessite l'annexe de l'école secondaire de Moncton. Il loue la carrière et la fabrique de Shediac de la Smith Cut Stone & Quarries et embauche les employés de M. Smith pour excaver et tailler la pierre. L'année suivante, une subvention gouvernementale

permet à M. Dupuis d'établir sa propre fabrique de finition juste à la périphérie de Shediac.

De nos jours, une partie de l'équipement de l'entreprise compte parmi le matériel le plus moderne de l'industrie : dispositifs à guidage laser, scies informatisées, et autres machines de pointe. Depuis l'aménagement de la fabrique, M. Dupuis a utilisé la pierre de taille de la carrière Wallace pour restaurer une partie des immeubles du parlement à Ottawa, et pour faire les marches du Musée du Nouveau-Brunswick, à Saint John.

7
LA SMITH CUT STONE & QUARRIES LTD.

Smith Cut Stone & Quarries (ou plus précisément ce qui a mené à sa création) est la plus ancienne entreprise de pierre du Nouveau-Brunswick. En effet, c'est depuis les années 1860 que les Smith exploitent les carrières de grès près et autour de la rivière Scoudouc, à Shediac, pour en faire de la meule et du moellon brut. Depuis 1930 environ, la compagnie fabrique de la pierre de taille et du placage, qu'elle tire de sa propre carrière de pierre vert olive et d'autres exploitations.

Les Smith ne furent pas les premiers à travailler la pierre autour de Shediac. En 1810-1811, William Milne, capitaine de la marine marchande quitte Aberdeen pour s'installer à Shediac Cape et achète 200 acres de terrain de Samuel Cornwall qui règle ainsi des dettes. Le terrain contenait une carrière qui permit à M. Milne d'amasser des «profits considérables».[9]

En avril 1850, un groupe de personnes de Saint John et Shediac, y compris William Gilbert et William Henry Scovil, constituent en société la Shediac Grindstone Manufacturing and Mining Company. L'entreprise devait produire expressément des meules le long des rivières Scoudouc et Cocagne.[10] Rien ne se passa à la rivière Cocagne (bien que Edgar Steven y ouvrit plus tard une carrière, voir chapitre III); dans l'espace d'un an, la compagnie avait aménagé une fabrique fonctionnant à l'énergie hydraulique et installé des tours, et produisait de la meule au bord de la Scoudouc.[11]

Il est étrange de constater que les archives ne renferment que peu de renseignements sur les exploitations de Shediac au cours de la dernière moitié du XIX[e] siècle. Nous savons qu'en juin 1853, Caleb Green était contremaître de la Shediac Grindstone et qu'un ouvrier de la compagnie du nom de Patrick McEwin mourra étouffé lors d'un éboulis.[12] Nous savons aussi que la carrière produisit 3 000 meules en 1861.[13] C'est à peu près tout. Les répertoires ne font pas mention de travailleurs de la pierre dans la région ni en 1871 ni en 1889, et seulement trois y figurent en 1908. Seule la tradition orale nous indique que des carrières étaient exploitées entre le milieu des années 1860 et 1896, année où d'autres renseignements sont consignés.

Il reste une question embêtante : si des carrières étaient exploitées à cette époque, qui en était propriétaire et qui les dirigeait? Des preuves indirectes nous portent à croire que si les carrières étaient en activité ou pas, le titre de propriété réel fut transmis par la Shediac Grindstone à la famille Smith dans les années 1860. Une carte appartenant à Sir Albert J. Smith revêt un intérêt particulier. Elle est datée de 1866 et montre l'emplacement de la carrière et de la fabrique de meule.[14] Rappelons qu'Albert Smith est celui-là même qui au début des années 1860, se montra très intéressé par la carrière Boudreau dans le comté de Westmorland (voir chapitre III).

Il est peu probable que M. Smith possédait la carte de la rivière Scoudouc par pure nostalgie. Celle-ci englobe son territoire familial : Thomas Smith, son père, avait ouvert un commerce de détail à Shediac Cape en 1825, plusieurs de ses parents vivaient dans la région, et Albert Smith lui-même avait une maison à Shediac.[15] Il est encore moins probable toutefois que cette carte signifie que M. Smith ait participé à l'exploitation de la carrière. Adelaide, sa soeur, avait épousé Henry Augustus Scovil, frère de William Henry Scovil, qui détenait des actions de la Shediac Grindstone Manufacturing.[16] William Gilbert, autre actionnaire de la compagnie, était un avocat associé à Sir Albert. Il est possible que l'entreprise ait décidé de se défaire de ses titres de propriété à la suite de l'abrogation du Traité de réciprocité en 1866, et qu'elle ait trouvé en M. Smith un acheteur intéressé.

Peu importe ce qui est vraiment arrivé entre les Smith et la Shediac Grindstone, il reste que les avoirs de la compagnie furent finalement cédés au fils de Thomas Smith (frère d'Albert), Edward J. Smith vers la fin des années 1860. Edward hérita des biens immeubles et de l'entreprise de coupe de bois familiaux et fit construire un peu plus tard une maison de pierre dans la région de Shediac (v. 1879).[17]

Vers la fin du siècle, les renseignements commencent à abonder. En janvier 1896, un groupe de citoyens de Shediac et Sackville constituent en société la Northumberland Stone Company Ltd.[18] Ils extraient de la pierre sur des terrains voisins de la propriété de M. Smith et produisent une petite quantité de meule de défibreur ou de meule avant d'abandonner leurs activités vers 1900.[19]

En 1906 et 1907,[20] un géologue du gouvernement visite la carrière Smith; à cette époque l'exploitation appartient à Ernest, fils d'Edward, et produit principalement de l'enrochement. Les 18 employés de M. Smith gagnaient en moyenne 1,75 $ par jour. La carrière était située légèrement au nord de la première carrière de Scoudouc ouverte en 1850; elle possédait un derrick à vapeur et une ligne secondaire reliée à la voie principale du chemin de fer Intercolonial.[21] Pour ce qui est de la pierre, elle «nécessitait l'usage d'un bon ciseau durci par l'usage» et se vendait aisément au Nouveau-Brunswick, à l'Île-du-Prince-Édouard et au Québec.[22] Les Smith vendaient même un peu de pierre de taille à Montréal et des socs de monument à une compagnie de Moncton.[23] Mais la compagnie était-elle un fabricant établi de pierre de taille?

On sait que la pierre de M. Smith est entrée dans la construction de la gare ferroviaire de Shediac en 1906 *[32]*. D'autres sources[24] *prétendent* qu'elle fut employée pour les immeubles de la Banque du Nouveau-Brunswick, à Saint John, Fredericton et Campbellton à la fin des années 1800.* Jusque vers 1930, l'entreprise de M. Smith avait cependant pour but principal de produire de la meule et du moellon brut. La famille réussissait très bien dans le domaine de l'immobilier et de la coupe du e bois, et considérait la production de pierre comme une activité secondaire.

Mais vers 1931, ce tableau changea dramatiquement. En effet, les carriers commencèrent à travailler jour et nuit pour satisfaire à la demande de pierre à bâtir et des wagons chargés de pierre de taille partaient de Shediac hebdomadairement en direction de Moncton et de Saint John. On doit principalement à un homme l'expansion des activités : George Harrop. Ce dernier entre dans l'entreprise des Smith comme chef tailleur de pierre vers 1929 ou 1930 et encourage Ernest Smith à fabriquer de la pierre de taille pour diversifier sa production.[25] Une fois convaincu, M. Smith se lance avec vigueur à la conquête du marché de la pierre à bâtir. En l'espace de quelques années, la compagnie obtient de nombreux contrats de pierre d'ornement pour des immeubles de briques, et de pierre de taille pour la construction d'importants ouvrages dans tout le sud du Nouveau-Brunswick et, dans un cas, au Québec :

Saint John	Musée du Nouveau-Brunswick*[18]*
Moncton	Église anglicane St. George *[58]* École secondaire de Moncton *[14]* Cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption *[57]* Notre-Dame d'Acadie (maintenant ministère des Pêches), 1948 Église de Sainte-Thérèse, 1949
Matane, Québec	Couvent

Pendant ces années de grande activité, la plupart des employés de M. Smith vivent dans le village de Memramcook ou dans les environs. Il n'était pas rare qu'ils viennent d'une famille où se succédaient trois générations de tailleurs de pierre. Le grand-père aurait travaillé dans les tout débuts à la carrière Boudreau ou Caledonia et le père à celle de Beaumont (vers la fin de son exploitation). Le fils, lui, irait travailler à la carrière Smith ou peut-être à Wallace (Nouvelle-Écosse). Les outils, la tradition et l'amour de la pierre se transmettaient de père en fils, et les techniques de

---

* L'auteure doute beaucoup de la justesse de cette affirmation. On ne trouve aucun renseignement à propos des deux dernières banques, mais la pierre de la banque construite à Saint-Jean [*101*] vient assurément de la Nouvelle-Écosse.

la taille de la pierre étaient enseignées dès l'enfance. Comme le disait un ouvrier : «J'avais le swing du tailleur de pierre, tu sais. Les autres [avec qui je travaillais] faisaient de grands gestes les bras en l'air. Ils n'avaient pas le swing. Mais moi, mon père m'avait montré comment bien le faire».[26]

La majorité des employés de M. Smith étaient de simples tailleurs de pierre et carriers, mais quelques-uns d'entre eux devinrent d'habiles sculpteurs. Pour avoir des preuves de leurs talents d'artiste, il suffit de regarder les chapiteaux et autres sculptures de grès de la cathédrale de Moncton *[57]*. Adolph Gallant, un de ces employés, fut choisi comme sous-traitant à la fin des années 1960 pour sculpter le Monument des pêcheurs de Baie-Sainte-Anne. (C'est Claude Roussell, artiste à contrat, qui termina les complexes détails de cette impressionnante statue de pierre à chaux.)[27] M. Gallant sculpta également, en 1960, des armoiries pour l'Acadia University, à Wolfville.

Arthur LeBlanc, un des tailleurs de pierre acadiens les plus estimés, passa surintendant de la carrière au moment où M. Harrop quitta la compagnie en 1934. Il avait appris le métier de son père Honoré LeBlanc, ancien carrier de la carrière Boudreau. Comme Arthur supervisa l'exécution de la plupart des contrats de M. Smith pendant longtemps, c'est-à-dire jusqu'à une bonne partie des années 1970, il devint, avec sa famille, associé intimement aux Smith. L'Acadien LeBlanc et l'anglophone Smith avaient ainsi un avantage sur les concurrents lorsqu'il s'agissait d'obtenir des commandes de pierre pour la construction d'églises ou d'autres ouvrages dans les collectivités francophones *et* anglophones. Un avantage bien pratique dans une société où la religion et la politique étaient aussi importantes que la qualité de la pierre.

Lorsque Donald, fils d'Ernest, se retire en 1968, l'association Smith-Leblanc devient encore plus solide : Donald vend l'ensemble de l'entreprise au fils d'Arthur, Roy. Ce dernier avait collaboré avec les Smith depuis l'âge de 22 ans; entre 1958 et 1965, il avait choisi d'aller étudier le dessin architectural. Il est maintenant président de l'entreprise qui s'appelle depuis 1968 la Smith Cut Stone & Quarries Ltd.

Pendant les années fastes de la carrière Smith (1930 jusqu'au milieu des années 1950), des camions chargés de pierre de taille en partaient, plusieurs fois par semaine, en direction de Halifax et de Saint John. Après 1954, la compagnie cesse d'utiliser la pierre de la carrière de Shediac pour axer plutôt sa production sur la taille de pierre d'autres carrières, dont l'exploitation de pierre à chaux de Queenston (Ontario), la carrière de grès rouge Pickard (Sackville) et la carrière de grès de Wallace (Nouvelle-Écosse). Plusieurs raisons ont justifié ce changement.

En 1948-1949, les Smith acceptent de remplir une commande nécessitant une quantité considérable de moellon brut pour l'aménagement de quais à Cap Tormentin et Cap Borden. Pour obtenir la quantité voulue de pierre, les ouvriers dynamitent à l'excès la carrière et créent par inadvertance des fissures supplémentaires dans l'assise rocheuse.

C'est ainsi que de l'eau pénètre dans les crevasses, gèle l'hiver venu, et fractionne les affleurements. Il fut dès lors plus difficile d'obtenir des blocs de dimension convenable pour la pierre de taille.[28] Par pure coïncidence, la carrière de Wallace (Nouvelle-Écosse) changea de propriétaire. Le premier propriétaire de cette carrière avait refusé de vendre de la pierre aux Smith, mais le nouveau se montra plus obligeant et vers 1954 expédia d'abord à Shediac un premier chargement de pierre, puis décida de faire des livraisons régulières à destination de cette ville. La pierre de Wallace est d'une couleur semblable à celle de Shediac, mais la taille de son grain et sa fermeté en sont généralement supérieures; en outre, le sous-sol rocheux est plus massif et donne des blocs plus gros.

La plus grande partie de la pierre taillée à la fabrique des Smith après 1954 vient de la carrière de Wallace. Au cours des années 1950 et 1960, l'entreprise fournit de la pierre de Wallace (et parfois d'autres carrières) pour la construction des immeubles suivants :

Placage	Édifice du centenaire, Fredericton Centre de la Confédération, Charlottetown École secondaire Louis J. Robichaud, Shediac
Restauration ou réparation	Immeuble de l'Assemblée législative, Fredericton *[16]* Bethesda Terrace, Central Park, New York City Église Trinity, Saint John *[43]*
Annexes	Église St. Bernard's, Moncton *[55]* Église Saint-Anselme, Dieppe *[62]*
Nouveaux immeubles	Église Saint-Jean-Baptiste, Bouctouche *[64]* Église Ste-Augustine, Moncton Église Notre-Dame-de-Mont-Carmel, Sainte-Marie-de-Kent Église Saint-Louis-de-Gonzague, Richibucto (pierre de chaux)

La fabrique Smith taillait également la pierre de la carrière Pickard. En 1979-1980, Roy LeBlanc et ses employés excavaient de la pierre à Sackville, la coupaient à Shediac, et l'expédiaient au campus de Mount Allison pour construire l'immeuble Roy Crabtree. En 1981, M. LeBlanc louait une autre carrière de grès rouge à la périphérie de Sackville pour y extraire la pierre nécessaire à la construction de l'immeuble de la Place de la Confédération à Toronto.[29]

C'est en 1985-1986 qu'un projet des plus inhabituels est confié à la Smith Cut Stone & Quarries. Un client demande à l'entreprise de tailler de la pierre pour une école de

Calgary. Roy LeBlanc et plusieurs ouvriers de la compagnie se rendent en Alberta, y trouvent une carrière appropriée et y extraient la pierre. Ils expédient 10 000 pieds cubes de pierre grossière à Shediac pour qu'elle y soit taillée (il n'en restera que 6 000 pieds cubes après cette opération), puis renvoyée à nouveau en Alberta pour construire l'école.

Depuis 1954, la carrière des Smith a été rouverte une seule fois aux fins de la construction de l'annexe de l'école secondaire de Moncton *[14]*, bâtie avec de la pierre de Shediac en 1934. Lors de la planification du nouveau gymnase en 1987-1988, les anciens demandèrent que la pierre proviennent de la même carrière. Roy LeBlanc accepta de rouvrir la carrière et c'est Alex Dupuis qui exécuta le contrat de la taille de la pierre.

Aujourd'hui, les installations de l'entreprise ne sont exploitées que sur demande. Au cours des dernières années, elle a plus souvent fourni de la pierre pour des travaux de restauration que pour de nouvelles constructions. En 1988-1989, la compagnie a exécuté un contrat commun avec CanStone Inc., de Halifax, visant la restauration de l'immeuble de l'Assemblée législative à Fredericton avec de la pierre de Wallace. En 1989, Fred Pellerin, Maritime Stoneworks Ltd., utilisa la fabrique des Smith pour tailler de la pierre aux fins du projet de restauration du monument Lefebvre.

L'avenir de la Smith Cut Stone & Quarries demeure incertain. La fabrique reste fonctionnelle et est louée de temps à autre à des exploitants indépendants. La carrière peut aussi fournir des volumes modérés de pierre pour travaux de restauration. Une suggestion fascinante a été faite : transformer l'entreprise centenaire en un musée où des tailleurs de pierre travailleraient sur place. L'idée est fort prometteuse. En effet, la fabrique des Smith longe la superbe rivière Scoudouc près de la ville touristique de Shediac; d'anciens tailleurs de pierre vivent encore à proximité et pourraient se révéler les personnes idéales pour démontrer leurs compétences dans un tel musée. Il reste à voir si l'État ou le secteur privé serait intéressé à investir pour donner suite à cette idée exceptionnelle.

NOTES

1. Hutchison's New Brunswick Directory for 1865-1866.
2. Ryder, 1967, p. 243.
3. Sauf indication contraire, l'information présentée dans cette section est tirée d'une entrevue avec Cedric McFarlane, St. Stephen.
4. Leon Smet, St. Stephen, comm. pers.
5. Roland Cyr, Grand-Sault, comm. pers.
6. Sauf indication contraire, tous les renseignements que renferme cette section sont tirés d'une entrevue avec le président de Nelson Monuments Ltd., Merrill Nelson, de Sussex.
7. Nous devons à Fred Pellerin, président de la Maritime Stoneworks, Ltd., les informations données dans cette section.

8. Voir Labelle 1985, chapitre III, pour de plus amples renseignements sur les travailleurs de la pierre de Memramcook portant le nom de Dupuis.
9. Sayer, 1966, p. 15.
10. Acts of the New Brunswick Legislature, 13 Vic. C. 16.
11. Corwin, 1851, p. 86.
12. *Morning News* (Saint John), le 1er juillet 1853.
13. Données du recensement de 1861, comté de Westmorland.
14. Belliveau, 1977, p. 43.
15. Belliveau, 1977, p. 42, 45.
16. Belliveau, 1977, p. 42.
17. *Saint John Daily Telegraph*, le 12 novembre 1879.
18. Constitution en société au Nouveau-Brunswick en vertu de lettres patentes datées du 6 janvier 1896.
19. Eardley-Wilmot, 1927, p. 13.
20. *Report on the Mining and Metallurgical Industries of Canada, 1907-1908*, p. 911.
21. Parks, 1914, p. 45-48.
22. *Report on the Mining and Metallurgical Industries of Canada, 1907-1908*, p. 911.
23. E.A. Smith, Rent Book, 1904-1915. Smith Collection. CEA.
24. Parks, 1914, p. 48.
25. Roy LeBlanc, Shediac, comm. pers.
26. Labelle, 1985, p. 68.
27. Roy LeBlanc, Shediac, comm. pers.
28. Interview de Ronald Labelle avec Alyre Boudreau, le 24 mars 1980, dossier 17, ms 38. CEA.
29. Roy LeBlanc, Shediac, comm. pers.

Postface

À quelques milles de la fabrique de pierre Smith à Shediac, on peut admirer une magnifique maison de pierre appartenant à la famille Boudreau *[98]*. La pierre provient des vestiges de l'église Saint-Joseph, construite en 1914 et démolie en 1974. À l'époque, elle était vendue 1 $ le bloc. La carrière Bastarache, entreprise créée uniquement pour cette construction, avait fourni la pierre à l'origine.

En un sens, la maison Boudreau symbolise passablement l'aspect positif de l'avenir de l'industrie de la pierre de construction au Nouveau-Brunswick. C'est l'un des rares cas réconfortants dans l'histoire provinciale où les blocs de pierre ont été recyclés et non jetés. Le projet de construction était fondé sur la production d'une petite industrie artisanale, sans que sa qualité ni son ampleur n'en souffrent. En outre, l'entrepreneur en la taille de la pierre de cet ouvrage - Louis Drisdelle, de Shediac - fait partie de ce petit groupe de résidents des Maritimes, qui ne cesse d'augmenter, s'employant à faire renaître l'art de la taille de la pierre.

Louis Drisdelle est encore un jeune homme lorsqu'il acquiert ses compétences de tailleur de pierre à la compagnie Smith Cut Stone & Quarries. En 1980, il crée sa propre firme d'experts-conseils, qu'il nomme Louis R. Drisdelle Ltd., tout en restant à la Smith Cut Stone. Lors de l'exécution d'un contrat commun entre cette dernière et la CanStone Inc., de Halifax, en vue de réparer l'immeuble de l'Assemblée législative de Fredericton, il a l'occasion de travailler sous la direction de Les Batten, maître tailleur de pierre d'Angleterre. M. Batten est président de la CanStone et dirige un programme intensif d'apprentissage de la taille de la pierre à Halifax.

Ce sont des personnes comme MM. Batten et Drisdelle qui, dans les Maritimes, participent à ce qu'on pourrait appeler la renaissance nord américaine de la pierre de construction. À l'heure actuelle, les ouvrages de pierre sont plus appréciés qu'ils ne l'ont été depuis quelques décennies. Cela est dû à une sorte de nostalgie qui touche de nombreux aspects de la vie en société, de l'industrie du film à celle de la mode. Tandis que des immeubles de béton peuvent voir le jour et disparaître en quelques décennies, les vieux ouvrages de pierre - au moins ceux qui échappent au pic des démolisseurs - sont des emblèmes d'une constance amicale dans le paysage urbain. Leurs lignes équilibrées et gracieuses évoquent des images mélancoliques d'un âge plus doux.

Les ouvrages de pierre attirent également en raison de leur valeur esthétique. En effet, leur texture est attrayante, leurs couleurs sont riches et il arrive même qu'ils renferment des oeuvres d'art, telles des sculptures au-dessus des fenêtres, ou des

colonnes de granit poli dans l'embrasure d'une porte. Les immeubles de pierre ont également un caractère qui leur est propre, que reconnaissent et chérissent ceux qui y travaillent. Au fil de ses déplacements dans la province, l'auteure a eu l'occasion de rencontrer de nombreuses personnes qui, contraintes de quitter un immeuble de pierre pour emménager dans un édifice plus moderne, ont dit regretter grandement de devoir le quitter.

Il y a un troisième élément qui influe sur l'utilisation de la pierre aujourd'hui : la durabilité qu'on lui reconnaît de plus en plus. À condition de faire des travaux d'entretien raisonnables, à peu près tous les 20 ans, les ouvrages de pierre peuvent tenir bon pendant des dizaines d'années, ou parfois même des siècles, plus longtemps, en tous cas, que la plupart des constructions de bois ou de béton. Les préoccupations écologiques dictent également aux municipalités l'emploi de la pierre pour les travaux de paysagement des rues et les bordures de trottoir. À la différence du béton, la plupart des types de pierre sont non réactifs et ne laissent pas s'écouler de dérivés indésirables dans la nappe phréatique. Même si la pierre de granit pour bordure de trottoir ou de route coûte au départ plus cher que le béton, elle nécessite moins de travaux d'entretien et résiste davantage au sel, aux précipitations acides et aux impacts. Ajoutons à cela que l'extraction et la taille de la pierre sont des activités qui consomment moins de ressources énergétiques que la fabrication d'un volume équivalent de béton.

Compte tenu des éléments mentionnés ci-dessus, il semble plausible que le retour de la sensibilisation à la pierre de construction se traduise avec le temps par de l'estime pour ce produit, et finalement des gestes concrets. Quelques signes permettent un certain espoir. En effet, le gouvernement du Nouveau-Brunswick a récemment débloqué des fonds pour qu'on examine la possibilité de restaurer le vieil Hôtel du gouvernement en ruines. En 1989, on a refait une beauté à l'immeuble de l'Assemblée législative à Fredericton, qui en avait besoin depuis belle lurette. L'hôpital des marins de Douglastown a été déclaré lieu historique national en juillet 1989, ce qui le rend maintenant admissible aux fonds de soutien de l'État.

Ailleurs dans la province, autorités religieuses et fonctionnaires de l'État se joignent à d'autres personnes pour encourager les gouvernements à restaurer au lieu de démolir, à réparer au lieu de négliger l'entretien des immeubles, et à apprécier les ouvrages relevant de leur compétence plutôt que de ne pas s'en occuper. Il est fort possible qu'on perde encore quelques-unes de nos vieilles structures de pierre, mais la menace semble être moindre aujourd'hui.

Pendant ce temps, les travailleurs de la pierre du Nouveau-Brunswick persistent. Ils réparent, au besoin, des immeubles et fabriquent des monuments ou de la pierre pour bordure de trottoir ou de route; ils posent du placage et, à l'occasion, construisent des ouvrages entiers avec de la pierre de taille. De nos jours, il est évident qu'ils utilisent

peu d'outils manuels. L'équipement électrique est la norme, sauf dans les rares cas où le contrat exige un travail de cisèlement complexe.

Si l'on voulait résumer en une seule expression l'objet de l'ensemble de l'industrie de la pierre du Nouveau-Brunswick, on pourrait dire : «la recherche de la beauté». On peut voir cette beauté manifeste dans des églises comme celles de Saint-Isidore ou de Paquetville. Lorsqu'on écoute les résidents de ces villages nous en parler, on peut sentir la foi qui motivait la population à travailler bénévolement, à transporter la pierre, et patiemment faire en sorte que l'église ait ses murs de pierre, puis un toit. C'est cette quête de beauté qui a mené les tailleurs de pierre néo-brunswickois à sculpter des bordures de fenêtre aux dessins élaborés alors qu'un simple seuil ou linteau aurait fait l'affaire. C'est le même élan qui a permis de créer un marché pour les colonnes de granit que l'on peut voir aujourd'hui dans des immeubles d'un bout à l'autre de la province.

Enfin, l'attirance qu'on éprouve envers la pierre vient d'un besoin foncièrement humain d'une certaine permanence. Dans un monde où l'éphémère et le provisoire est souvent la règle de nos jours, les vieilles structures de pierre peuvent assurer une saine liaison avec notre passé. Si nous parvenons à en respecter l'intégrité et que nous veillons à exécuter les travaux d'entretien appropriés au bon moment, ces ouvrages nous seront fort utiles et contribueront à améliorer les paysages urbains de demain.

Meuliers de la carrière Read à Stonehaven, baie des Chaleurs (années 1890).
Photographie P4/5/69, APNB, don de Fidèle Thériault.

Annexes

ANNEXE 1 : COMPAGNIES DE GRANIT DE LA RÉGION DE ST. GEORGE
Vers la fin des années 1800, outre les entreprises décrites en détail dans le texte, les firmes suivantes exploitaient le granit autour de St. George. On a très peu de données sur ces compagnies, sauf les renseignements fournis ci-après.

Nom de l'entreprise	Nota
Saint George Red Granite Company Ltd.	Constituée en société au N.-B. le 14 avril 1873 par Peter Cormack, James Fellows, Charles Fairweather, Stephen Hall et John Burpee. Bureaux situés à Saint John. Fait faillite vers novembre 1875 (voir le bureau d'enregistrement des titres du comté de Charlotte, livre 28, p. 481).
Digdeguash Red Granite Company	Constituée en société au N.-B. le 10 avril 1875 par Levi Young, George Grimmer, Robert Ross, T. Odell et Harris Hatch. Bureaux situés à Lower Digdeguash.
Utopia Red Granite Company	Constituée en société au N.-B. le 10 avril 1875 par Isaac Bradbury, John McIntosh, William Gray, Charles Clinch, James Moran, James O'Neill et James Lynott. Bureaux situés à St. George.
Lepreaux Red Granite and Freestone Company	Constituée en société au N.-B. le 13 avril 1876 par William Reynolds, Harlan Reynolds, Alfred Starratt. Bureaux situés à Lepreaux.
Victoria Red Granite Company of Saint George	Constituée en société au N.-B. le 8 avril 1874 par Arthur, Francis, Tobias,Company of Saint George Kinsman, Daniel et Eldorado Gillmor, Robert Stuart, James O'Brien, Thomas Moreland, Samuel Johnson, Charles McGee, Henry Smith, James Lynott et Edwin O'Brien. Bureaux situés à St. George.

The Victoria Granite Company Ltd.	Constituée en société au N.-B. le 26 mai 1896 par Caleb Hennessey, Stephen Conley, Fred Bogue, James O'Brien Frank McDougall et Henry Frauley. C'étaient d'anciens employés d'autres entreprises de granit qui firent la grève à cause de la diminution des salaires (*Saint John Daily Telegraph*, le 27 mai 1895). La firme exploitait une des vieilles carrières de Epps and Dodds, à l'est de la rivière Magaguadavic.
Glenelg Black Granite Ltd.	Constituée en société au N.-B. le 15 janvier 1926 par Amy Mowat de l'Orégon, Heber Stuart et d'autres, de Baltimore, Maryland. Bureaux situés à Chamcook, N.-B.
Saint George Granite Company Ltd.	Constituée en société au N.-B. le 9 avril 1947 par Charles Hughes, Doris McCormack et Pauline Pelletier. Bureaux situés à St. George.

ANNEXE II : PONTS DE PIERRE DU NOUVEAU-BRUNSWICK

La liste ci-dessous renferme tous les ponts avec revêtement en pierre et tous les ponts de pierre encore en place, de même que quelques structures ayant des appuis et des piles de pierre. De nombreux autres ponts de pierre ont été construits dans la province, mais ils sont aujourd'hui démolis.

Nom du pont :	Suspension*
Emplacement :	Saint John
Année de la construction :	1852
Type de pierre et usage :	piles de granit
Provenance de la pierre :	Hampstead

Nom du pont :	Vieux pont de la rue Carleton
Emplacement :	Fredericton
Année de la construction :	v. 1887-1888 (reconstruit en 1907-1910)
Type de pierre et usage :	piles de granit (encore en place)
Provenance de la pierre :	Hampstead

Nom du pont :	Morrissy
Emplacement :	Newcastle
Année de la construction :	1913-1914
Type de pierre et usage :	fondations de granit, appuis de grès
Provenance de la pierre :	carrières Connolly et Hill

Nom du pont :	Coldstream n° 4 (Adams)
Emplacement :	Esdraelon, comté de Carleton
Année de la construction :	1935
Type de pierre et usage :	revêtement de rhyolite et de pierre volcanique apparentée
Provenance de la pierre :	locale

Nom du pont :	Coldstream n° 5 (Gilmore)
Emplacement :	Esdraelon, comté de Carleton
Année de la construction :	1935
Type de pierre et usage :	revêtement de rhyolite et de pierre volcanique apparentée
Provenance de la pierre :	locale

* Ce pont a été démoli.

Nom du pont :	Nashwaaksis Stream n° 1 (Thompson)
Emplacement :	Nashwaaksis
Année de la construction :	vers 1937-1939
Type de pierre et usage :	revêtement de grès gris
Provenance de la pierre :	locale

Nom du pont :	Wards Creek n° 1
Emplacement :	Sussex
Année de la construction :	1939-1940
Type de pierre et usage :	revêtement de granit
Provenance de la pierre :	Hampstead

Nom du pont :	Newcastle Creek n° 2
Emplacement :	Newcastle Creek
Année de la construction :	1939-1940
Type de pierre et usage :	revêtement de grès gris et de shale; pierres de faîte en granit
Provenance de la pierre :	grès : locale; granit : Hampstead

Nom du pont :	Estey
Emplacement :	chemin Royal, Fredericton
Année de la construction :	1937-1938
Type de pierre et usage :	revêtement de grès vert grisâtre
Provenance de la pierre :	probablement locale

Nom du pont :	Jones Forks n° 1
Emplacement :	Burtts Corner
Année de la construction :	1939-1940
Type de pierre et usage :	revêtement de grès vert grisâtre
Provenance de la pierre :	probablement locale

Nom du pont :	Douglas River n° 3
Emplacement :	Welsford, comté de Queens
Année de la construction :	v. 1943
Type de pierre et usage :	revêtement de granit chamois et rose pâle
Provenance de la pierre :	probablement locale, peut-être un peu de granit de St. George

Nom du pont :	Dennis Stream n° 5
Emplacement :	Moore Mills
Année de la construction :	1943-1946
Type de pierre et usage :	granit noir, gris et rouge; arche de pierre
Provenance de la pierre :	carrières de la région de St. George

Nom du pont :	New River Beach n° 1
Emplacement :	New River Beach
Année de la construction :	1943-1946
Type de pierre et usage :	granit rouge, gris et noir
Provenance de la pierre :	carrière The Ledge, carrières de la région de St. George

Nom du pont :	gare de Lepreau
Emplacement :	Lepreau
Année de la construction :	1946-1947
Type de pierre et usage :	granit rose pâle
Provenance de la pierre :	carrière du mont Dawson

Glossaire

Acadie — Les Français furent les premiers à employer le mot Acadie dans les années 1600 pour distinguer la partie est de la Nouvelle-France de la vallée du Saint-Laurent, ou partie ouest, qu'ils appelaient Canada. L'Acadie englobait les provinces actuelles du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Prince-Édouard. Sous le Régime français, le Canada et l'Acadie étaient des colonies distinctes.

Affleurement — Sous-sol rocheux qui ressort du sol, de la végétation ou d'autres terrains de couverture.

Agrégat — Minéraux comme le sable, le gravier, les stériles ou la pierre broyée, ou des alliages de ceux-ci, qui peuvent être mélangés au ciment ou à des matériaux bitumineux pour faire du mortier ou du béton.

Albâtre — Gypse à grain fin compact de couleur blanche ou légèrement colorée. Peut être sculpté à des fins décoratives.

Appareil — Toute rangée de blocs de pierre de hauteur ou de largeur égale ou presque égale. Un appareil peut-être réglé ou irrégulier *(voir figure 5)*.

Ardoise — Voir chapitre I.

Calcaire cristallin — Voir chapitre I.

Calcédoine — Variété fibreuse de quartz micro grenu. Ressemble à la silexite par son aspect externe et peut-être taillée, comme la silexite, pour faire des pointes de flèche et d'autres outils.

Chaux — Désigne généralement l'oxyde de calcium servant à faire du mortier pour la pierre ou la brique. Le mot peut aussi désigner le *calcaire cristallin* (carbonate de calcium) dont on fait la chaux.

Diaclase Fracture d'un rocher le long de laquelle aucun mouvement différentiel ne s'est produit.

Faille Fracture d'un rocher le long de laquelle des mouvements différentiels se sont produits.

Feldspath Minerai courant composé principalement de silice et d'alumine de même que de potassium, de sodium et de calcium.

Granit Voir le chapitre I.

Grès Voir le chapitre I.

Jaspe Type de silexite d'un rouge brunâtre qui tire sa couleur de l'hématite *(voir silexite)*.

Marbre Voir chapitre I.

Métamorphique Fait référence à tout rocher qui a subi des changements de texture ou de composition après avoir été exposé à la chaleur, à une pression ou à des liquides chimiquement actifs après sa formation originale.

Moellon Grès ou calcaire à grès fin pouvant être utilisé à diverses fins. Au Nouveau-Brunswick, les termes «moellon» et «grès» étaient souvent employés indistinctement.

Néo-classique Le style architectural le plus populaire entre les années 1820 et 1860. Ses détails décoratifs, ses plans et ses élévations sont des adaptations de ceux des anciens bâtiments grecs et romains.

Néo-gothique Style architectural apparu au Canada vers 1820 et populaire pendant un siècle environ, mais surtout de 1850 à 1890. Reprend les éléments du style gothique médiéval et inclut généralement des fenêtres, des portes, des arcs et des contreforts en ogive.

Néo Queen-Anne Style architectural en vogue de 1885 environ à 1910. Caractérisé par des tours et des tourelles rondes, des fenêtres de tailles variées et un toit en croupe.

Néo-Renaissance Style d'architecture caractérisé par des surfaces murales plates, des fenêtres ornementées et de la taille de la pierre rustiquée au rez-de-chaussée. Grossièrement inspiré de plans remontant à la Haute Renaissance italienne.

Palladien Style architectural antérieur à 1830; caractérisé par une grande attention aux proportions et à la symétrie. Les détails typiques de ce style incluent une porte centrale, des cheminées aux extrémités et deux lucarnes en saillie sur un toit en croupe. La porte principale est presque toujours coiffée d'un lanterneau.

Pierre des champs Petite pierre, souvent ronde, trouvée dans les champs ou sur les plages. Peut être utilisée dans la construction telle quelle ou taillée en deux pour faciliter le travail.

Pierre posée en délit Le plan de stratification des blocs de pierre à bâtir est placé à plat sur un mur, c'est-à-dire en position horizontale ou parallèle au sol. On appelle pierre posée en délit le bloc dont le plan de stratification est placé perpendiculairement au sol - plan vers l'extérieur. Les pierres posées en délit ont tendance à emprisonner l'humidité et sont donc susceptibles de s'effriter et de se détériorer.

Plan de stratification Plan qui sépare chaque couche ou strate des rochers sédimentaires ou stratifiés.

Quartz Minerai extrêmement courant composé de silice, constituant la substance principale de la plupart des granits et grès.

Roche ignée Roche formée par la solidification de magma fondu ou partiellement fondu.

Roman Style d'architecture populaire du milieu à la fin du XIX^{e} siècle; principalement caractérisé par des arcs arrondis au-dessus des portes et des fenêtres.

Second Empire Style architectural en vogue de 1860 à 1890 environ. Caractérisé principalement par un toit mansardé et d'autres détails tels des lucarnes décoratives et des fenêtres à linteau carré ou voûté.

Sédimentaire Désigne le roc formé par des accumulations de sédiments, qui peuvent être des fragments de rocher, des restes de plantes ou d'animaux, résultats d'action chimique ou de l'évaporation, ou d'un mélange des deux.

Shiste à séricite — Roc métamorphique à grain extrêmement fin composé en grande partie de mica. Se sculpte aisément et peut supporter des températures modérément élevées.

Silexite — Variété granuleuse de quartz micro grenu. Peut être taillée pour faire des pointes de flèche et d'autres outils.

Silicose — Maladie chronique des poumons causée par l'inhalation répétée de poussière de silice; la poussière se dégage au cours de l'extraction et de la taille du grès et du granit.

Substratum rocheux — Roc exposé à la surface de la terre, par opposition aux moellons, au gravier ou à d'autres matières non consolidées qui recouvrent ou masquent souvent le substratum.

Terrains de couverture — Matière de toute nature - organique, roche raffermie ou sable, gravier, etc. - qui recouvre un dépôt de matière minérale utile.

Renvois

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LES RENVOIS ET NOTES DE FIN DE CHAPITRE

APNB	Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, Fredericton
BAL	Bibliothèque de l'Assemblée législative, Fredericton
CEA	Centre d'études acadiennes, Université de Moncton
JHA	New Brunswick Journal of the House of Assembly
MNB	Musée du Nouveau-Brunswick, Saint John
n.p.	sans pagination
s.d.	sans date

DOCUMENTS DE RÉFÉRENCE

A Century of History, 1881-1981. Sacred Heart Cathedral Parish, Bathurst, N.-B., 32 p.

Albert, Thomas, 1920. *Histoire du Madawaska, d'après les recherches historiques de Patrick Thériault et notes manuscrites de Prudent L. Mercure.* Québec : Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 448 p.

Album Souvenir, Église Saint-Urbain, Lamèque, 1951. Edmundston : April et Fortin Ltée, 81 p.

Anderson, W.P., 1919. *Micmac Place-Names in the Maritimes and Gaspe Peninsula recorded between 1852 and 1890 by Rev. S.T. Rand.* Ottawa : Surveyor General's Off., 116 p.

Arbuckle, Doreen Menzies, 1978. *The North West Miramichi, A History of the Locality...* Ottawa : Westboro Printers Limited, 463 p.

Arseneau, J., 1987. *Inkerman, son histoire, son passé.* Sans nom d'éditeur, 200 p.

Atlas (*voir la rubrique* **Atlas et Cartes**)

Bailey, L.W., 1864. *Report on the Mines and Minerals of New Brunswick, with an Account of the Present Condition of Mining Operations in the Province.* Déposé

à l'Assemblée législative par Son Excellence le Lieutenant-gouverneur, annexe n° 7, Fredericton : G.E. Fenety (Imprimeur de la Reine), 73 p.

___, 1865. *Observations of the Geology of Southern New Brunswick, Made Principally During the Summer of 1864...* Imprimé à la demande de la Chambre d'assemblée, Fredericton : G.E. Fenety (Imprimeur de la Reine), 159 p.

___, 1899. *The Mineral Resources of the Province of New Brunswick.* Commission géologique du Canada, rapport annuel pour l'année 1897, partie M, 129 p.

Bailey, L.W. et Edward Jack, 1876. *The Woods and Minerals of New Brunswick, Being a Descriptive Catalogue of the Trees, Shrubs and Minerals of the Province.* Préparé à l'occasion de l'exposition du centenaire de Philadelphie en 1876. Publié à Fredericton, N.-B. MNB.

Bailey, L.W. et G.F. Matthew, 1872. *Preliminary Report on the Geology of Southern New Brunswick.* Commission géologique du Canada, rapport périodique pour 1870-1871, 351 p.

Bailey, L.W. et G.F. Matthew, 1873. *Report of Observations on the Carboniferous System of New Brunswick.* Commission géologique du Canada, rapport périodique pour 1872-1873, 300 p.

Baird, W.T., 1890. *Seventy Years of New Brunswick Life; Autobiographical Sketches.* Saint John : Geo. E. Day, 358 p.

Bell, Fannie C., 1937. *A History of Old Shediac, New Brunswick.* Moncton : National Print Limited, 63 p.

Belliveau, John Edward, 1976. *The Splendid Life of Albert Smith and the Women He Left Behind.* Hantsport, N.-É. : Lancelot Press, 123 p.

___, 1977. *Runnning Far In. The Story of Shediac.* Windsor, N.-É. : Lancelot Press, 262 p.

___, 1981. *The Monctonians. Citizens, Saints and Scoundrels.* Hantsport, N.-É. : Lancelot Press, 324 p.

Bird, Barbara et Richard, 1976. *An Old Stone House in Lower St. Marys, York County, N.B..* Manuscrit inédit dans les dossiers personnels des auteurs, 28 p.

Boudreau, Louis J. et Jackie LeBlanc, 1981. *200 ans de vie paroissiale à Memramcook 1791-1981.* Sans nom d'éditeur, disponible au secrétariat de l'église, 48 p.

Bourgeois, Philéas, F., 1925. *Vie de l'abbé François-Xavier LaFrance... suivie d'une courte notice biographique de l'abbé François-Xavier Cormier...* Montréal : Beauchemin Ltée, 204 p.

Bowser, Reginald B., 1986. *Dorchester Island and Related Areas.* Sans nom d'éditeur, 324 p.

Buggey, Susan, 1978. *Building in Mid-Nineteenth Century Halifax : The Case of George Lang.* Communication présentée à la rencontre annuelle de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada, mai 1978, 20 p. Copie au musée de Moncton.

___, 1979. *Notes on the Albert Freestone Quarries, Albert County, New Brunswick...* Manuscrit inédit, 4 p.

Bunting, William, F. et al., 1895. *History of St. John's Lodge, F. & A.M. of Saint John, New Brunswick...* Saint John : J. & A. McMillan, 414 p.

Carr, G.F., 1955. *The Granite Industry of Canada.* Ministère des Mines et des Levés techniques du Canada, rapport de la Direction des mines n° 846, 191 p.

Cartes *(voir rubrique des cartes)*

Coleman, Margaret, 1989. *Marine Hospital, Douglastown, New Brunswick.* Rapport n° 1989-36, ms inédit au dossier d'édifice n° 04001900000069, DIBHC.

Cooney, Robert, 1832. *A Compendious History of the Northern Part of the Province of New Brunswick, and of the District of Gaspé, in Lower Canada.* Halifax : Joseph Howe, 288 p.

Corwin, Thomas, 1851. *Trade British American Colonies.* Sans nom d'éditeur [Sénat américain?], 31e congrès, deuxième session, ex. n° 23, 775 p.

Daigle, Audrey, Josette Thériault et Nicole Thériault, [s.d., v. 1985]. *L'historique de Baie Ste-Anne.* Manuscrit inédit, 64 p. BAL.

de Caraffe, Marc [s.d., v. 1983]. *Monument Lefebvre, Saint-Joseph-de-Memramcook, Nouveau-Brunswick.* Bureau d'examen des édifices fédéraux à valeur patrimoniale, vol. 6. Politique d'évaluation des bâtiments fédéraux à valeur patrimoniale, rapport 83-81, dossiers centraux n° 2865-4. Ministère du Tourisme, des Loisirs et du Patrimoine du Nouveau-Brunswick.

Dickie, G.B. et D. Wilkinson, 1990. *Building Stones of Nova Scotia.* Economic Geology Series, Nova Scotia Department of Mines and Energy.

Eardley-Wilmot, V.L., 1927. *Abrasives, Products of Canada, Technology and Application, Part I : Siliceous abrasives; sandstones, quartz, tripoli, pumice and volcanic dust.* Ministère des mines du Canada, rapport de la Direction des mines, n° 673, 119 p.

Elkin, D.E., 1961. *Old Buildings and Things They Teach Us.* Société historique du Nouveau-Brunswick, n° 17, p. 44-51.

Ells, R.W., 1881. *Report on the Geology of Northern New Brunswick...* Commission géologique du Canada, rapport périodique pour 1879-1880, partie D.

___, 1885. *Report on the Geological Formations of Eastern Albert and Westmorland Counties, New Brunswick, and of Portions of Cumberland and Colchester Counties, Nova Scotia.* Commission géologique du Canada, rapport annuel (nouvelle série), vol. 1, section E.

Ferguson, James A., 1910. *Fergusons of [Ayrshire, New Brunswick and Duluth]... and Descendants.* Duluth, Minnesota : MicMac Company.

Francis, R. Douglas, Richard Jones et Donald B. Smith, 1988. *Origins, Canada's History to Confederation.* Toronto : Holt, Rinehart and Winston of Canada Limited, 410 p.

Fraser, James A., 1969. *Gretna Green. A History of Douglastown, New Brunswick, Canada, 1783-1900.* Miramichi, N.-B. : Miramichi Press Ltd., 139 p.

Ganong, W.F., 1899. *A Monograph of Historic Sites in the Province of New Brunswick.* Contributions à l'histoire du Nouveau-Brunswick, n° 4, mémoires de la Société royale du Canada, section II, vol. V, p. 296-301.

___, 1906. *Additions and Corrections to Monographs on the Place-Nomenclature, Cartography, Historic Sites, Boundaries and Settlement Origins of the Province of New Brunswick.* Actes et mémoires de la Société royale du Canada, deuxième collection, section II, volume XII, p. 3-157.

___, ed., 1907. *Historical-Geographical Documents Relating to New Brunswick.* Collections de la société historique du Nouveau-Brunswick, n° 7, p. 7-54.

___, ed., 1914. *The Official Account of the Destruction of Burnt Church.* Documents géographiques et historiques relatifs au Nouveau-Brunswick, collections de la Société historique du Nouveau-Brunswick, n° 9, p. 301-307.

___, 1921. *The Stone Medallion of Lake Utopia.* Mémoires et actes de la Société royale du Canada, deuxième collection, volume X, partie I, p. 83-102.

Gaudet, Gustave, [s.d.]. *La Vallée de Memramcook, Hier-aujourd'hui.* Shediac, N.-B. : Imprimerie Chedik Ltée, 220 p.

Gesner, Abraham, 1839. *First Report on the Geological Survey of the Province of New Brunswick.* Saint John : Henry Chubb, 87 p.

___, 1840. *Second Report on the Geological Survey of the Province of New Brunswick.* Saint John : Henry Chubb, 76 p.

___, 1841. *Third Report on the Geological Survey of the Province of New Brunswick.* Saint John : Henry Chubb, 88 p.

___, 1842. *Fourth Report on the Geological Survey of the Province of New Brunswick.* Saint John : Henry Chubb, 101 p.

Gillcash, Edith, 1984. *Taylor Village.* Sans nom d'éditeur, 124 p.

Grant, George Munro, 1899. *The Easternmost Ridge of the Continent.* Chicago : Alexander Belford & Co., 216 p.

Hale, C.A., 1979. *The Rebuilding of Saint John, New Brunswick : 1871-1881.* Rapport inédit, 161 p.

Hamilton, F.J., 1876. *A Trip Over the Intercolonial, Including Articles on the Mining Industries of Nova Scotia and New Brunswick.* [Réimpression] Montréal : Montreal Gazette, 88 p.

Haskell, F.W., [s.d.]. *The Man Who Didn't Know When He Had Failed.* Buffalo : The Bensler Press Co., [s.p.], MC 224/MS 22/286. APNB.

Hennessey, Sister Genevieve et al., [s.d., vers 1987]. *The Cathedral of the Immaculate Conception, 1885-1985, [s.p.].* Offert au bureau de la cathédrale.

Hewson, R.W., 1963. *Some Facts and Places Not Generally Known In and Around the Chignecto Isthmus and Westmorland County.* Collections de la Société historique du Nouveau-Brunswick, n° 18, p. 237-244.

Hill, Isabel Louise, 1968. *Fredericton, New Brunswick, British North America.* Parrainé par la York Sunbury Historical Society, 477 p.

Hunter, Margaret M., 1978. *Pioneer Settlers of the Bay Chaleur in the Nineteenth and Twentieth Centuries.* Bathurst, N.-B. : The Chaleur Evening Stars, 219 p.

Hynes, Leo J., 1982. *Moncton's Catholic Roots.* Sackville, N.-B. : The Tribune Press Ltd., 240 p.

Johnston, Lunn, 1967. *Stone Quarry at Shillelagh.* Students Essays, p. 11a in History, Foklore, and Interesting Accounts of the North and South Esk, Miramichi. Centennial Essay Contest, North and South Esk Regional High School.

Labelle, Ronald, 1985. *Au Village-du-Bois : Mémoires d'une Communauté Acadienne.* Moncton, N.-B. : Centres d'études acadiennes, Université de Moncton, 245 p.

Labelle, Ronald et Janet McGinity, 1981a. Bande 18 - entrevue avec Frank Dobson fils. CEA.

Labelle, Ronald et Janet McGinity, 1981b. Bande 19 - entrevue avec Frank Dobson fils. CEA.

Léger, Monique T., 1984. *Recueil de Souvenirs.* Sans nom d'éditeur, 122 p.

L'Histoire de St-Sauveur, N.-B., Racontée par nos Pionniers, 1835-1985. Sans nom d'éditeur, 1985, 85 p.

Losier, Mary J. et Céline Pinet, 1984. *Children of Lazurus : The Story of the Lazaretto at Tracadie.* Fredericton, N.-B. : Goose Lane Editions, 176 p.

MacBeath, George B., 1954. *The Story of the Restigouche.* Études historiques, n° 8, publications du Musée du Nouveau-Brunswick, Saint John, N.-B., 25 p.

MacMillan, Gail (rédactrice), 1984. *An Outline of the History of Bathurst.* Sackville, N.-B. : The Tribune Press Ltd., 166 p.

MacNutt, W.S., 1963. *New Brunswick, A History : 1784-1867.* Toronto : Macmillan, 496 p.

Masters, Donald C., 1936. *The Reciprocity Treaty of 1854 : Its History, Its Relation to British Colonial and Foreign Policy and to the Development of Canadian Fiscal Autonomy.* London : Longmans, Green and Co., 267 p.

Matthew, G.F., 1878. *Report on the slate formations of the northern part of Charlotte county, New Brunswick, with a summary of geological observations in the south-eastern part of the same county.* Commission géologique du Canada, rapport périodique pour l'année 1876-1877, 531 p.

___, 1900. *A Quarry and Workshop of the Stone Age in New Brunswick.* Mémoires de la Société royale du Canada, section II, volume VI, p. 61-69.

Maxwell, L.M. Beckwith, 1937. *An Outline of the History of Central New Brunswick to the Time of Confederation.* Approuvé par la York-Sunbury History Society Inc., 183 p.

___, 1951. *'Round New Brunswick Roads.* Toronto : Ryerson Press, 191 p.

McLean, Roberta G. et Marion G. Reicker, 1987. *Cumberland Point, Grand Lake, Q.C. A Short History.* Publié par le Queens County Historical Society & Museum Inc., 65 p.

Michaud, Guy R., 1984. *Brève Histoire du Madawaska : Débuts à 1900.* Edmundston, N.-B. : Les Éditions GRM, 206 p.

Milner, W.C., [s.d.]. *History of Albert County.* Manuscrit inédit [s.p.]. MNB.

Murdock, Beamish, 1865. *A History of Nova Scotia, or Acadie.* Volume I, Halifax, N.-É. : James Barnes, imprimeur et éditeur, 543 p.

O'Halloran, Eulalia, 1968. *The Early Granite Industry and Recollection of "Its People".* Manuscrit inédit déposé dans les bureaux de la mairie de St. George, le 30 juin 1968, 7 p.

___, 1973a. *A History of the St. George Granite Industry, Part One.* St. Stephen, N.-B. : *The Saint Croix Courier*, le 24 mai 1973.

___, 1973b. *A History of the St. George Granite Industry, Part Two.* St. Stephen, N.-B. : *The Saint Croix Courier*, le 28 juin 1973.

Parks, William A., 1914. *Report on the Building and Ornamental Stones of Canada, Volume II, Maritime Provinces.* Rapport de la Direction des mines, n° 203, ministère des Mines, Canada, 264 p.

Paterson, John A., 1948. *Survey of Saint George Granite Quarries.* Ministère de l'industrie et de la reconstruction, Fredericton, N.-B. Rapport inédit basé sur des visites dans des carrières par Ralph A. Fletcher, les 9-10 décembre, 1948, 13 p. Dossiers NTS, ministère de l'Énergie et des Ressources naturelles du Nouveau-Brunswick, Fredericton.

Petchey, Helen M., 1989. *John Francis Teed... Dorchester's Master Builder.* The Westmorland County Historical Society, [s.p.].

Prominent People of the Maritime Provinces, 1922. Montréal : Canadian Publicity Co., 215 p.

Rayburn, Alan, 1975. *Geographical Placenames of New Brunswick.* Étude toponymique 2, comité canadien permanent des noms géographiques. Ottawa : Direction des levés et de la cartographie, ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources, 304 p.

Répertoires (*voir la rubrique* **Repertoires**)

Report on the Mining and Metallurgical Industries of Canada, 1907-08, 1908. Rapport de la Direction des mines, n° 24, ministère canadien des Mines, 972 p.

Robichaud, Donat, 1976. *Le Grand Chipagan, Histoire de Shippagan.* Montréal : l'Imprimerie Gagné, 454 p.

___, 1987. *Extracts from Miramichi Newspapers - the Mercury (1826-1829) [and] the Gleaner (1829-1880), 459 p.*

Rogers, H.G. et R.B. Manzer, 1924. *The Arts Building of the University of New Brunswick.* Rapport inédit, UA Case 127b, n° 20. Harriet Irving Library Archives, Université du Nouveau-Brunswick, Fredericton, N.-B.

Ryder, Huia, 1967. *History of Handicraft.* p. 231-160 in Arts in New Brunswick. R.A. Tweedie et al. (éd.), Fredericton : Brunswick Press, 280 p.

Saint John County Jail. Rapport inédit dans les dossiers du comté sous la rubrique Saint John County : Provincial Prison, RMU CSJ 1/7. APNB.

Saunders, Ivan, 1976. *A History of Martello Towers in the Defence of British North America, 1796-1871.* Cahier n° 15, Lieux historiques canadiens : cahiers d'archéologie et d'histoire, Direction des parcs et des lieux historiques nationaux, Parcs Canada, 224 p.

Sayer, Francis R.K., 1966. *A History of Shediac Cape.* Manuscrit publié à titre personnel, 43 p.

Schmeisser, Barbara M., 1981. *A Narrative and Structural History of Fort Cumberland 1755-1768.* Rapport inédit, disponible au bureau régional de l'Atlantique de Parcs Canada, [s.p.].

___, 1983. *A Narrative and Structural History of Fort Cumberland 1776-1835.* Rapport inédit, disponible au bureau régional de l'Atlantique de Parcs Canada, [s.p.].

Sharpe, Sylvia Yerxa, 1984. *The Madam Keswick : A Village of Two Centuries.* Fredericton : Centennial Print & Litho, 255 p.

Snowdon, James D., 1972. *The Cumberland Basin Grindstone Industry.* B.A. Honours Thesis, Department of History, Mount Allison University, Sackville, N.-B., 85 p.

Squires, W.A., 1980. *History of Fredericton : The Last 200 Years.* J.K. Chapman (éd.), Fredericton, N.-B. : Centennial Print & Litho Ltd., 174 p.

Still the Gentle Breezes Blow. Albert, N.-B. : Harvey Parish Bicentennial Committee, 1984, 19 p.

The Jacquet River Granite Company Limited, 1973. RPC Proposal No. 170, août 1973, Conseil de recherche et de productivité, Fredericton, Nouveau-Brunswick, Canada.

The New Brunswick Catholic Directory and History, 1932. MC 80/836, 113 p. APNB.

Thériault, Fidèle, 1981. *Sites historiques du Nouveau-Brunswick, Le Régime Colonial Français, 1604-1763.* N° 1, Burnt Church, manuscrit inédit, 42 p.

___, [s.d.], *Les églises de Burnt Church.* Collection inédite de documents de référence et de citations relatifs aux églises construites à Burnt Church, 1704-1946, 8 p.

Thomas, L.O., 1930. *The Province of New Brunswick, Canada. Its Natural Resources and Development.* Ottawa, Canada : ministère de l'Intérieur, 167 p.

Warwick, O.H. et J.K. Chapman, 1989. *The Mount House on Mount Ararat Farm.* Publié par la Queens County Historical Society & Museum Inc. avec le généreux concours de M. et Mme D.C. Campbell, le 26 mai 1989, 25 p.

Whitehead, Ruth Holmes, 1988. *Stories From the Six Worlds.* Halifax : Nimbus, 242 p.

Williamson, Marcia, 1974. *The Life and Work of Matthew Stead, A Nineteenth Century New Brunswick Architect.* Essai inédit, cours d'histoire 3940, S.A. Smith, Université du Nouveau-Brunswick.

Wright, Esther Clark, 1945. *The Petitcodiac. A study of the New Brunswick river and of the people who settled along it.* Sackville, N.-B. : The Tribune Press, 72 p.

___, 1949. *The Saint John River.* Toronto : McClelland & Stewart Ltd., 254 p.

Wright, Harold E. et B.E. O'Leary, 1985. *Fortress Saint John : An Illustrated Military History 1640-1985.* Saint John : Partridge Island Research Project, 131 p.

Wright, W.J., 1934. *Preliminary Report of the Granite Industry of St. George, Charlotte County, N.B.* Rapport inédit, ministère des Terres et Mines du Nouveau-Brunswick, Section des mines, Fredericton, 30 p.

___, 1949. *Rogersville Building Stone.* In Report of the Provincial Geologist, Annual Report for 1949, p. 112, ministère des Terres et Mines du Nouveau-Brunswick.

Wright, W.J. et L.H. Cole, 1937. Rapport inédit et sans titre sur l'industrie du granit du Nouveau-Brunswick. Dossiers NTS de la Division des mines, ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick, Fredericton, [s.p.].

RÉPERTOIRES

Hutchison's New Brunswick Directory for 1865-66. Saint John : Thomas Hutchison, 1136 p.

Lovell's Province of New Brunswick Directory, 1871. Volumes I et II. (Reproduction) Toronto : The Genealogical Research Library, 1984, 129 p.

McAlpine's Westmorland & Albert County Directory for 1885-86. Contient un répertoire alphabétique de Moncton et Amherst... Saint John : D. McAlpine & Son, 351 p.

McAlpine's Charlotte County Directory for 1886-7. Saint John, N.-B. : H. McAlpine, 313 p.

McAlpine's New Brunswick Directory for 1889-96. Saint John, N.-B. et Halifax, N.-É. : D. McAlpine and Son, 1220 p.

ATLAS ET CARTES

Atlas of the Maritimes Provinces of the Dominion of Canada, 1878. Saint John : N.-B. : The Roe Brothers.

Atlas of Saint John City & County, New Brunswick, 1875. Établi et rédigé d'après des relevés et plans officiels. Saint John, N.-B. : Roe & Colby, 91 p.

Carte du comté de Northumberland, Nouveau-Brunswick, 1876. Établie et publiée d'après les relevés de Roe & Colby, Saint John, N.-B., Philadelphie : Fred Bourquin, 500 perches au pouce.

Carte des comtés de Westmorland et d'Albert, 1862. Établie d'après des relevés de D.J. Lake et H.S. Peck, New York : W.E. & A.A. Baker, 400 perches au pouce.

LECTURES SUPPLÉMENTAIRES

Humphreys, Barbara A. et Meredith Sykes, 1980. *The Buildings of Canada. A guide to pre-20th-century styles in houses, churches and other structures*. Ottawa : Environnement Canada, Service canadien des parcs, 13 p.

Murphy, Seamus, 1977. *Stone Mad*. London and Henley : Routledge & Kegan Paul, 229 p.

Shadmon, Asher, 1989. *Stone, An Introduction*. London : Intermediate Technology Publications Ltd. Publié en Amérique du Nord par The Bootstrap Press, édité par Intermediate Technology Group of North America, 140 p.

Warland, E.G., 1929. *Modern Practical Masonry; A Comprehensive Treatise on the Practice of the Various Branches of the Craft*. London : B.T. Batsford Ltd., 284 p.